This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~30. l. 9~~

V2. 1862

LE DERNIER VOLUME

DES ŒUVRES

DE VOLTAIRE

L'éditeur déclare réserver ses droits de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (direction de la librairie), en décembre 1861.

Paris. — Typographie de Henri Plon, imprimeur de l'Empereur,
8, rue Garancière.

L'éditeur déclare réserver ses droits de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (direction de la librairie), en décembre 1861.

Paris. — Typographie de Henri Plon, imprimeur de l'Empereur,
8, rue Garancière.

Avec la beauté de Lesbie
Avec la grâce de Ninon
On pourrait faire une Émilie
Il faudrait l'âme de Newton

VOLTAIRE

LE DERNIER VOLUME
DES ŒUVRES
DE VOLTAIRE

CONTES — COMÉDIE
PENSÉES — POÉSIES — LETTRES

ŒUVRES INÉDITES
PRÉCÉDÉES DU TESTAMENT AUTOGRAPHE DE VOLTAIRE
DU FAC-SIMILE DE TOUTES LES PIÈCES RELATIVES A SA MORT
ET
DE L'HISTOIRE DU CŒUR DE VOLTAIRE
PAR JULES JANIN

PRÉFACE PAR ÉDOUARD DIDIER

PORTRAIT EN TAILLE-DOUCE DE MADAME DU CHATELET

PARIS
HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
8, RUE GARANCIÈRE

MDCCCLXII
Tous droits réservés

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
13 JUN. 1933
OF OXFORD

PRÉFACE.

Charles Nodier disait qu'on retrouverait jusqu'à la fin du monde des pages inédites de Voltaire. Et, en effet, nul n'a tant écrit. Voltaire avait l'art de se faire une solitude même à Paris, même à Versailles, même à Potsdam. C'était un charmant causeur, mais il ne dépensait pas son esprit, comme Fontenelle, pour la distraction des précieuses qui survivaient à l'hôtel Rambouillet. Au moindre bruit qui frappait cet esprit de contradiction, il répondait avec l'ardeur du moment et la rapidité de l'écho. Le lendemain, il oubliait toute la polémique de la veille, emporté par une idée nouvelle. Tout à la passion de l'heure, il n'avait pas le temps de fouiller les archives de son passé, ce qui explique pourquoi ses œuvres complètes sont encore si incomplètes.

On trouvera dans ce volume une note de lui où il donne la liste de ses ouvrages. Quoique cette note soit de 1767, c'est-à-dire du temps où il avait plus de loisir pour jeter un regard en arrière, il oublie de quoi faire vingt volumes, *Candide* par exemple.

Le volume que nous publions aujourd'hui renferme quelques-unes de ces pages oubliées : un conte inachevé, une comédie en trois actes, la seconde partie de *Candide*, un por-

trait en vers de madame Du Chatelet, quelques fragments, des pensées philosophiques et littéraires, enfin un certain nombre de lettres inédites.

Toutes ces pages ont leur intérêt. On pourra contester comme appartenant à son œuvre la seconde partie de *Candide*. Nous la croyons bien de lui, parce qu'elle est du même ton et du même temps; c'est au public à juger si c'est le même esprit.

La plupart de ces manuscrits, dont plusieurs sont de la main même de Voltaire, nous viennent de la succession du secrétaire de Diderot, Roland *, qui est allé mourir rue Sainte-Croix-des-Madelonnettes, avec une des plus belles collections de manuscrits et d'autographes des philosophes du dix-huitième siècle. Il en a beaucoup vendu, il en a beaucoup donné, et en fin de compte, à sa mort, les fureteurs ont encore trouvé plus d'une bonne fortune chez lui.

Pourquoi possédait-il ces papiers de Voltaire? On a dit que M. de Villette les avait confiés à d'Alembert pour les publier, que d'Alembert à son tour les avait confiés à Diderot, et que Diderot jugeant qu'il y avait bien assez de volumes de Voltaire, avait laissé Roland se les confier à soi-même.

Ce n'est pas la seule source où nous ayons puisé. Quelques poésies, fragments et lettres nous ont été gracieusement communiqués par MM. Feuillet de Conches, de l'Escalopier, de Beaufeu, Sohier, la Sauvagère, de Villevieille et autres riches curieux d'autographes. Nous possédons nous-même un exemplaire de l'édition de Genève où se trouvent en marge des

* Roland-Girbal, auteur de quelques écrits révolutionnaires.

[illegible] les S. [illegible]
[illegible] à [illegible]
[illegible]
[illegible]
[

Mon testament

Voltaire

notes et variantes autographes. Nous devons un remercîment hors ligne à MM. d'Hornoy, petits-neveux de Voltaire, qui ont bien voulu nous autoriser à donner le *fac-simile* de son testament et autres pièces touchant sa mort et son enterrement *.

Et à propos de ce testament, on a accusé Voltaire d'avoir oublié les pauvres. Il n'était que roi de Ferney, et il n'y avait pas de pauvres à Ferney. M. Jules Janin, qui a fait ici avec éloquence l'histoire du cœur de Voltaire, témoignera que le vrai testament de Voltaire n'est pas celui qui a été fait par madame Denis, mais celui qui est écrit dans les cent volumes de Voltaire pour léguer la raison et la justice à l'humanité. Nous allions oublier l'esprit.

Un jour, M. Émile de Girardin, répondant à M. de Montalembert, s'écriait avec passion : « Monsieur, vous venez de me faire comprendre Voltaire. » En effet, pendant toute une période, l'étoile de Voltaire avait un peu pâli. Victor Hugo avait dit : Ce singe du génie; Alfred de Musset, qui pourtant n'était qu'un enfant adultérin de Voltaire, avait osé parler du hideux sourire de son père naturel; Joseph de Maistre avait entraîné quelques-uns de nous par ses éloquentes fureurs. Enfin, le croira-t-on? le dirai-je à la honte de la France littéraire? un de mes amis qui ne croit pas à Voltaire, à ses

* Nous ne saurions oublier la parfaite bonne grâce du notaire de la famille de Voltaire, M. Duval, qui possède aussi les papiers de Saint-Simon. On se rappelle cette impertinence du grand seigneur contre le grand esprit : « Voltaire, qui est devenu à travers force aventures tragiques, une manière de personnage dans la république des lettres et même une manière d'important dans un certain monde, est fils d'un notaire qui l'a été de mon père et de moi. »

pompes, à ses œuvres, a pu réunir pieusement dix-huit volumes, depuis la *Voltairomanie* jusqu'au livre de M. Nicolardot, où le grand esprit est injurié à chaque page : plagiaire, coquin, athée, avare, fripon, et autres beaux mots du dictionnaire de l'académie des insulteurs littéraires.

Assez d'invectives. Comme le disait M. de Girardin, nous ne comprenions pas Voltaire. Son heure devait revenir. Grâce à M. de Montalembert et aux siens, elle a sonné plus tôt qu'on ne pouvait l'espérer, si bien qu'un jour un livre s'est fait, qui n'a été que l'écho du sentiment public : *le Roi Voltaire!*

Est-ce en haine de sa couronne qu'en 1848, dans une assemblée, les républicains le reniaient? — Chut! dit l'un d'eux, ne rayons pas Voltaire de notre calendrier.

Le jour n'est-il pas venu, en effet, où tous les partis, hormis les mécontents, ont reconnu le règne de l'homme de Ferney?

C'est pour cela qu'un volume inédit de Voltaire arrivera toujours à propos. En effet, quelle que soit l'heure où on lise l'auteur du *Dictionnaire philosophique*, en 1761 ou en 1861, c'est l'homme du moment, qui touche toujours la vérité du doigt. Comme a dit un historien, son cercueil, qui attend encore son *Campo santo*, renferme un mort vivant. En respirant cet air de France, tout imprégné de l'esprit de Voltaire, qui donc oserait écrire sur le cercueil : *Ci-gît Voltaire?*

ÉDOUARD DIDIER.

Montreuil-aux-Pêches, le 1er décembre 1861.

Rep

HISTOIRE

DU CŒUR DE VOLTAIRE.

Dans le grand procès, mémorable entre tous, qui s'agitait, en l'an de grâce 1860, devant le tribunal civil de Clermont, pour les biens considérables de M. le marquis de Villette, et dans lequel se sont fait entendre, éloquents et passionnés, Me Marie et Me Berryer, les deux grandes voix du barreau de Paris, il fut beaucoup parlé des domaines, des forêts, des croyances de feu M. le marquis de Villette. On invoquait en même temps, à sa louange, à sa mémoire, les grands principes d'héroïsme et de fidélité; mais, de la part la plus célèbre et la plus intéressante, à coup sûr, de cette illustre succession, du fragment précieux, l'objet de notre culte et de nos respectueuses déférences, du grand cœur de Voltaire, enfermé dans son urne d'argent, et colporté çà et là depuis près d'un siècle, à travers toutes les disgrâces et tous les exils, à peine si nos grands orateurs, Me Marie et Me Berryer, en ont dit quelque parole, en passant. Le cœur de Voltaire! est-ce qu'on y pense, et voudrait-on plaider pour si peu? Accordez-nous, messieurs les juges, les biens meubles et immeubles du défunt, ses rentes, ses forêts, ses actions *nominatives,* ses actions *au porteur,* nous prendrons, s'il le faut, par-dessus le marché de cette opulence, une humble relique à poser sur un petit Dunkerque, ce bibelot du cœur de Voltaire.

Au fait, s'il ne s'agissait que du cœur de Voltaire, à quoi bon tant d'éloquence, et pourquoi donc prononcer avec tant de fracas le nom du marquis de Villette, et le nom probable de son futur héritier? Chose étrange et douloureuse! honorer si peu un si grand homme, et le beau spectacle à donner au monde attentif! Vraiment, ces gens qui plaident avec tant de génie et tant de feu pour l'héritage vulgaire d'un vieillard retombé dans l'enfance, traiteraient volontiers cette relique auguste avec aussi peu de sans-gêne que fut traité, il y a trente ans, le cœur de Grétry. Confié à la diligence, il s'en fallut de bien peu que personne, en son pays natal, ne consentît à payer le port de ce cœur de Grétry où tant de charme avait été contenu.

Dieu soit loué, cependant, qui nous a donné, à nous autres les fils et petits-fils des enfants de Voltaire, assez de reconnaissance et de respect pour nous incliner comme on doit s'incliner devant ces restes mortels d'un si grand génie, et pour nous souvenir, à l'aspect d'un si déplorable abandon, des clartés, des saines paroles, des histoires clémentes, des poésies généreuses, de la sagesse et des bienfaits de toute espèce, qui sont sortis, pendant plus d'un demi-siècle, avec tant de courage et de profusion, de ce même cœur, enfermé et recroquevillé dans sa boîte errante, et dont personne, aujourd'hui, ne songe à se disputer la possession.

Qui que vous soyez, libre penseur, digne ami du grand style et des œuvres les plus charmantes qui aient instruit, récréé et charmé le genre humain, convenez avec moi que c'était là un trésor véritable et sans prix? Laissons cependant ces grands avocats se débattre et s'agiter autour de ces domaines, de ces forêts, de ces étangs, pendant que nous autres, peu soucieux des fortunes éphémères, nous nous occupons, comme c'est notre devoir, de la véritable et vénérable pièce du procès de Clermont.

L'histoire de Voltaire vivant est encore aujourd'hui dans toutes les mémoires. Ce grand homme a tenu tant de place au milieu de son siècle, il a dominé de si haut toutes les intelligences de l'Europe, que le premier venu, parmi ce peuple

ami des gloires nationales, vous redira les moindres détails de cette biographie illustre. Il vint au monde au mois de février 1694, enfant débile, à ce point que le baptême lui fut donné en toute hâte. Il eut, pour son premier conseiller, l'abbé de Châteauneuf, intime ami de mademoiselle de Lenclos, la célèbre Ninon, qui lui laissa deux mille livres, dans son testament, comme si elle eût voulu laisser, d'elle-même et de son intelligence, un témoignage irrécusable.

A dix-sept ans il était déjà un poëte, un bel esprit plein d'audace et de saillies, et très-recherché dans les belles compagnies du duc de Sully, de l'abbé Courtin et de ces deux poëtes-gémeaux : le marquis de La Fare et l'abbé de Chaulieu. Ce n'était, dans ce monde enchanté, que gaietés, chansons, petits vers, comédies de société, et même, un beau matin, le jeune Arouet composa son *OEdipe,* un terrible héros qu'il empruntait au plus grand poëte de la Grèce, et cet OEdipe ensanglanté, dont les douleurs retentissent encore après trois mille années, le jeune Arouet le fit représenter si naïvement et de si bonne humeur, qu'une duchesse, entre les plus belles, demanda quel était ce jeune homme qui portait la traîne du grand prêtre? — On lui répondit que c'était le poëte lui-même. — Ah! fit-elle, il est charmant.

Il a donc commencé par le plus beau monde, et de très-bonne heure il en fut l'enfant gâté. M. le prince de Conti, qui se piquait de poésie, avait composé une grande louange en l'honneur du nouveau poëte; en voici les derniers vers :

> Ayant puisé ses vers aux eaux de l'Aganippe,
> Pour son premier projet il fait le choix d'OEdipe,
> Et quoique dès longtemps ce sujet fût connu,
> Par un style plus beau cette pièce changée
> Fit croire des enfers Racine revenu,
> Ou que Corneille avait la sienne corrigée.

Mais le succès même de la plus belle tragédie était un médiocre honneur pour ce jeune homme, ambitieux de toute espèce de gloire. Il voulait être à la fois Homère et Corneille; il aspirait aux honneurs du poëme épique, et ce fut chez M. de Caumartin, intendant des finances, un vieillard, dont le père

avait été l'ami de Henri IV, qu'il entreprit son poëme épique : la *Henriade*. Il avait dix-huit ans. Il riait avec son poëme, aussi bien qu'avec sa tragédie. Un jour même, il jeta dans le feu le manuscrit de *la Henriade*, et il coûta au président Hénault une belle paire de manchettes, pour arracher aux flammes Henri, Gabrielle et Mornay. Quelle heureuse et charmante jeunesse! il obtenait tous les sourires, tous les triomphes.

Il faisait, en riant, une grande fortune; il fascinait les Anglais, il devenait le pensionnaire de la reine, Marie Leczinska. Il écrivait *Brutus, Mahomet, Zaïre,* l'*Enfant prodigue,* et les livres de madame Du Châtelet sur l'*Astronomie*. En même temps, Frédéric II, qui sera bientôt le grand Frédéric, appelait à sa cour le jeune enchanteur, et celui-ci à peine arrivé chez le roi : « son ami! » de mordre et de sourire. Il se moquait de tout le monde, et même de son prince!

On l'aimait, on le haïssait, on le chassait, on le rappelait. Il dédiait son *Mahomet* au pape Benoît XIV, Lambertini, qui lui répondait par une belle lettre en latin, dans laquelle il défendait la prosodie latine de son *fils* Voltaire. Un peu plus tard, il fit *Mérope,* un chef-d'œuvre où pleurait, à tout ravir, mademoiselle Dumesnil. Lui-même il a raconté le succès de *Mérope,* et son récit est empreint d'une grande vérité :

« La séduction a été si loin, que le parterre a demandé » à grands cris à me voir. On m'est venu prendre dans une » cache où je m'étais tapi : on m'a mené de force dans la » loge de madame la maréchale de Villars, où était sa belle- » fille. Le parterre était fou : il a crié à la duchesse de Villars » de me baiser, et il a tant fait de bruit qu'elle a été obligée » d'en passer par là, par l'ordre de sa belle-mère. J'ai été » baisé publiquement, comme Alain Chartier par la princesse » Marguerite d'Écosse; mais il dormait, et j'étais fort éveillé. »

L'*Histoire de Charles XII* est à peu près de la même époque. Elle est au premier rang des chefs-d'œuvre de Voltaire et des chefs-d'œuvre de la langue française. On chercherait en vain dans toute l'antiquité une plus rare et plus curieuse histoire, écrite en un meilleur style, et plus digne d'un pareil héros.

« J'attesterais au besoin, écrivait le roi Stanislas (un témoin oculaire) au comte de Tressan, la vérité de cette histoire de Charles XII. Tout est à sa place, à son ordre, et M. de Voltaire a bien parlé de la Pologne. » Encore un peu de temps, la Pologne, hélas! sera déchirée en lambeaux par ces puissances impitoyables, au grand déshonneur de la France.

Un autre malheur de ces temps de monarchie absolue, c'est que leur joie et leur douleur compromettaient également les meilleurs poëtes. Le roi est triste, ô Muses, pleurez! Le roi est content, Muses, célébrez ses contentements! Et voilà comme à peine il eut donné au monde attentif *Mérope* et *Charles XII,* Voltaire, à l'exemple de Corneille et de Molière, ébloui, comme eux, du spectacle enivrant de la cour, composait pour les fêtes de 1745 (le mariage du Dauphin avec l'infante d'Espagne) une de ces machines à décorations, à musique, à ballet, qui meurent, au bout d'une journée. Il prit pour ses collaborateurs M. de la Popelinière, le fermier général; Rameau, le musicien, et madame de Pompadour! Car il avait eu cette chance heureuse de plaire à S. M. la reine (Marie Leczinska), qui l'appelait *son pauvre Voltaire,* et de plaire à la favorite en même temps.

Elle avait bien de l'esprit madame de Pompadour; elle était, tout ensemble, une Grâce, une Muse, un premier ministre. Elle obtint, pour son *ami* Voltaire, une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et Voltaire en eut un bon souvenir toute sa vie. Il disait si bien : « Nous autres gentilshommes! » Il disait avec un plus juste orgueil : « Nous autres, les écrivains! » Comme il était historiographe de France, il écrivit le *Siècle de Louis XIV* en prose et la *Bataille de Fontenoy* en vers! Le maréchal de Saxe et le maréchal de Noailles lui avaient raconté cette illustre journée, il n'oublia aucun détail, pas un mort, pas un blessé! La France entière la savait par cœur, cette *Bataille de Fontenoy*.

Voilà pour sa vie; au besoin, le premier venu vous conterait tout le reste. Le séjour de Voltaire à Ferney est une suite de triomphes, de travaux, de colères, de gaietés, de bonnes actions. Pendant vingt ans, Ferney c'est un monde. Tout y

rentre, et tout en sort. La moindre lettre, à la date des *Délices,* est un événement, la moindre agitation de Ferney est une secousse. On entend, de si loin, son beau rire; on le voit qui travaille; on sait le nom de ses visiteurs.

Tantôt, c'est un roi qui le salue, et tantôt c'est une grande dame, en sa jouvence, qui s'en vient, du milieu de Paris, pour tenir compagnie à cet aimable vieillard. Chacun de nous possède une copie, une image de Ferney et du grand homme qui l'habite. De ce château au pied des Alpes, c'est à qui fera la plus poétique et la plus sincère description. — Versailles ici, Ferney là-bas.

Et pourtant ce fut du château de Ferney, le 5 février 1778, que partit Voltaire, oublieux de son repos, de la mort approchante, et poussé par un désir irrésistible de revoir le grand Paris, où il était devenu, à force de gloire, une espèce de dieu sur ses autels. Il partit de son château, maison et couronne, de Ferney, accompagné de M. de Villette, de madame la marquise de Villette et de madame Denis, sa nièce, et le bruit seul de son départ souleva dans tout Paris, une acclamation universelle. La ville entière se prépare à recevoir son héros, et de la rue Saint-Denis aux plus nobles maisons des grands faubourgs, se firent sentir les avant-coureurs d'un triomphe éclatant. En vain le roi Louis XVI, esprit timide et peu disposé à la bienveillance pour ce terrible esprit qui renversait tant de choses, eût voulu s'opposer à l'ovation qui attendait ce *héros de l'impiété,* comme on disait alors, l'opinion publique était déjà toute-puissante; il n'y avait plus ni roi, ni parlement, ni prêtres, ni capitaines qui se pussent opposer à l'entrée de Voltaire dans sa bonne ville.

Ah! quelle joie et quel orgueil de le revoir à Paris, ce citoyen du monde, et cet enfant de Paris!

Il était quatre heures du soir lorsque Voltaire entra dans la maison de M. le marquis de Villette, rue de Beaune. Il était enveloppé d'une vaste pelisse et portait une perruque de laine, surmontée d'un bonnet en petit-gris. Ses yeux, vifs et brillants comme deux escarboucles, illuminaient cette tête, où respiraient en traits fins et délicats toutes les conquêtes et tous

les travaux du bel esprit. A peine à Paris, il en retrouva tout de suite l'accent et le geste. Il y avait foule à le voir, et ce fut un empressement singulier à qui l'approcherait, à qui l'entendrait parler. Les amis, les inconnus, les seigneurs, les bourgeois, les lettrés, quiconque était quelque chose ou quelqu'un, était admis volontiers dans cette maison de la rue de Beaune, et présenté à Voltaire, tantôt par le marquis de Villette et tantôt par le marquis d'Argental.

Voltaire avait pour chaque visiteur une parole aimable, un sourire, un compliment. Sitôt qu'il était libre, il rentrait dans son cabinet pour ajouter ou retrancher à sa nouvelle tragédie : *Irène*, un mièvre enfant de sa vieillesse... Il comptait sur Lekain, Lekain était mort, le jour de son arrivée, et Voltaire en eut une extrême affliction. Tout fatigué qu'il était, il ne se coucha qu'à minuit, comme s'il eût voulu savourer ce grand bonheur de se voir si bien reçu. — « Ah! disait-il, le beau jour, le beau jour! » Puis il revenait à ce pauvre Lekain, qui laissait plus de cent mille écus en or, dans sa cassette, et grand nombre de tabatières ornées de diamants.

Le lendemain de son arrivée il appela le docteur Tronchin, qui le trouva bien portant. Le jour suivant, il reçut une députation de l'Académie, avec grande prière d'assister à la prochaine réunion de cet illustre corps. Au même instant arrivèrent les semainiers du Théâtre-Français, lui apportant, comme on faisait pour le roi et pour les princes, la composition du spectacle, avec l'annonce d'une représentation de *Cinna*, au profit du petit-neveu de Corneille. Le sieur Molé, semainier, avait annoncé cette nouvelle dans une lettre insérée au *Journal de Paris*, qui commençait par cette phrase : *La Comédie française saisit avec le plus légitime empressement la précieuse occasion d'être utile au sang du grand Corneille.*

« Et l'on a reconnu, disait le journaliste, à ces respects inaccoutumés de la Comédie française pour le grand Corneille, l'influence de la présence de M. de Voltaire. Toutefois le mot *utile* était de trop, c'est *reconnaissant* qu'il fallait dire, et nous sommes sûrs que M. de Voltaire sera de notre avis. »

Le samedi, 17 février, au milieu des visites, disons mieux,

des hommages qui ne s'arrêtaient pas, le poëte reçut une nouvelle députation des comédiens qui devaient jouer dans *Irène*. Ils étaient conduits par le sieur Bellecour, qui débita son discours d'un ton fort pathétique. — « Messieurs, répondit Voltaire aux comédiens, je ne veux vivre désormais que par vous et pour vous; » puis, se tournant vers madame Vestris, il ajouta : « Madame, *j'ai travaillé pour vous, cette nuit, comme un jeune homme de vingt ans...* » Il voulait parler des corrections qu'il avait faites au rôle d'*Irène,* et qu'il avait arrangées toute la nuit.

Les comédiens partis, le poëte redevint de très-bonne humeur, et quittant le ton solennel, il se mit à parler politique. Il avait reçu, le matin même, une lettre du roi de Prusse, et le roi dans cette lettre établissait, en principe, *qu'il ne fallait pas prendre le bien d'autrui :* « Cependant, disait M. de Voltaire en riant, il veut s'emparer de quelque petite partie de » la succession de l'électeur de Bavière, mais sans doute c'est » fondé en justice. Et la Silésie? Est-il en train de la rendre à » qui de droit? »

Le 18 février, Voltaire voulait assister à la représentation de *Cinna,* qui se donnait en son honneur, mais il était harassé d'avoir vu tant de monde, et le docteur Tronchin lui défendit de sortir. Il reçut le soir, malgré M. de Villette, plusieurs grands personnages : le docteur Franklin, madame Necker, et M. l'ambassadeur d'Angleterre, et il parla avec tant d'esprit, d'à-propos et d'enjouement, que c'était à crier : « Au miracle! » Il eut, sur les neuf heures, un grand mal de tête, et comme il vit dans le salon M. Balbastre, un célèbre joueur de clavecin, il le pria de lui jouer une sonate dont il écouta la moitié fort patiemment.

Puis, il déclara qu'il était beaucoup mieux, et que cette demi-sonate lui avait fait grand bien.

19 *février.* — M. de Voltaire a mal dormi; Tronchin lui commande un repos absolu, et veut que sa porte soit fermée. En vain les plus grandes dames et les plus grands seigneurs se présentent chez M. le marquis de Villette, implorant un seul instant d'entretien avec M. de Voltaire, la porte est close!

A son tour, M. le comte d'Artois fait assurer le grand poëte qu'il sera bien heureux de le voir, ce soir, à la Comédie!

Elle-même, la reine de France, Marie-Antoinette, fait dire à M. de Voltaire, qu'elle aurait grand plaisir s'il daignait assister à un spectacle de la cour... Prière inutile, le poëte est resté dans son lit pendant deux grandes journées, invisible... et présent. Un des visiteurs lui fit passer sa carte avec ce vers de Virgile, un vers d'apothéose :

Omnia transformat sese in miracula rerum.

22 *février*. — Grandes visites, grandes louanges. Le *sage* Franklin amène à Voltaire son jeune fils, et celui-ci bénit l'enfant en disant : « Dieu! liberté! tolérance! » A midi, M. de Villette introduisit un grand vieillard, de grande apparence, décoré du cordon bleu et de toutes les beautés de la vieillesse... C'était M. le maréchal de Richelieu lui-même!

Il venait exprès de Versailles pour embrasser le poëte qui l'avait tant flatté dans sa vie, et, certes, ce fut là un spectacle intéressant, ces deux vieillards épris l'un de l'autre, et se contemplant, face à face, une dernière fois, avant de disparaître enfin, à la veille d'une révolution si terrible, de la scène du monde, où Richelieu régnait par ses vices, par son courage et par la faveur royale, avec tout ce que la faveur royale a de force et d'enivrement, pendant que son contemporain, Voltaire, était roi lui-même à force d'audace et de bel esprit, d'éloquence et de talent. Que pensiez-vous de vous-mêmes, à cette heure, ô vieillards splendides, fascinateurs des âmes, pervertisseurs des consciences, qui avez creusé autour de vous tant d'abîmes, et dont les noms sont restés fameux par ce mélange irrésistible de qualités et de défauts très-rares, et que pas un, Dieu soit loué! ne devait égaler après vous?

Le lendemain, Voltaire, obstiné comme un poëte à son œuvre, était à relire *Irène;* il n'avait pas quitté sa robe de chambre, et sa porte était fermée et défendue irrévocablement, lorsqu'on entendit le bruit d'un carrosse dans la cour, et dans l'escalier, le froufrou d'une robe de soie et le bruit provoquant d'un talon rouge. — « Oh là, disait Voltaire,

on n'entre pas! — Sauve qui peut! reprenait le marquis de Villette, c'est madame Du Barry! — Non, non, disait Voltaire, elle est belle et je suis vieux. Elle est vêtue et je suis tout nu; elle a son rouge et ses mouches, et ma barbe n'est pas faite. Éloignez-la! Je suis mort! je suis mort. »

Mais la dame impatiente avec sa petite voix fûtée :

« Ami Voltaire, disait-elle, ami Voltaire, ouvrez-moi! Je vous montrerai patte blanche! Ouvrez-moi, nous parlerons de nos beaux jours. » Et vaincu par cette voix souveraine encore, le malin vieillard ouvrit sa porte. Il prit dans ses belles mains, telles que Houdon les a moulées pour sa statue en marbre, cette petite main frémissante qui naguère touchait au sceptre, et les voilà, la courtisane et le poëte, qui reviennent aux doux murmures de Luciennes et de Trianon. Qui ne voudrait avoir écouté ce léger murmure, où tant de génie, et tant de grâce à l'abandon, revenaient par ces sentiers pleins de fleurs, aux heures clémentes du dix-huitième siècle? Encore un peu de temps, tout ce passé va disparaître.

« Encore quarante jours et Ninive sera détruite! » Avant qu'il soit quinze années, une femme infortunée, en habit du matin, en bas à petits jours, et des mules roses à ses pieds, sera traînée, dans le tombereau de la reine de France, à l'échafaud déjà couvert du sang du roi de France, et les yeux pleins de larmes, la bouche pleine de sanglots, on entendra cette femme au désespoir crier parmi ces funérailles silencieuses : « Grâce et pitié, pardon, *monsieur le bourreau; monsieur le bourreau, ne me tuez pas!* » Pauvre femme! elle fut la seule à crier grâce et pitié! parmi ces victimes courageuses, parce qu'elle seule, elle se sentait coupable! Or, cette pitié qu'elle implorait pour elle-même, elle descendit enfin dans l'âme et dans les entrailles de ce peuple sanguinaire, qui ne comprenait pas tant d'héroïsme, et qui voulait absolument, comme un tyran qu'il était, pour en finir avec les supplices, que ces victimes innocentes implorassent son pardon.

24 *février*. — Voltaire est malade; il souffre; il succombe... et cependant il travaille. Il ne reçoit que les comédiens qui répètent *Irène* devant lui. A cinq heures, M. Pigalle, sculpteur

du roi, arrive, au nom de M. le comte d'Angevilliers, qui lui vient annoncer que le roi a bien voulu permettre qu'on lui commandât la statue de Voltaire pour l'Académie. « Et pourtant le roi ne veut pas me voir, » disait Voltaire. Il se tut! Après un silence d'un instant, il improvisa les six vers que voici :

A M. Pigalle, auteur de la statue de Frédéric le Grand :

Le roi connaît votre talent :
Dans le petit et dans le grand
Vous produisez œuvre parfaite.
Aujourd'hui, contraste nouveau!
Il veut que votre heureux ciseau
Du héros descende au trompette.

Sur les quatre heures accourut mademoiselle Arnould très-attifée et très-bruyante. Elle baisa M. de Voltaire sur les deux joues, et celui-ci, lui présentant madame la marquise de Villette, qui est, comme on sait, une demoiselle de Varicourt, fille d'un officier des gardes du corps, « qui avait douze enfants », madame de Villette, élevée à Ferney, — où elle acquit le surnom de *belle* et *bonne,* — Monseigneur, disait mademoiselle Arnould au poëte, voilà ce qui s'appelle une très-belle édition de la Pucelle », et celui-ci de rire, et M. de Villette entrant demandait vainement « de quoi donc on riait si fort? »

28 *février.* — La maladie et la fatigue accablent Voltaire; on le dit mourant. Les dévots s'agitent, les prêtres se remuent, les politiques cherchent au fond des registres de la police et du département de Paris, et dans le greffe des affaires étrangères, si quelque petit bout de lettre de cachet n'a pas exilé M. de Voltaire... On ne trouve (heureusement) que quelques écrits brûlés ou désavoués, mais pas d'exil! Si donc M. de Voltaire est resté à Ferney, c'était par cette raison : *Major e loginquo reverentia,* et cependant Voltaire est plus fort que la maladie, il résiste à la peine, et par l'ironie, il se défend contre la mauvaise humeur de l'Église et de la cour.

« Au fait, disait-il, si le roi m'a défendu Versailles, je

sais très-bien ce qui me serait arrivé, sans y avoir mis les pieds. Le roi m'aurait dit en riant, — d'un gros rire assez niais, — Monsieur de Voltaire, avez-vous de belles chasses à Ferney? La reine, avec un beau salut, m'eût parlé du théâtre de Ferney; *Monsieur* m'aurait demandé ce que Ferney peut rapporter? *Madame* eût récité quatre ou cinq vers de *Mérope;* la comtesse d'Artois eût balbutié je ne sais quoi, et le comte d'Artois m'eût parlé de la *Pucelle.* »

Il disait bien; telle eût été sa présentation à Versailles. Arrivés au dernier terme de leur grandeur, ces Bourbons vaincus comprenaient confusément que la toute-puissance était déplacée, et l'esprit, l'éloquence, le talent, leur faisaient peur.

Cependant, après un répit de quelques jours, la maladie a recommencé de plus belle, et déjà les confesseurs se présentent, et menacent de forcer la porte. Il répond qu'il n'est pas encore prêt, et qu'on attende. Où le prêtre eût été le malvenu, arrivait M. de La Harpe, et M. de La Harpe (avant sa conversion!), assis au chevet de Voltaire, lui hurle un chant de sa *Pharsale,* en vile prose. Et plus il se cache, et plus il est accablé de lettres et de brochures; il les lit toutes. Le lundi 5 mars, le lundi gras, le marquis de Villette lui présente un abbé Gautier, envoyé par M. le curé de Saint-Sulpice. Cette fois, l'abbé est le bien reçu, mais la confession est renvoyée à un autre jour. Le mardi gras, voyez quelle aventure! arrive en récitant des prières, en disant son *Confiteor,* devinez qui? l'abbé de Lattaignant! Lattaignant, un vieux pécheur converti de la veille, et qui vient, disait-il, pour convertir M. de Voltaire. Au bruit qu'il fait avec ses nouvelles litanies accourent M. de Villette, Tronchin, le docteur Lorry, madame Denis, qui vous mettent à la porte le chansonnier énergumène.

A ces causes, le malade passe une assez bonne nuit; il mange un œuf, il boit un doigt de bon vin; il est tout réconforté d'avoir bien dormi. Il dicte même à Vagnères, son secrétaire, la présente déclaration sur sa foi religieuse, tant il a peur que son *corps soit jeté à la voirie,* ou traité comme le corps de mademoiselle Lecouvreur :

« Je déclare qu'étant attaqué depuis quatre jours d'un

» vomissement de sang, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, et » n'ayant pu me traîner à l'église, M. le curé de Saint-Sulpice » a bien voulu ajouter à ses bonnes œuvres celle de m'envoyer » M. l'abbé Gautier; je me suis confessé à lui, et si Dieu » dispose de moi, je meurs dans la sainte religion catholique, » où je suis né, espérant de la miséricorde divine qu'elle dai- » gnera pardonner toutes mes fautes, et que si j'avais scandalisé » l'Église, j'en demande pardon à Dieu et à elle. *Signé* Voltaire, » le 2 mars 1778, dans la maison de M. le marquis de Villette, » en présence de M. l'abbé Mignot, mon neveu, et de M. le » marquis de Villevieille, mon ami. »

Ceci fait, il redemande *Irène* à grands cris. Il fait son compte pour la distribution de ses billets. Il en veut cent cinquante. Il reçoit d'assez bonne grâce la visite du chevalier ou de la chevalière d'Éon, qui veut assister à la première représentation d'*Irène*. On cherche, en même temps, à la Comédie, en quel lieu favorable sera placé le fauteuil de M. de Voltaire? Les uns proposent de le placer sur le théâtre, les autres dans la loge de la reine, et les plus sages dans la loge de MM. les gentilshommes de la chambre. Enfin, le 24 mars, un lundi, *Irène* apparut pour la première fois; mais ce jour-là Voltaire était vaincu, la maladie avait été la plus forte. Il avait donc renoncé à cette dernière fête de sa vie. Attentif au moindre bruit qui venait du côté de la Comédie, il s'informait d'heure en heure du succès de sa tragédie? Il voulait savoir quels endroits, quelles tirades, quels vers avaient produit le plus d'effet, et comme on lui citait les morceaux contre le clergé comme ayant été fort applaudis, il fut enchanté de savoir qu'ils compenseraient la fâcheuse impression que sa confession avait produite dans le public.

Après le cinquième acte, arriva, tout courant, M. Dupuy (le mari de mademoiselle Corneille), annonçant, contrairement à la vérité, qu'*Irène* avait eu le plus grand succès, et que la reine elle-même avait écrit sur ses tablettes les vers qui l'avaient le plus frappée. — « Allons, dit Voltaire, il faut songer à mon *Agathocle*. » — Et comme il était enivré de tous ces encens, comme tant de cordons bleus s'étaient inscrits à

sa porte pour le féliciter, comme l'Académie était venue le voir et le complimenter, il sortit le surlendemain dans son carrosse, allant au pas, tout rafraîchi et ragaillardi par le vent piquant du mois de mars. Il avait fait ce jour-là une grande toilette; il portait un habit en velours rouge doublé d'hermine, une grande perruque à la Louis XIV, noire et sans poudre, et dans laquelle sa figure amaigrie « étoit tellement enterrée qu'on ne découvroit que ses deux yeux, qui jetoient des flammes. Sa tête étoit surmontée d'un bonnet carré rouge, en forme de couronne. Il avoit à la main une petite canne à bec-de-corbin. »

Bref, il était tout joyeux, tout charmant, voire égrillard.

Le 1er avril, dans ce même carrosse couleur d'azur parsemé d'étoiles, qu'un mauvais plaisant appelait *le char de l'Empyrée,* il se rendit à l'Académie; elle était au grand complet, moins les abbés et les évêques, sinon l'abbé Millot et l'abbé de Boismont. L'Académie en corps alla au-devant de son doyen; elle le fit asseoir au fauteuil du directeur, après l'avoir nommé, par acclamation, directeur du semestre d'avril. M. d'Alembert, pour remplir la séance, fit la lecture de l'éloge de Despréaux. De l'Académie à la Comédie il n'y a pas loin, et Voltaire y voulut aller. Ce fut alors vraiment que commença le triomphe. Une foule énorme, des vivats, des larmes, des mains tendues. Il fut porté dans le théâtre, et là un spectacle incroyable de tout ce que Paris possédait de renommée et de splendeur : le buste de Voltaire élevé sur un piédestal, au bruit des fanfares, des trompettes et des tambours, et ce buste embrassé par toute la Comédie avec des transports infinis!

Irène et *Nanine* composaient le spectacle; mais pas un n'écoutait la poésie; on était avide uniquement de contempler le grand vieillard. Au départ, il trouva les princes du sang sur son passage, et ce même peuple en plein délire embrassait les chevaux et se voulait atteler à leur place. « Ah! disait Voltaire en joignant les mains, vous voulez donc me faire mourir? » Ainsi il fut ramené dans sa demeure, écrasé de louanges, assouvi d'admiration, tout Paris à ses pieds.

Le 31 mai 1778, Voltaire était mort, et l'archevêque de Paris lui refusait les honneurs de la sépulture!

16. Jun

note

après deux

vots

et depuis Conseiller Cour

de Paris, Chacun pour

Dont ~~acte~~ donné

les notaires soussignés p

de Raison ~~faites~~ p

l'an mil sept Cen

seize Juin —

Josse De La 30

Lauraige

...teur Et la Chambre des Comptes
...monie.

...acte aux d. Comparant par
...pour servir le Vellon ce que
...assé a Paris en l'Etude
...soixante dix huit Et le
...est ont signé./. Rayé trois mots lis. nulles

Wagniere

...nglie

Dulum

Ici commence, en effet, toute l'histoire de cette âme en peine, une suite d'outrages, de malédictions, de vengeances, de coups d'épingle, mêlés à des louanges voisines du cantique :

O Parnasse, frémis de douleur et d'effroi!
Muses, abandonnez vos lyres immortelles :
Toi dont il fatigua les cent voix et les ailes,
Dis que Voltaire est mort, pleure et repose-toi!

Qui voudrait écrire, en tous ses détails, l'histoire de cette persécution d'outre-tombe, de cet enterrement clandestin, de ce corps livré à toutes les fureurs de la sacristie, et plus tard à tous les délires d'un peuple insensé qui le porte au Panthéon, écrirait un livre étrange, incroyable, et le lecteur le plus paisible s'indignerait aux funèbres détails de ce grand *cœur* de Voltaire, devenu un jouet entre les mains de ses héritiers directs et de ses héritiers indirects. — Il est écrit cependant que le cœur est la source unique de toute éloquence : *Pectus e t quod disertos facit.*

Pour avoir une idée approchante du mouvement littéraire et philosophique, au milieu des plus vives et des plus éloquentes passions de la France au dix-huitième siècle, et pour s'en rendre un compte exact, il suffirait de réunir en un seul faisceau, un seul trimestre de l'année 1778. Dans ces trois mois, si remplis qu'ils ressemblent à des fables, on trouverait la mort de Voltaire avec tous les détails douloureux dans lesquels nous allons entrer; le procès de Lally-Tollendal; la publication des derniers *Mémoires de Beaumarchais;* un nouveau tome de l'*Histoire naturelle;* la mort inattendue et mystérieuse de Jean-Jacques Rousseau; l'auteur de l'*Émile* et de l'*Héloïse,* après tant de souffrances, tant de misères, se tue, un beau matin du mois de juillet, dans le parc hospitalier de M. le marquis de Girardin!

Le même jour, la princesse de Polignac, une enfant, est présentée à une autre enfant, Madame Élisabeth de France, deux victimes réservées à ce que le meurtre a de plus infâme et de plus cruel! Le même jour, M. l'abbé de Bourbon, le dernier fils des dernières amours du roi Louis XV, est reçu

docteur en Sorbonne, *assis* dans un fauteuil, et *couvert*... en vrai fils de roi! Le soir venu, la ville et la cour écoutent, à l'Opéra, un nouvel ouvrage de Paesiello, pendant que l'on siffle au Théâtre-Français les *Barmécides* de M. de La Harpe.

Encore un peu de temps, Paris va se battre autour de l'*Iphigénie en Tauride*, en l'honneur du chevalier Gluck! Déjà les *Confessions* de J. J. Rousseau grondent et menacent dans le lointain; déjà les lettrés se disent tout bas les premières pages de cette autobiographie éloquente, et voici (c'est une curiosité tout comme une autre) de quelle façon Diderot récitait l'introduction des *Confessions* à M. Grimm et à madame d'Épinay, qui n'étaient pas très-rassurés :

« Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et » dont l'exécution n'aura point d'imitateurs. Je veux montrer » à mes semblables un homme dans toute la vérité de la na- » ture; et cet homme c'est moi.

» Moi seul je sens mon cœur, et je connais les hommes. Je » ne suis fait comme aucun de ceux qui existent : je ne vaux » pas mieux, je ne vaux pas moins; je suis autre. Si la nature » a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a » jeté, on le saura quand on m'aura lu.

» Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle » voudra, je viendrai, ce livre à la main, me présenter de- » vant le souverain juge. Je dirai hautement : Voilà ce que j'ai » fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus; j'ai dit le bien et le » mal avec la même franchise; je n'ai rien tu, rien déguisé, » rien pallié; je me suis montré coupable et vil quand je l'ai » été, j'ai montré mon intérieur comme tu l'as vu toi-même, » Être éternel! Rassemble autour de moi l'innombrable foule » de mes semblables; qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils » rougissent de mes indignités, qu'ils gémissent de mes mi- » sères... »

Oui, tout cela à la même heure : le dernier rire de Voltaire, les dernières émotions de Jean-Jacques, les derniers travaux de Buffon, les violences décisives de Beaumarchais, les ricanements ténébreux du comte de Maurepas, les chefs-d'œuvre de Gluck, M. Turgot et M. Necker dans le lointain.

Ajoutez les lettres de madame Du Deffant, les ardeurs de mademoiselle de Lespinasse, la parodie et la chanson, le pamphlet et le *Journal à la main,* accomplissant sans cesse et sans fin leur travail de ruine et de menace, et puis tout d'un coup, le grand satirique Gilbert, dans un chef-d'œuvre à la Juvénal, imposant silence à Fréron, à Palissot, à Clément, à maître Linguet, et parmi ce peuple ahuri de tant de nouveautés, Franklin, ce nouveau venu du nouveau monde, proclamant Washington et l'affranchissement de l'Amérique! Eh! que disons-nous! le dernier tome de l'*Encyclopédie,* avec d'Alembert et Diderot qui vont mourir dans la même semaine, et qui ne verront pas s'accomplir la révolution à laquelle ils ont travaillé de toutes leurs forces, cette imminente révolution de la fin d'un monde, que proclamait Voltaire, à son lit de mort!

Nous avons dit son agonie. Aussitôt qu'il fut mort, le faible, incertain et médiocre gouvernement du roi Louis XVI fit défense expresse aux écrivains de prononcer le nom de Voltaire dans leurs livres, dans leurs journaux, voire dans leurs discours. Ce fut à peine si l'on sut dans Paris ce que les restes étaient devenus d'un si grand homme, et l'Académie française s'étant adressée aux cordeliers *peu scrupuleux,* ajoute la légende, et qui disaient volontiers une messe des morts, les cordeliers répondirent qu'à leur vif regret l'Académie avait été devancée, et qu'il leur avait été défendu de prier pour M. de Voltaire. En vain l'Académie eut recours au premier ministre, M. de Maurepas, qui était un voltairien, Maurepas, un vrai singe de Voltaire, répondit que *sa conscience* s'opposait à ces honneurs funèbres, et qu'il n'y aurait pas grand mal si le peuple de France était persuadé que M. de Voltaire avait été emporté par le diable. Il y eut défense à messieurs les comédiens de rien jouer qui rappelât au public le génie et la gloire de ce grand homme.

Ah! les imprudents, ils se fiaient au silence! ils s'imaginaient qu'une fois délivrés du corps de Voltaire, ils seraient délivrés à jamais de son âme, de son esprit, de tout lui-même.... *Hic jacet totus!* Ils faisaient pire que cela, ils le faisaient insulter

par ces misérables que les plus vils gouvernements tiennent dans l'ombre, à leurs gages, pour insulter à la gloire, à l'éloquence, au courage, à l'honneur, à tout ce qui déplaît aux maîtres, et non-seulement ils faisaient insulter Voltaire par les vivants, ils le faisaient insulter par les morts. Ce fut ainsi qu'ils imaginèrent d'écrire le nom de Jean-Jacques Rousseau lui-même au-dessous de ces quatre vers :

Épitaphe de Voltaire :

Plus bel esprit que grand génie,
Sans loi, sans mœurs et sans vertu,
Il est mort comme il a vécu,
Couvert de gloire et d'infamie.

Après les faiseurs de vers français, arrivèrent les faiseurs d'épitaphes latines. Une de ces épitaphes, composée par l'abbé Coyer, est restée célèbre par une façon d'injure en calembour latin que les cuistres trouvaient charmante, et que nous traduisons pour la première fois :

— *Ici, est couché, bien digne d'être lapidé* (dignus lapide) *le trop fameux Voltaire. — Il fut bon poëte, — historien médiocre, — philosophe infime — athée — esprit méchant — tête folle — et mauvais cœur. — Il eut, pour lui sourire, la nation des petites-maîtresses — les petits-maîtres pour l'applaudir, et les incrédules pour l'admirer. — Pourtant, ce moqueur de Dieu et des hommes a rencontré parmi nous des magistrats, des citoyens et de prétendus savants — qui lui ont élevé une statue à frais communs!*

Cependant les amis, les héritiers, et le propre neveu de Voltaire, M. l'abbé Mignot, avaient résolu de le soustraire aux outrages qui l'attendaient, et par une nuit profonde, en grand silence, à la façon des criminels, ils tirèrent du lit mortuaire ce frêle cadavre. Ils l'affublèrent d'une robe de chambre et d'un bonnet de nuit, dans l'attirail d'un malade que l'on transporte en sa maison des champs, et l'ayant assujetti, ainsi déguisé, à l'attitude nonchalante d'un homme encore vivant, ils le portèrent dans son carrosse, et, montés avec lui, ils se

extrait du regist
de l'abbaye royale
sallieres, dioase

Ce jourdhui deux
soixante dix huit,
francois marie a
de la chambre du
francoise, agi de
decedé a paris
eglise le jour d'
conformement a
transportés a fer
la ditte inhuma
germain edme
abbaye, en prese
abbé de la ditte
en son grand co
de france mueu
paule de dompi
blanche maison,
du parlement
francois marchan
maitre dhotel
de messire mathi
ecuyer. chevalie
louis, brigadier

Annexé a l'acte de notariat qui concerne M. de Voltaire passé devant les notaires a suivre soussignés ce jourd'huy seize juin mil sept cent soixante dix huit. /.

Dictume

Sauvage

GEN. DE PARIS

...re des actes de sepulture
... de notre dame de
...de troye.
...de juin mil sept cent
...a eté inhumé dans cette eglise, messire
...rouet de voltaire, gentilhomme ordinaire
... roi, l'un des quarante de l'academie
... quatrevingt quatre ans ou environ,
...le trente mai dernier, presenté a cette
...hier, où il est deposé, jusqu'a ceque
... sa derniere volonté, il puisse etre
...neix, lieu quil a choisi pour sa sepulture;
...tion faite par nous dom gaspard
...potherat decorbierre, prieur de la ditte
...nces de messire alexandre jean mignot,
...abbaye conseiller du roi, en ses conseils, et
...seil, grand raporteur en la chancellerie
... de messire alexandre marie françois de
...ierre chevalier seigneur dhornoy, fontaines
... et autres lieux, conseiller du roi en sa cour
...e paris petit neveu; de messire philippe
...t, seigneur de varenne, ecuyer, ancien
...ordinaire du roi, cousin issus germain.
...n henri marchant de la houliere,
...r de l'ordre royal et militaire de saint
... des armées du roi commendant ..

dirigèrent à Romilly-sur-Seine, dans l'abbaye de Scellières, de l'ordre des Bernardins, de laquelle abbaye était abbé commendataire le neveu de Voltaire, l'abbé Mignot, homme habile, ennemi du scandale, et très-justement fier de sa parenté avec M. de Voltaire.

Certes, ce fut là un spectacle étrange et plein de tristesses ineffables, Voltaire, emporté de nuit, sous ce masque; et, sans grande imagination (un grand respect suffirait), on peut se figurer ce maître absolu des âmes et des consciences de tout un siècle misérablement ballotté par la mort, et comme un vain simulacre allant, de çà de là, obéissant aux cahots d'un carrosse mal suspendu! Hélas! ce n'était plus la vie, et ce n'était pas encore le repos. Funérailles pénibles! cadavre haletant! Ces yeux à jamais éteints, qui lançaient naguère tant de flammes intelligentes. Cette bouche à jamais était fermée, où l'ironie et le sourire avaient laissé leur empreinte. O front vaste et charmant, qui conteniez presque l'*Iliade*, et mieux que le *Roland furieux;* fournaise ardente..., éteinte à cette heure, qui donniez au genre humain le *Dictionnaire philosophique*, *Alzire* et *Mahomet*, *Tancrède* et *Brutus*.....

Dans ce char funèbre, à peine on voyait vaciller la misérable enveloppe qui contenait le volcan éteint d'où étaient sortis tout armés de colères implacables et de moqueries éternelles, *Candide* et la *Correspondance*, une merveille entre les merveilles. Tout cela s'en allait furtivement, par crainte, et par économie, au plus bas prix, rejoindre une tombe, entr'ouverte au fond d'un couvent misérable. Autour de cette tombe il y avait des moines ignorants, qui connaissaient Voltaire, à peu près comme ils connaissaient le tonnerre, pour le bruit qu'il fait dans le nuage, au milieu des éclairs. Et voilà comme il fut enseveli, sans honneur, sans pompe et sans respects, dans une bière d'emprunt, ce premier gentilhomme de la chambre du roi, le plus grand esprit du royaume de France!

« *Extrait du registre des actes de sépulture de l'abbaye royale* » *de Notre-Dame de Scellières, diocèse de Troyes*..... — Ce » jourd'hui 2 juin 1778, a été inhumé dans cette église mes- » sire François-Marie Arouet de Voltaire, gentilhomme ordi-

» naire de la chambre du roi, l'un des quarante de l'Académie » française, âgé de 84 ans ou environ, décédé à Paris le » 30 mai dernier, présenté à notre église le jour d'hier, où il » est déposé, jusqu'à ce que, conformément à sa dernière » volonté, il puisse être transporté à Ferney, lieu qu'il a choisi » pour sa sépulture; ladite inhumation faite en présence, etc. »

Et l'on fit bien de se hâter, car le lendemain de ces tristes obsèques, Mgr l'évêque de Troyes écrivit au prieur de Scellières une défense expresse d'enterrer Voltaire en *terre sainte*, à quoi le prieur répondit à monseigneur : que l'inhumation était faite depuis vingt-quatre heures à la prière de M. l'abbé Mignot, conseiller au grand conseil, notre abbé commendataire, « lequel nous exhiba le consentement de M. le curé de » Saint-Sulpice, signé de ce pasteur, pour que le corps de » M. de Voltaire pût être transporté *sans cérémonie;* il m'ex- » hiba en outre une copie collationnée par ce même curé de » Saint-Sulpice, d'une profession de la foi catholique, apo- » stolique et romaine, que M. de Voltaire a faite entre les » mains d'un prêtre approuvé, en présence de deux témoins, » dont l'un est M. Mignot, notre abbé, neveu du pénitent, » et l'autre un M. le marquis de la Villevieille. Il me montra » en outre une lettre du ministre de Paris, M. Amelot, » adressée à lui et à M. de Dampierre d'Hornoy, neveu de » M. l'abbé Mignot et petit-neveu du défunt, par laquelle ces » messieurs étaient autorisés à transporter leur oncle à Ferney » ou ailleurs. »

Tout le reste de la lettre écrite à son évêque par ce brave homme de prieur, est rempli de courage et de dignité. M. l'évêque de Troyes était traité comme on a traité naguère, au tribunal de Clermont, M. de Dreux-Brézé. Au nom seul de Ferney, prononcé après cette lugubre cérémonie, on se sent pris d'un vif regret mêlé d'un juste attendrissement. *Ferney,* c'était le vrai tombeau de Voltaire, et son vrai repos. Voltaire avait régné à Ferney; il avait résolu d'y mourir; il y avait tout disposé pour son sommeil éternel. Ferney, l'abri de sa vieillesse, la citadelle de son génie, espace enchanté, paysage enchanteur, maison hospitalière où venaient les rois, les phi-

losophes et les belles dames pour saluer, pour honorer le bel esprit dans sa gloire et dans sa toute-puissance!

Il appelait Ferney : l'*Auberge de l'Europe*. Il avait deviné ce beau lieu; il en avait pressenti les beautés; il avait bâti le théâtre; il avait construit la chapelle; il s'était fait laboureur, berger, commerçant, prédicateur, républicain, courtisan, comédien, pour vivre à Ferney: « Nous avons, disait-il, comme dans les églogues, des fleurs, de la verdure et de l'ombrage; le château est devenu un bâtiment régulier de 1,200 pieds de face; nous avons acquis des bois; nous nageons dans l'utile et l'agréable. » En un mot, il n'avait rien oublié, pas même un tombeau, adossé extérieurement à son église, si bien qu'il était à moitié dans le cimetière, à moitié dans le temple, « et les malins, disait-il, vous soutiendront, quand je serai là, que je ne suis ni chair, ni poisson, ni dedans, ni dehors. »

C'est là véritablement qu'il eût dû reposer jusqu'à la fin des siècles. *Beati... quiescunt!* « Qu'ils sont heureux, ils se reposent! » s'écriait Luther un jour qu'il se promenait dans le cimetière de Worms. Voltaire était un homme habile et prévoyant. Il savait qu'en fait de gloire il fallait plaire, et il cherchait à plaire à tout le monde: « Si vous rencontrez » (disait-il à d'Alembert, qui venait de passer six semaines à Ferney) « quelques dévots en votre chemin, dites-leur que » j'ai achevé mon église; et si vous rencontrez des gens » aimables, dites-leur que j'ai achevé mon théâtre. »

Mais quoi, ce château de Ferney, la vie et le bonheur de son maître et seigneur, ne devait pas rester longtemps dans la famille de Voltaire. Il l'avait laissé à madame Denis, sa nièce, avec cent vingt mille livres de rentes, et quatre cent mille livres d'argent comptant, et ses tableaux, son argenterie, ses meubles et ses livres à l'infini... Madame Denis n'eut rien de plus pressé que de vendre au marquis de Villette (le père du feu marquis, l'homme au testament) le château de Ferney, et de proposer les livres de Voltaire à l'impératrice de Russie, à qui appartenaient déjà les livres de Diderot. Ces deux bibliothèques réunies, dont nous ne possédons pas même le catalogue, représentent certainement une des grandes curiosités

de la Russie. Hier encore un écrivain français, très-patient et très-curieux, en apportait de belles pages inédites de Voltaire et de Diderot *.

Quand donc madame Denis eut vendu le château, les terres, les meubles, les livres, les lettres de Voltaire (au libraire Panckoucke pour quatre mille francs) et tous ses papiers (sans oublier les lettres adressées à Voltaire, témoin M. le duc de Choiseul qui revendiqua toutes les siennes), elle s'inquiéta enfin du *cœur* de son oncle, et elle apprit que M. le marquis de Villette s'en était emparé au moment de l'autopsie, et promettait de le rapporter à Ferney. Sur quoi la dame un instant se fâcha, et quitta la maison de la rue de Beaune, en menaçant M. de Villette d'une bruyante revendication. De cette revendication nous avons retrouvé, dans un numéro du *Mercure*, un témoignage authentique, à savoir une lettre, écrite et signée des parents mêmes de Voltaire :

* Rappelons ici la très-belle lettre écrite par S. M. l'Impératrice, avec cette aimable suscription :

Pour madame Denis, nièce d'un grand homme qui m'aimait beaucoup.

« Je viens d'apprendre, madame, que vous consentez à remettre » entre mes mains ce dépôt précieux que M. votre oncle vous a laissé, » cette bibliothèque que les âmes sensibles ne verront jamais sans se » souvenir que ce grand homme sut inspirer aux humains cette bienveil- » lance universelle que tous ses écrits, même ceux de pur agrément, » respirent, parce que son âme en était profondément pénétrée. Per- » sonne avant lui n'écrivit comme lui; il servira d'exemple et d'écueil à » la race future. Il faudrait unir le génie et la philosophie aux connois- » sances et à l'agrément, en un mot, être M. de Voltaire, pour l'égaler. » Si j'ai partagé avec toute l'Europe vos regrets, madame, sur la perte » de cet homme incomparable, vous vous êtes mise en droit de parti- » ciper à la reconnaissance que je dois à ses écrits. Je suis, sans doute, » très-sensible à l'estime et à la confiance que vous me marquez; il » m'est bien flatteur de voir qu'elles sont héréditaires dans votre famille. » La noblesse de vos procédés vous est caution de mes sentiments à votre » égard.

» J'ai chargé M. Grimm de vous en remettre quelques faibles témoi- » gnages, dont je vous prie de faire usage. »

(*Signé*) CATHERINE.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

M. D[illegible]

l'abbé Mieg[illegible]

[illegible]

Dulaure

Gaura[illegible]

le corps de Mr de voltaire soit
ceremonie Et je me departs a cet Egard
its curiaux A paris le 30 May 1778
[illegible] J. de Tessac curé de St Sulpice

[illegible]

i certifie à qui il appartiendra
ena à la requisition de Mr de
r que je l'ai trouvé hors
l'entendre en Confession
ris ce 30 mai l'an mil
soixante dix huit

Pretre

[illegible] le 23 janv 1778
R. [illegible]

[illegible]

Notoriété qui Concerne M. de Voltaire passé devant
ir ce jour d'huy seize juin mil sept cent soixante dix.

[illegible]aige

[illegible]

« MONSIEUR,

» Un bruit accrédité par quelques papiers publics étrangers » s'étant répandu dans Paris, que le cœur de feu M. de Vol- » taire avoit été distrait de son corps, pour qu'il lui fût fait » des obsèques particulières, nous ses neveux, plus proches » parents mâles, par conséquent chargés du soin de ses funé- » railles, assurons, comme nous l'avons déjà fait dans une » protestation publique, déposée chez Me Dutertre, notaire, » et signée de toutes les parties intéressées, que le testament » de feu M. de Voltaire, ni aucun écrit émané de lui, n'in- » diquent qu'il ait jamais voulu que cette distraction fût faite » en faveur de qui que ce soit, ni d'aucun monastère, ni d'au- » cune église; que nous n'y avons point consenti, ni dû y » consentir; que le procès-verbal d'ouverture et d'embaume- » ment déposé chez le même notaire, ne fait aucune mention » de cette prétendue distraction; qu'il ne paroît aucun acte » qui en fasse foi; et que dans de pareilles circonstances, ce » qui pourroit avoir été entrepris à cet égard, seroit absolu- » ment illégal; que ce qui pourroit avoir été distrait du corps » de M. de Voltaire, sans aucune des formalités indispen- » sables, ne seroit susceptible d'aucun honneur funèbre.

» Nous vous prions, monsieur, pour l'intérêt de l'ordre » public et de la vérité, d'insérer cette assertion dans le pro- » chain *Mercure*. Nous sommes très-parfaitement, monsieur, » vos très-humbles et très-obéissants serviteurs, l'abbé *Mignot,* » *de Dampierre d'Hornoy*. »

Plût au ciel que ces gens-là eussent dit vrai! Le cœur de Voltaire, arraché par un indigne spoliateur à ce corps si tourmenté dans ses diverses sépultures, ne serait pas encore aujourd'hui, après avoir été un jouet dans la main des antiquaires, une misérable épave entre les mains d'un évêque ennemi-né et juré du nom de Voltaire. Autant que vous l'avez pu voir, le marquis de Villette, le premier propriétaire, est un esprit inquiet, malade, un mauvais écrivain en prose, un mauvais écrivain en vers. Il paradait à Ferney, il piaffait à Paris; il

avait acheté Ferney, au prix de deux cent trente mille livres, en jurant que jamais Ferney ne sortirait de sa famille, et son premier soin fut de livrer à l'encan tous les meubles du maître de céans! Il avait promis d'élever un tombeau splendide au cœur de Voltaire : « Il fit arranger dans une armoire une espèce de petit tombeau en terre cuite vernissée, ou plutôt les débris d'un poêle d'environ deux louis, et dit avoir déposé dans ce beau monument le cœur de Voltaire *qui n'y est plus.* » Au-dessus de ce beau mausolée était inscrit ce mauvais vers du marquis de Villette :

Son esprit est partout, et son cœur est ici!

Il avait écrit au-dessus de l'entablement la même pensée en très-vile prose : « Mes mânes sont consolés, puisque mon cœur est au milieu de vous. » Et quand enfin il eut tout bouleversé, tout changé, tout vendu, tout gaspillé, ce même marquis de Villette loua Ferney à un Anglais, en lui persuadant qu'il avait laissé dans son poêle le cœur de Voltaire. Ah! mensonges des douleurs éphémères! vanité de certains respects! Gardez votre cœur, morts illustres, et vous cachez tout au fond de votre tombeau!

Il y eut un jour un maréchal de France qui portait dans la poche de son habit le cœur de sa femme, — « et, disait son valet, je reconnus bien vite que M. le maréchal se remarierait avant peu, le jour où il oublia le cœur de madame la maréchale sur une table de cabaret. »

A soixante-huit ans qu'elle avait déjà, madame Denis, laide à faire peur, et grosse comme un muid, épousa en secondes noces un ancien capitaine, homme d'esprit, M. Duvivier, qui menait la dame, haut la main et tambour battant! Comme elle a dû regretter Ferney, Voltaire, Anacréon, toutes ces fêtes, ces belles grâces, ces splendeurs!

Quelques années plus tard, en 1786, le marquis de Villette vit sa fortune cruellement compromise dans la banqueroute du prince de Guéméné, et Dieu sait s'il profita de cette excellente occasion pour déclamer contre les grands seigneurs.

15. 9

Della

f. cop.

dessus Lesd. S.rs

ont reçu de

Et valoir ce que

Jai

Letude

dix huit le quin

Migno

Sauvaige

...ssé Comparants nous le
...ue donner acte pour servir
...e raison.

Et passé a Paris en
l'an mil sept cent soixante
...ze Suin Et ont signé./.

...t Denis l'abbé Miquot

De Donipierre D'hervey

Vulcane

Ces jours-là furent pour lui des jours d'épreuve; le cœur de Voltaire, que nous avons vu, il y a déjà longtemps, renfermé dans son urne de marbre, obéit misérablement à toutes ces fortunes si diverses. Si le marquis de Villette était dans ses jours de croyance, aussitôt le cœur de Voltaire allait de la cave au grenier. On le cachait comme une honte et comme une malédiction. Si le marquis revenait à des sentiments meilleurs pour la philosophie, il remettait le cœur de Voltaire à sa place accoutumée, et il refaisait de son mieux, ce qu'il appelait la *chambre du cœur*. Voici très-exactement la description de la chambre du cœur : « Cette chambre est ornée non-seulement des portraits trouvés dans le château, mais de ceux des divers personnages les plus illustres qu'a célébrés Voltaire.

» Ils sont classés dans l'ordre qui leur convient : *Benoît XIV, Ganganelli, Quirini, Fénelon* sont d'un côté; les dames *de Sévigné, de Lambert, Tencin, Geoffrin, de Boufflers, Du Deffant, de Genlis,* en face de ces prélats; d'autre part est le canton des beaux esprits, les *Saint-Lambert, Chatellux, Thomas, Tressan, Marmontel, Raynal, Delille*. On lit au bas du portrait de celui-ci : *Nulli flebilior quam tibi, Virgili.* Les amis sont les plus voisins du cœur. »

A toutes ces inscriptions du marquis de Villette, il faut ajouter les vers que voici, et dont il se servait pour expliquer comment et pourquoi le cœur de Voltaire n'était plus à Ferney :

Nos climats, par les arts, ont brillé tour à tour.
Rouen s'enorgueillit d'avoir produit *Corneille*.
Racine, dont la Muse enchante notre oreille,
Illustra la Ferté, qui lui donna le jour.
L'inimitable *La Fontaine*
Rendit Château-Thierry fameux,
Et *Voltaire* anoblit les rives de la Seine.

Sans nul doute, il n'y a qu'un mot pour expliquer toutes ces misères : *Profanation!* Le cœur de Descartes fut plus heureux que celui de Voltaire; il était contenu dans l'église de Saint-Olaf à Stockholm, et quand il fut rapporté en France, le roi de Suède ordonna de respecter ce tombeau vide où la Suède est encore agenouillée.

Au fait, le corps de Voltaire n'eut rien à envier à son cœur. Oublié dans ce couvent, au milieu des bois, malgré l'excommunication de M. de Barral, évêque de Troyes, qui voulait l'arracher de son tombeau, il arriva qu'en 1790, l'abbaye étant vendue et les moines dispersés, on s'inquiéta du corps de Voltaire, et l'on se mit à songer à son apothéose. En effet, un an plus tard, en 1791, quatre commissaires arrivèrent à Romilly pour procéder à la translation de Voltaire au Panthéon, et nous avons lu naguère, dans un des autographes de M. Lucas de Montigny, d'assez tristes détails sur cette expédition misérable. Il y eut même des gens qui s'amusèrent du corps de Voltaire, arrêté à la porte d'une hôtellerie mal famée. « A peine ouvert, le cercueil nous montra Voltaire endormi, » le visage était très-calme... Au contact de l'air il s'affaissa » et ne fut plus reconnaissable. »

Ainsi le peuple entier, qui se pressait à ses secondes funérailles, n'a guère porté qu'une ombre au Panthéon. Tristes honneurs! ce Panthéon qui fut souillé et déshonoré par Marat! Mais en 1791 c'était bien l'heure ou jamais, nation futile et si souvent ingrate, de réclamer le cœur de votre ami Voltaire, ou tout au moins de le reprendre! Alors, sur le seuil de ce Panthéon, si souvent fermé, si souvent ouvert, un temple, une église, un abîme... un égout (Marat!), un caravansérail misérable où l'Évangile et les *Droits de l'homme* se sont heurtés sans se comprendre, les deux fragments de Voltaire, le cœur et son enveloppe, auraient eu le même tombeau, le même repos, les mêmes honneurs, et nous n'assisterions pas, encore aujourd'hui, au spectacle affligeant... déshonorant pour nous tous, de cette ombre en peine de son dernier asile.

Il n'y a rien de plus triste, en effet, que cette urne ébréchée et sans maître; il n'y a rien de plus misérable que cette auguste dépouille, oubliée en un coin de quelque sacristie, au fond de quelque grenier, et plus maltraitée que ces cendres sans nom, jetées aux quatre vents du ciel! Songez donc, ô vous tous, amis du génie et des grands cœurs, vous tous que cet homme a charmés par son esprit, qu'il éclaire aujourd'hui de sa lumière, vous qu'il tient attentifs à la grâce, à la leçon, à l'enchante-

ment de son discours; songez donc que cet ami de Vauvenargues, ce père adoptif de la petite-fille de Corneille, ce libérateur des serfs du Jura et du pays de Gex, ce défenseur intrépide et sévère de Calas, de Sirven, de Lally, de La Barre, d'Étallonde, de Montbailli; ce fécond génie, élevé, pénétrant, à qui rien n'échappe : histoire, politique, arts et sciences; éclatant jusque dans ses fautes, charmant jusque dans ses colères, il ne s'est pas rencontré parmi nous, chez nous, une voix, une force, une louange, une reconnaissance, un respect, qui, sachant le cœur de Voltaire abandonné à tant de misères, à tant de hasards, à cet abandon suprême...

Ait réclamé le *cœur* de Voltaire, au nom de la France, au nom du monde entier!

JULES JANIN.

Parmi les œuvres inachevées de Voltaire, M. Beuchot signalait un conte ayant pour titre *le Comte de Boursoufle*. C'est sans doute ce fragment de conte que nous imprimons ici. Le titre manque sur la copie. Quelle était la moralité de ce récit? Était-ce une escarmouche contre le droit d'aînesse, une satire contre les *mœurs gothiques* de quelques vieux châteaux et en même temps contre les *mœurs policées* de la cour de Louis XV? On pense que ce Boursoufle était un sot doublé d'un fat venu dans un manoir aux environs de Cirey pendant le séjour de Voltaire chez la marquise du Châtelet. Le baron de la Cochonnière et sa fille étaient sans doute des types de la vieille Champagne qui amusaient la belle compagnie de la marquise. On dirait d'une comédie ou d'une farce de Molière. Le conte fut-il achevé? car on n'a retrouvé que ce fragment. Peut-être fut-il abandonné pour la comédie. *Mademoiselle de la Cochonnière* fut représentée à Cirey en 1734. Voltaire, qui joua le rôle de Pasquin *, se défendit d'en être l'auteur, comme il avait fait de *la Pucelle*, de *Candide* et de presque

* La marquise du Châtelet joua le rôle de mademoiselle de la Cochonnière comme une vraie comédienne, s'il faut l'en croire. *Lettre au duc de Richelieu.*

toutes ses œuvres. De qui serait cette comédie? A coup sûr, elle fut faite à Cirey pour être jouée sur le théâtre de la marquise. Diverses copies ont couru jusqu'en 1768, où elle fut mutilée et jouée à Paris sur le théâtre des Italiens et sous le titre de *l'Échange, ou Quand est-ce qu'on me marie?* Dans quelques éditions de Voltaire, cette comédie a été imprimée, mais défigurée et avec d'autres personnages. La copie que nous imprimons ici est devenue la propriété de l'éditeur; nous l'avons communiquée au curieux d'autographes dont l'autorité est consacrée, M. Feuillet de Conches, qui, après l'avoir confrontée avec toutes les lettres de Voltaire du même temps, la croit, comme nous, de la main de Voltaire.

Nous imprimons le conte inachevé avant la comédie, comme une introduction aux caractères.

LE COMTE
DE BOURSOUFLE.

CONTE.

Boursoufle s'était donné la peine de venir au monde. On ne sait pas pourquoi, car il n'était pas attendu par monsieur son père, qui n'y était pour rien, ni par madame sa mère, dont on avait surpris la bonne foi. Elle avait dit à son cousin le chevau-léger : « Prenez bien garde; monsieur mon époux a des raisons pour ne pas vouloir des enfants », mais monsieur le chevau-léger avait passé outre.

Fier d'être si bien né, le jeune Boursoufle se gonfla dès ses premières années.

On lui conseilla de lire les anciens et de se pénétrer de la sagesse des sages. Il feuilleta Socrate, qui lui dit de lire dans les astres afin de connaître quelle heure il est aux étoiles; mais Socrate lui dit aussi que l'astronomie était une vaine science, et qu'il est plus utile de connaître les révolutions et les influences de Xanthippe que celles des planètes. Socrate lui dit encore qu'il ne fallait pas monter au ciel pour découvrir les secrets de Dieu non plus que les comètes, car ce n'est

pas une chose agréable à Dieu de vouloir pénétrer ce qu'il a voulu tenir caché.

Platon lui conseilla l'éloquence, mais Pythagore lui ordonna, comme à tous ses disciples, un silence de cinq années. Xénocrate lui permit de se parler à lui-même, mais à la condition qu'il ne serait question ni de Dieu ni de son prochain. Carnéades lui conseilla de monter à cheval. « C'est bien, dit Boursoufle, voilà un sage. » Il monta à cheval et se cassa la jambe droite au Cours-la-Reine. « Console-toi, lui dit Carnéades, parce que tu viens d'apprendre une vérité : il n'y a que le cheval qui ne flatte pas son maître. — Je suis heureux d'apprendre la sagesse, dit Boursoufle, mais je ne veux pas me casser la jambe gauche. »

Il apprit à porter l'épée et se donna un ami, mais son ami trouva qu'il avait des airs de protection, et il lui octroya un coup de pied dans le derrière. Boursoufle décida contre l'opinion de Sénèque que c'était une injure. Il eut un duel avec son ami. Avant le quart d'heure, il relut Épictète, qui lui apprit que ce qui est n'est pas, et qu'il faut toujours dire : *Ceci ne me touche point.* Après cette bonne lecture, il alla se battre et fut frappé dans le ventre. Pendant six semaines, il soutint qu'il n'était pas blessé; mais comme il souffrait beaucoup, il ne voulut plus lire Épictète.

Cependant Boursoufle était devenu fort à la mode. Ce fut alors qu'il prit un certain air et se découvrit gentilhomme. La lumière se fit sur le chaos des belles actions de ses ancêtres. Boursoufle Ier avait vendu son

vin à Épernay, Boursoufle II avait vendu son vin à Paris, Boursoufle III avait vendu son vin à Versailles. Avec de tels parchemins, il fut reconnu gentilhomme de bon cru. Il acheta une terre revêtue du titre de comté, et s'intitula un matin le comte de Boursoufle, après avoir généreusement donné le titre de chevalier à son cadet, et après avoir mis à la porte son valet de chambre, qui le connaissait bien.

Il se perfectionna dans l'art d'être un sot. Les beaux esprits du café Procope lui prêtèrent de l'esprit, et il leur prêta de l'argent.

On lui acheta une charge à la cour qui lui permit de dire : *Je vais à Versailles,* comme on dit : Je vais chez moi. Ce ne fut pas tout; il se donna une autre charge non moins glorieuse : il fut l'amant en premier de la tragédienne à la mode, ce qui lui permit de boursoufler avec elle. Elle lui apprit à faire des vers sur la vertu, mais elle donna la rime à son amant en second.

Après de tels triomphes, Boursoufle voulut être de l'Académie, tout comme les chanoines de Saint-Malo; mais les gens du Parnasse lui dirent que, s'il avait assez de littérature, il n'avait pas assez de religion. On l'envoya à l'Académie des inscriptions, sous prétexte qu'il avait découvert pourquoi Jeanne d'Arc s'appelait la Pucelle d'Orléans, mais surtout parce qu'il avait rédigé l'épitaphe d'un chien savant. En conséquence, il fut dans les feuilles proclamé lui-même un savant digne de décider enfin cette éternelle question : *Le*

paradis a-t-il une porte qui donne dans l'enfer, ou l'enfer a-t-il une porte qui donne dans le paradis?

J'eus l'honneur de rencontrer vers ce temps-là le comte de Boursoufle, quand il vint demander la main de mademoiselle de la Cochonnière. Ce fut un événement dans tout le bailliage, car il sentait l'ambre à dix lieues à la ronde. Pendant toute la saison, on ne parla que de son carrosse, de son perruquier, de son air magnifique. On ne parla pas de son esprit. « Quel honneur! disait le baron de la Cochonnière; comme ma fille va être heureuse! Il va à la cour et me parle sans cesse de ses amis : Richelieu et Épictète. » Et un jour le bonhomme de la Cochonnière lui demanda si M. Épictète était aussi bon gentilhomme que le duc de Richelieu.

Mais Boursoufle avait compté sans son frère, à qui il avait donné pour sa part d'héritage le titre de chevalier. Le jeune Boursoufle ne se contentait pas des générosités de l'homme de cour; il dit qu'il prendrait son bien où il le trouverait, et imagina d'enlever mademoiselle de la Cochonnière au nez de monsieur son frère aîné.

Mademoiselle de la Cochonnière, élevée dans la crainte de Dieu et des hommes, ne se fit pas prier deux fois. Le chevalier était bien fait et avait des yeux vifs. C'était dans la saison des amoureux. Elle se jeta dans les bras du ravisseur et sauta avec lui les fossés du château. Mais M. de la Cochonnière veillait : « Où allez-vous, mademoiselle? — Je ne sais pas, dit-elle

en pleurant, toute cachée dans sa coiffe. — Vous ne savez pas! Sachez, mademoiselle, qu'un la Cochonnière ne dit jamais : *Je ne sais pas.* — Papa, monsieur le chevalier m'avait dit que nous irions en pèlerinage à Sainte-Cunégonde. — A minuit, mademoiselle! Et vous, monsieur, n'avez-vous pas de honte de suborner l'innocence! — Non, monsieur le baron. Mon frère, sous prétexte qu'il est venu au monde un an avant moi, m'a pris ma fortune.... — Et vous lui prenez sa femme! Holà! mes gens, qu'on arrête ce malfaiteur et qu'on l'emprisonne dans la grande tour. — Mais, papa de la Cochonnière, dit la fille, si ma destinée est d'être à monsieur le chevalier de Boursoufle.... — Mademoiselle, il n'y a qu'un Boursoufle, c'est celui qui a eu l'esprit de venir au monde le premier. »

A une pareille raison il n'y avait pas à répliquer. Mademoiselle de la Cochonnière, qui venait de jurer un amour éternel, pensa d'ailleurs que ce qui pouvait lui arriver de plus fâcheux, c'était d'avoir deux maris. Celui-ci ou celui-là, qu'importe après tout pour une fille de seize ans emprisonnée au château de la Cochonnière, sous les yeux d'une duègne qui raisonnait même devant le rôti? « Et pourtant, dit notre Agnès, il a de si beaux yeux et de si bons sentiments! Que va devenir le carrosse qui nous attend au bout du parc de la Cochonnière? »

Comme elle disait ces mots, un autre carrosse entra bruyamment au château, éclairé par des torches et précédé par des pages de six pieds, portant des bou-

quets et des pistaches. C'était un beau spectacle. Le comte de Boursoufle avait voulu surprendre par un luxe nocturne le baron de la Cochonnière et frapper un grand coup dans l'esprit de sa fiancée. Le baron s'avança avec solennité à la portière du carrosse. « Le voilà donc! dit-il d'une voix de tonnerre en voyant l'habit mordoré et le chapeau à plume de son gendre. — Quel est le coquin qui parle si haut et ose m'éveiller? » dit le comte de Boursoufle sans daigner ouvrir les yeux.

Le baron rit beaucoup de la méprise et décida que les gens de cour sont d'une exquise urbanité. « Un homme sans naissance et sans civilité serait venu ici comme le curé de la paroisse ou comme le bailli, en s'inclinant jusqu'à terre; mais, vive Dieu! le comte de Boursoufle a appris à vivre. » Pendant que le baron pensait si bien, le comte ordonnait à ses gens de le porter, sans le réveiller, dans le meilleur lit du château de la Cochonnière, et d'avertir le haut et puissant baron que, vers midi, il recevrait à son petit lever les vassaux de la Cochonnière.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

MADEMOISELLE
DE LA COCHONNIÈRE

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE

Représentée à Cirey sur le théâtre de la marquise du Châtelet en 1734

ACTEURS :

LE COMTE DE BOURSOUFLE.

LE CHEVALIER, frère du Comte.

LE BARON DE LA COCHONNIÈRE.

MADEMOISELLE THÉRÈSE DE LA COCHONNIÈRE, fille du Baron.

PASQUIN, valet du Chevalier.

MARAUDIN, intrigant.

MADAME BARBE, gouvernante de mademoiselle Thérèse.

LE BAILLI.

COLIN, valet du Baron.

PAGES ET VALETS DE LA SUITE DU COMTE.

PAYSANS.

ACTE PREMIER.

LA SCÈNE EST AU VILLAGE DE LA COCHONNIÈRE.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, PASQUIN.

LE CHEVALIER.

Pasquin, où vas-tu?

PASQUIN.

Monsieur, je vais me jeter à l'eau.

LE CHEVALIER.

Attends-moi. Connais-tu dans le monde entier un plus malheureux homme que ton maître?

PASQUIN.

Oui, monsieur, j'en sais un plus malheureux sans contredit.

LE CHEVALIER.

Et qui?

PASQUIN.

Votre valet, monsieur, le pauvre Pasquin.

LE CHEVALIER.

En connais-tu un plus fou?

PASQUIN.

Oui assurément.

LE CHEVALIER.

Et qui? bourreau! qui?

PASQUIN.

Ce fou de Pasquin, monsieur, qui sert un pareil maître.

LE CHEVALIER.

Faquin!

PASQUIN.

Et un maître qui n'a pas le sou.

LE CHEVALIER.

Il faut que je sorte de cette malheureuse vie.

PASQUIN.

Vivez plutôt pour me payer mes gages.

LE CHEVALIER.

J'ai mangé tout mon bien au service du roi.

PASQUIN.

Dites au service de vos maîtresses, de vos fantaisies, de vos folies. On ne mange jamais son bien en ne faisant que son devoir. Qui dit ruiné dit prodigue; qui dit malheureux dit imprudent, et la morale....

LE CHEVALIER.

Ah! coquin! tu abuses de ma patience et de ma

misère. Je te pardonne parce que je suis pauvre; mais si ma fortune change, je t'assommerai.

PASQUIN.

Mourez de faim, monsieur, mourez de faim.

LE CHEVALIER.

C'est bien à quoi il faut nous résoudre tous deux, si mon maroufle de frère, le comte de Boursoufle, n'arrive pas aujourd'hui dans ce maudit village où je l'attends. O ciel! faut-il que cet homme-là ait soixante mille livres de rente pour être venu au monde une année avant moi! Ah! ce sont les aînés qui ont fait les lois; les cadets n'ont pas été consultés, je le vois bien.

PASQUIN.

Eh! monsieur, si vous aviez eu les soixante mille livres de rente, vous les auriez déjà mangées, et vous n'auriez plus de ressource. Mais monsieur le comte de Boursoufle aura pitié de vous; il vient ici pour épouser la fille du baron, qui aura cinq cent mille francs de bien. Vous aurez un petit présent de noces, et nous en serons marris.

LE CHEVALIER.

Épouser encore cinq cent mille francs! et le tout parce que l'on est aîné! Et moi être réduit à attendre ici de ses bontés ce que je devrais ne tenir que de la nature. Demander quelque chose à son frère aîné, c'est là le comble des disgrâces.

PASQUIN.

Vous parlez comme un philosophe qui n'a pas dîné. Je ne connais pas monsieur le comte, mais il me semble que je viens de voir arriver ici monsieur Maraudin, votre ami et le sien.

LE CHEVALIER.

Et celui du baron, et celui de tout le monde.

PASQUIN.

Cet homme qui noue plus d'intrigues qu'il n'en peut débrouiller, qui fait des mariages et des divorces, qui prête, qui emprunte, qui donne, qui vole, qui fournit des maîtresses aux jeunes gens, des amants aux jeunes femmes, qui se rend redouté et nécessaire dans toutes les maisons, qui fait tout, qui est partout, il n'est pas encore pendu. Profitez du temps, parlez-lui; cet homme-là vous tirera d'affaire.

LE CHEVALIER.

Non, non, Pasquin, ces gens-là ne sont bons que pour les riches; ce sont les parasites de la société. Ils servent ceux dont ils ont besoin, et non pas ceux qui ont besoin d'eux, et leur vie n'est utile qu'à eux-mêmes.

PASQUIN.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi, les fripons sont assez serviables. Monsieur Maraudin se mêlerait peut-être de vos affaires pour avoir le plaisir de s'en mêler : un fripon aime à la fin l'intrigue pour l'intrigue même. Il

est actif, vigilant; il rend service vivement avec un très-mauvais cœur, tandis que les honnêtes gens qui ont le meilleur cœur du monde vous plaignent avec indolence, vous laissent dans la misère et vous ferment la porte au nez.

LE CHEVALIER.

Hélas! je ne connais guère que de ces honnêtes gens-là, et j'ai grand'peur que monsieur mon frère ne soit un très-honnête homme.

PASQUIN.

Voilà monsieur Maraudin, qui n'a pas tant de probité peut-être, mais qui pourra vous être utile.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, MARAUDIN, PASQUIN.

MARAUDIN.

Bonjour, mon très-agréable chevalier, embrassez-moi, mon très-cher. Par quel heureux hasard vous rencontré-je ici?

LE CHEVALIER.

Par un hasard très-naturel et très-malheureux : parce que j'ai trop aimé l'amour, parce que j'ai été bourreau d'argent, parce que je suis dans la misère, parce que mon frère, qui nage dans le Pactole, va passer ici, parce que je l'attends, parce que j'enrage, parce que je suis au désespoir.

MARAUDIN.

Voilà de très-bonnes raisons. Allez, allez, consolez-vous; Dieu a soin des cadets. Il faudra bien que votre frère jette sur vous quelques regards de compassion. C'est moi qui le marie, et je veux qu'il y ait un pot-de-vin pour vous dans ce marché. Quand quelqu'un épouse la fille du baron de la Cochonnière, il faut que tout le monde y gagne.

LE CHEVALIER.

Eh! scélérat! que ne me la faisais-tu épouser? J'y aurais gagné bien davantage.

MARAUDIN.

D'accord. Hélas! je crois que mademoiselle de la Cochonnière vous aurait épousé tout aussi volontiers que monsieur le comte. Elle ne demande qu'un mari; elle ne sait pas seulement si elle est riche. C'est une créature élevée dans toute la grossière rusticité de monsieur son père. Ils sont nés avec peu de bien. Un frère de la baronne, intéressé et imbécile, qui ne savait pas parler, mais qui savait calculer, a gagné à Paris cinq cent mille francs dont il n'a jamais joui; il est mort précisément comme il allait devenir insolent. La baronne est morte de l'ennui de vivre avec le baron, et la fille, à qui tout ce bien-là appartient, ne peut être mariée par son vilain père qu'à un homme excessivement riche. Jugez s'il vous l'aurait donnée, à vous qui venez de manger votre légitime.

LE CHEVALIER.

Enfin, tu as procuré ce parti à monsieur le comte, c'est fort bien fait, que t'en revient-il?

MARAUDIN.

Ah! il me traite indignement; il s'imagine que son mérite tout seul a fait ce mariage, et son avarice venant à l'appui de sa vanité, il me paye fort mal pour l'avoir trop bien servi. J'en demande pardon à monsieur son frère, mais monsieur le comte est presque aussi avare que fat; vous n'êtes ni l'un ni l'autre, et si vous aviez son bien, vous feriez....

LE CHEVALIER.

Oh! oui, je ferais de très-belles choses; mais n'ayant rien, je ne puis rien faire que me désespérer et te prier de.... Ah! j'entends un bruit extravagant dans cette hôtellerie; je vois arriver des chevaux, des chaises, des postillons en argent et des laquais en or : c'est mon frère, sans doute. Quel brillant équipage! et quelle différence la fortune met entre les hommes! Ses valets vont bien me mépriser!

MARAUDIN.

C'est selon que monsieur vous traitera. Les valets ne sont pas d'une autre espèce que les courtisans; ils sont les singes de leur maître.

SCÈNE III.

M. LE COMTE DE BOURSOUFLE, PLUSIEURS VALETS, M. LE CHEVALIER, MARAUDIN, PASQUIN.

LE COMTE.

Ah! quel supplice que d'être six heures dans une chaise de poste! on arrive tout dérangé, tout dépoudré.

LE CHEVALIER.

Mon frère, je suis ravi de vous....

MARAUDIN.

Monsieur, vous allez trouver en ce pays....

LE COMTE.

Holà! hé! qu'on m'arrange un peu! Foi de seigneur, je ne pourrai jamais me montrer dans l'état où je suis.

LE CHEVALIER.

Mon frère, je vous trouve très-bien, et je me flatte....

LE COMTE.

Allons donc un peu! Un miroir, de la poudre d'œillet, un pouf, un pouf! Hé! bonjour, monsieur Maraudin, bonjour! Mademoiselle de la Cochonnière me trouvera horriblement mal en ordre. Mons du Toupet! je vous ai déjà dit mille fois que mes perruques ne

fuient point assez en arrière; vous avez la fureur d'enfoncer mon visage dans une épaisseur de cheveux qui me rend ridicule, sur mon honneur. Monsieur Maraudin, à propos.... (Au chevalier.) Ah! vous voilà, Chonchon!

LE CHEVALIER.

Oui, et j'attendais le moment....

LE COMTE.

Monsieur Maraudin, comment trouvez-vous mon habit de noces? L'étoffe en a coûté cent écus l'aune.

MARAUDIN.

Mademoiselle de la Cochonnière sera éblouie.

LE CHEVALIER.

La peste soit du fat! il ne daigne pas seulement me regarder!

PASQUIN.

Et pourquoi vous adressez-vous à lui, à sa personne? Que ne parlez-vous à sa perruque, à sa broderie, à son équipage? Flattez sa vanité au lieu de songer à toucher son cœur.

LE CHEVALIER.

Non, j'aimerais mieux crever que de faire ma cour à ses impertinences.

LE COMTE.

Page, levez un peu ce miroir, haut, plus haut. Vous êtes fort maladroit, page, foi de seigneur.

LE CHEVALIER.

Mais, mon frère, voudrez-vous bien enfin....

LE COMTE.

Charmé de te voir, mon cher Chonchon, sur mon honneur! Tu reviens donc de la guerre, un peu grêlé, à ce que je vois? eh! eh! eh! Eh bien, qu'est devenu ton cousin qui partit avec toi il y a trois ans?

LE CHEVALIER.

Je vous ai mandé il y a un an qu'il était mort. C'était un très-honnête garçon, et si la fortune....

LE COMTE, toujours à sa toilette.

Ah! oui, oui, je l'avais oublié; je m'en souviens, il est mort. Il a bien fait; cela n'était pas riche. Vous venez pour être de la noce, monsieur Chonchon? cela n'est pas maladroit. Écoutez, monsieur Maraudin, je prétends aller le plus tard que je pourrai chez mademoiselle de la Cochonnière. J'ai quelque affaire dans le voisinage. La petite marquise n'est qu'à deux cents pas d'ici, qui se repose de ses aventures de Versailles : eh! eh! je veux un peu aller la voir avant de tâter du sérieux embarras d'une noce. Qu'on mette mes relais à ma chaise.

LE CHEVALIER.

Pourrai-je, pendant ce temps-là, avoir l'honneur de vous dire un petit mot?

LE COMTE.

Que cela soit court au moins! Un jour de mariage, on a la tête remplie de tant de choses qu'on n'a guère le temps d'écouter son frère Chonchon.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Mon frère, j'ai d'abord à vous dire....

LE COMTE.

Réellement, Chonchon, croyez-vous que cet habit me sied assez bien?

LE CHEVALIER.

J'ai donc à vous dire, mon frère, que je n'ai presque rien eu en partage, que je suis prêt à vous abandonner tout ce qui peut me revenir de mon bien, si vous avez la générosité de me donner dix mille francs une fois payés. Vous y gagneriez encore, et vous me tireriez d'un bien cruel embarras; je vous aurais la plus sensible obligation.

LE COMTE.

Holà! hé! ma chaise est-elle prête? Chonchon, vous voyez bien que je n'ai pas le temps de parler d'affaires. Julie aura dîné; il faut que j'arrive.

LE CHEVALIER.

Quoi! vous n'opposez à des prières dont je rougis, que cette indifférence insultante dont vous m'accablez!

LE COMTE.

Mais, Chonchon, mais, en vérité, vous n'y pensez pas! Vous ne savez pas combien un seigneur a de peine à vivre à Paris, combien coûte un berlingot; cela est incroyable, foi de seigneur; on ne peut pas voir le bout de l'année.

LE CHEVALIER.

Vous m'abandonnez donc!

LE COMTE.

Vous avez voulu vivre comme moi, cela ne vous allait pas; il est bon que vous pâtissiez un peu.

LE CHEVALIER.

Vous me mettez au désespoir, et vous vous repentirez d'avoir si peu écouté la nature.

LE COMTE.

Mais la nature, la nature, c'est un beau mot, Chonchon, inventé par les pauvres cadets ruinés pour émouvoir la pitié des aînés qui sont sages. La nature vous avait donné une honnête légitime, et elle ne m'ordonne pas d'être un sot, parce que vous avez été un dissipateur.

LE CHEVALIER.

Vous me poussez à bout. Eh bien! puisque la nature se tait dans vous, elle se taira dans moi, et j'aurai du moins le plaisir de vous dire que vous êtes le plus grand fat de la terre, le plus indigne de votre fortune, le cœur le plus dur, le plus....

LE COMTE.

Mais, fou, que cela est vilain de dire des injures! cela sent son homme de garnison. Mon Dieu, vous êtes loin d'avoir les airs de la cour.

LE CHEVALIER.

Le sang-froid de ce barbare-là me désespère. Poltron, rien ne t'émeut.

LE COMTE.

Tu t'imagines donc que tu es brave parce que tu es en colère?

LE CHEVALIER.

Je n'y peux plus tenir, et si tu avais du cœur....

LE COMTE.

Ah! ah! ah! foi de seigneur, cela est plaisant. Tu crois que moi qui ai soixante mille livres de rente et qui suis près d'épouser mademoiselle de la Cochonnière avec cinq cent mille francs, je serais assez fou pour me battre contre toi, qui n'as rien à risquer? Je vois ton petit dessein : tu voudrais par quelque bon coup d'épée

arriver à la succession de ton frère aîné; il n'en sera rien, mon cher Chonchon, et je vais remonter dans ma chaise avec le calme d'un courtisan et la constance d'un philosophe. Holà! mes gens! Adieu, Chonchon. A ce soir, monsieur Maraudin, à ce soir. Holà! page, un miroir!

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, MARAUDIN, PASQUIN.

PASQUIN.

Eh bien, monsieur, avez-vous gagné quelque chose sur l'âme dure de ce courtisan poli?

LE CHEVALIER.

Oui, j'ai gagné le droit et la liberté de le haïr du meilleur de mon cœur.

PASQUIN.

C'est quelque chose, mais cela ne donne pas de quoi vivre.

MARAUDIN.

Si fait, si fait, cela peut servir.

LE CHEVALIER.

Et à quoi, s'il vous plaît? Qu'à me rendre encore plus malheureux.

MARAUDIN.

Oh! cela peut servir à vous ôter les scrupules que vous auriez de lui faire du mal. Et c'est déjà un très-grand bien. N'est-il pas vrai que si vous lui aviez obligation et si vous l'aimiez tendrement, vous ne pourriez jamais vous résoudre à épouser mademoiselle de la Cochonnière au lieu de lui? Mais à présent que vous voilà débarrassé du poids de la reconnaissance et des liens de l'amitié, vous êtes libre, et je veux vous aider à vous venger en vous rendant heureux.

LE CHEVALIER.

Comment me mettre à la place du comte de Boursoufle? Comment puis-je être aussi fat? Comment épouser sa maîtresse au lieu de lui? Parle, réponds.

MARAUDIN.

Tout cela est très-aisé. Monsieur le baron n'a jamais vu votre frère aîné; je puis vous annoncer sous son nom, puisqu'en effet votre nom est le sien; vous ne mentirez point, et il est bien doux de pouvoir tromper quelqu'un sans être réduit au chagrin de mentir. Il faut que l'honneur conduise toutes nos actions.

PASQUIN.

Sans doute; c'est ce qui m'a réduit à l'état où je me vois.

MARAUDIN.

Votre frère ne me donnait que dix mille francs pour

lui procurer ce mariage. Je vous aime au moins une fois plus que lui; faites-moi un billet de vingt mille francs, et je vous fais épouser la fille du baron. Ce que je demande, au reste, n'est que pour l'honneur. Il est de la dignité d'un homme de votre maison d'être libéral quand il peut l'être. L'honneur me poignarde, voyez-vous.

LE CHEVALIER.

Oh! oui, c'est votre cruel ennemi!

MARAUDIN.

Votre frère aîné est un fat.

LE CHEVALIER.

D'accord.

MARAUDIN.

Un suffisant pétri de cette vanité qui n'est que le partage des sots.

LE CHEVALIER.

J'en conviens.

MARAUDIN.

Un sot à berner sur le théâtre.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

MARAUDIN.

Un mauvais cœur dans un corps ridicule.

LE CHEVALIER.

C'est ce que je pense.

MARAUDIN.

Un petit-maître suranné qui n'a pas même le jargon de l'esprit; un original enflé de fadaise et de vent, dont Pasquin ne voudrait pas pour son valet, s'il pouvait en avoir.

PASQUIN.

Assurément, j'aimerais bien mieux son frère le chevalier.

LE CHEVALIER.

Eh!

MARAUDIN.

Un homme, enfin, dont vous ne tirerez jamais rien, qui dépenserait cinquante mille francs en chiens et en chevaux, et qui laisserait périr son frère de misère.

LE CHEVALIER.

Cela n'est que trop vrai.

MARAUDIN.

Et vous vous feriez scrupule de supplanter un pareil homme! et vous ne goûteriez pas une joie parfaite en lui escroquant légitimement les cinq cent mille livres qu'il croit déjà tenir, mais qu'il mérite si peu! et vous ne ririez pas de tout votre cœur en tenant ce soir entre vos bras la fille du baron! et vous balanceriez à me

faire (pour l'honneur) un petit billet de vingt mille francs par corps à prendre sur les plus clairs deniers de mademoiselle de la Cochonnière! Allez, vous êtes indigne d'être riche si vous manquez l'occasion de l'être.

LE CHEVALIER.

Vous avez raison, mais je sens là quelque chose qui me répugne. Étrange chose que le cœur humain! je n'avais point de scrupule tout à l'heure de me battre contre mon frère, et j'en ai de le tromper.

MARAUDIN.

C'est que vous étiez en colère quand vous vouliez vous battre, et que vous êtes plus brave qu'habile.

PASQUIN.

Allez, allez, monsieur, laissez-vous conduire par monsieur Maraudin; il en sait plus que vous. Mettez votre conscience entre ses mains, j'en réponds sur la mienne.

LE CHEVALIER.

Eh! mais, cependant....

MARAUDIN.

Allons, êtes-vous fou?

PASQUIN.

Allons, mon cher maître, courage! il n'y a pas grand mal au fond.

MARAUDIN.

Cinq cent mille francs!

PASQUIN.

Et mademoiselle de la Cochonnière!

LE CHEVALIER.

C'est peut-être un monstre.

PASQUIN.

Adieu, monsieur!

LE CHEVALIER.

Où vas-tu?

PASQUIN.

Je vais me jeter à l'eau, car je vois bien qu'il n'y a plus rien à espérer d'un homme qui n'épouserait pas les yeux fermés pour cinq cent mille francs.

MARAUDIN.

Mais mademoiselle de la Cochonnière est fraîche et jolie.

LE CHEVALIER.

Eh bien, Pasquin, ne te jette pas encore à l'eau aujourd'hui.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

LA SCÈNE EST A LA PORTE DE LA SALLE DES GARDES DU CHATEAU DE LA COCHONNIÈRE.

SCÈNE I.

MARAUDIN, COLIN.

MARAUDIN.

Ce vieux fou de baron s'enferme dans son château et fait faire la garde comme si l'univers voulait lui enlever mademoiselle Thérèse de la Cochonnière, ou comme si les ennemis étaient aux portes. Holà! quelqu'un, messieurs! holà!

COLIN.

Qui va là?

MARAUDIN.

Vive le roi et monsieur le baron! On vient pour marier mademoiselle Thérèse.

COLIN.

Je vais dire ça à monseigneur.

MARAUDIN.

Est-il possible qu'il y ait encore en France un rustre comme le seigneur de cette gentilhommière? Voilà deux beaux contrastes que monsieur de Boursoufle et lui.

SCÈNE II.

M. LE BARON DE LA COCHONNIÈRE en buffle à la tête de ses gens, MARAUDIN.

LE BARON.

Ah! c'est vous, mon brave monsieur de Maraudin; pardon; mais faut être un peu sur ses gardes quand on a une jeune fille dans son château. Il y a tant de gens dans le monde qui enlèvent les filles; on ne voit que cela dans les romans.

MARAUDIN.

Cela est vrai, et je viens aussi pour enlever mademoiselle Thérèse, car je vous amène un gendre.

LE BARON.

Quand est-ce donc que j'aurai le plaisir de voir dans mon château de la Cochonnière monsieur le comte de Boursoufle?

MARAUDIN.

Dans un moment, il va rendre ses respects à son très-honoré beau-père.

LE BARON.

Ventre de boulets! il sera très-bien reçu, et je lui réponds de Thérèse. Mon gendre est homme de bonne mine, sans doute?

MARAUDIN.

Assurément, et d'une figure très-agréable. Pensez-vous que j'irais donner à mademoiselle Thérèse un petit mari haut comme ma jambe, comme on en voit tant à la cour?

LE BARON.

Amène-t-il ici un grand équipage? Aurons-nous bien de l'embarras?

MARAUDIN.

Au contraire; monsieur le comte hait l'éclat et le faste. Il a voulu venir avec moi incognito. Ne croyez pas qu'il soit venu dans son équipage ni en chaise de poste.

LE BARON.

Tant mieux; tous ces vains équipages ruinent et sentent la mollesse. Nos pères allaient à cheval, et jamais les seigneurs de la Cochonnière n'ont eu de carrosse.

MARAUDIN.

Ni votre gendre non plus. Ne vous attendez pas à lui voir de ces parures frivoles, de ces étoffes superbes, de ces bijoux à la mode.

LE BARON.

Un buffle, corbleu! un buffle, voilà ce qu'il faut en temps de guerre. Mon gendre me charme par le récit que vous m'en faites.

MARAUDIN.

Oui, un buffle; il en trouvera ici. Il sera plus content de vous encore que vous de lui. Le voici qui s'avance.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, LE BARON, MARAUDIN, MADAME BARBE.

MARAUDIN.

Approchez, monsieur le comte, et saluez monsieur le baron, votre beau-père.

LE BARON.

Par Henri quatre! voilà un gentilhomme tout à fait de mise. Têtebleu! monsieur le comte, Thérèse sera heureuse. Corbleu! touchez là; je suis votre beau-père et votre ami. Parbleu! vous avez la physionomie d'un honnête homme.

LE CHEVALIER.

En vérité, monsieur, vous me faites rougir, et je suis confus de paraître devant vous... mais monsieur Maraudin, qui sait l'état de mes affaires, vous aura dit....

MARAUDIN.

Oui, j'ai dit tout ce qu'il fallait. Vous avez un digne beau-père et une digne femme. Réjouissez-vous, madame Barbe, voici un mari pour votre Thérèse.

MADAME BARBE.

Est-il possible?

MARAUDIN.

Rien n'est plus certain.

LE BARON.

Allons, faites descendre Thérèse, faites venir les violons, donnez la clef de la cave, et que tout le monde soit ivre aujourd'hui dans mon château.

MADAME BARBE.

Ah! le bel ordre! ah! la bonne nouvelle! Thérèse, Thérèse, mademoiselle Thérèse, descendez, venez tôt, venez tôt!

SCÈNE IV.

MADEMOISELLE THÉRÈSE, MADAME BARBE.

THÉRÈSE.

Eh bien! qu'est-ce? Thérèse! Thérèse! Brailleras-tu toujours après moi, éternelle duègne, et faut-il que je sois pendue à ta ceinture? Je suis lasse d'être traitée en petite fille, et je sauterai les murs au premier jour.

MADAME BARBE.

Eh! la, la, apaisez-vous, je n'ai pas de si méchantes nouvelles à vous apprendre, et on ne voulait pas vous traiter en petite fille; on voulait vous parler d'un mari; mais puisque vous êtes toujours bourrue....

THÉRÈSE.

Aga avec votre mari! Ces contes bleus-là me fatiguent les oreilles, entendez-vous, madame Barbe? Je crois aux maris comme aux sorciers; j'en entends toujours parler et je n'en vois jamais. Il y a deux ans qu'on se moque de moi, mais je sais bien ce que je ferai; je me marierai bien sans tous tant que vous êtes. On n'est pas une sotte, quoiqu'on soit élevée loin de Paris, et Jacqueline-Thérèse de la Cochonnière ne sera pas toujours en prison; c'est moi qui vous le dis, madame Barbe.

MADAME BARBE.

Tudieu! comme vous y allez! Eh bien! puisque je suis si mal reçue, adieu donc; vous dira qui voudra les nouvelles du logis. (En pleurant.) Cela est bien dénaturé de traiter ainsi madame Barbe, qui vous a si bien élevée.

THÉRÈSE.

Va, va, ne pleure point, je te demande pardon. Qu'est-ce que tu me disais d'un mari?

MADAME BARBE.

Rien, rien; je suis une duègne, je suis une importune, vous ne saurez rien.

THÉRÈSE.

Ah! ma pauvre petite Barbe, je m'en vais pleurer à mon tour.

MADAME BARBE.

Allez, ne pleurez point, monsieur le comte de Boursoufle est arrivé, et vous allez être madame la comtesse.

THÉRÈSE.

Dis-tu vrai? Est-il possible? Ne me trompes-tu point, ma chère Barbe? Il y a ici un mari pour moi! un mari, un mari! Qu'on me le montre! où est-il, que je le voie, que je voie monsieur le comte! Me voilà mariée, me voilà comtesse, me voilà à Paris! Je ne me sens pas de joie; viens que je t'étouffe de caresses.

MADAME BARBE.

Le bon petit naturel!

THÉRÈSE.

Premièrement, une grande maison magnifique et des diamants, et des perles comme s'il en pleuvait, et six grands laquais, et l'Opéra tous les jours, et toute la nuit à jouer, et tous les jeunes gens amoureux de moi, et toutes les femmes jalouses! La tête me tourne, la tête me tourne de plaisir.

MADAME BARBE.

Contenez-vous donc un peu; tenez, voilà votre mari qui vient, voyez s'il n'est pas beau et bien fait.

THÉRÈSE.

Ah! je l'aime déjà de tout mon cœur. Ne dois-je pas courir l'embrasser, madame Barbe?

MADAME BARBE.

Non vraiment, gardez-vous-en bien; il faut, au contraire, être sur la réserve.

THÉRÈSE.

Eh quoi! puisqu'il est mon mari et que je le trouve joli!

MADAME BARBE.

Il vous mépriserait si vous lui témoigniez trop d'affection.

THÉRÈSE.

Ah! je vais donc bien me retenir.

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, THÉRÈSE, MADAME BARBE.

THÉRÈSE.

Je suis votre très-humble servante. Je suis enchantée de vous voir; comment vous portez-vous? Vous venez pour m'épouser; vous me comblez de joie. Je n'en ai pas trop dit, Barbe?

LE CHEVALIER.

Madame, je faisais mon plus cher désir de l'accueil gracieux dont vous m'honorez, mais je n'osais en faire mon espérance; préféré par monsieur votre père, je ne me tiens point heureux si je ne le suis par vous. C'est

de vous seule que je voulais vous obtenir. Vos premiers regards font de moi un amant, et c'est un titre que je veux conserver toute ma vie.

THÉRÈSE.

Oh! comme il parle, comme il parle, et que ce langage-là est différent de celui de nos gentilshommes de campagne! Ah! les sots dadais en comparaison des seigneurs de la cour! Mon amant, irons-nous bientôt à la cour?

LE CHEVALIER.

Dès que vous le souhaitez, madame....

THÉRÈSE.

N'y a-t-il pas une reine là?

LE CHEVALIER.

Oui.

THÉRÈSE.

Et qui me recevra bien?

LE CHEVALIER.

Avec beaucoup de joie assurément.

THÉRÈSE.

Cela fera crever toutes les femmes de dépit; je serai charmée.

LE CHEVALIER.

Si vous avez envie d'aller au plus tôt briller à la cour, mademoiselle, daignez donc hâter le moment de mon bonheur. Monsieur votre père veut retarder le

mariage de quelques jours; je vous avoue que ce retardement me mettrait au désespoir. Je sais que vous avez des amants jaloux de ma félicité qui songent à vous enlever, et qui voudraient vous enfermer à la campagne pour votre vie.

THÉRÈSE.

Ah! les coquins! pour m'enlever, passe, mais m'enfermer!

LE CHEVALIER.

Le plus sûr moyen de leur dérober la possession de vos charmes est de vous donner à moi par un prompt hyménée qui vous mettra en liberté, et moi au comble du bonheur; il faudrait m'épouser plus tôt que plus tard.

THÉRÈSE.

Vous épouser! qu'à cela ne tienne; dans le moment, dans l'instant, je ne demande pas mieux, je vous jure, et je voudrais déjà que cela fût fait.

LE CHEVALIER.

Vous ne vous sentez donc pas de répugnance pour un époux qui vous adore?

THÉRÈSE.

Au contraire, je vous aime de tout mon cœur. Madame Barbe prétend que je ne devais vous en rien dire, mais c'est une radoteuse, et je ne vois pas, moi, quel grand mal il y a à vous dire que je vous aime, puisque vous m'aimez.

SCÈNE VI.

LE BARON, LE CHEVALIER, THÉRÈSE, MARAUDIN, MADAME BARBE.

THÉRÈSE.

Papa, quand nous marierez-vous?

LE CHEVALIER.

Mademoiselle votre fille, monsieur, daigne recevoir les empressements de mon cœur avec une bonté que vous autorisez.

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que vous dites là?

LE CHEVALIER.

Je vous le répète, monsieur, il y a des gens en campagne pour enlever ce trésor, et si vous n'y prenez garde, mademoiselle de la Cochonnière est perdue aujourd'hui pour vous et pour son mari.

LE BARON.

Par la culasse de mes mousquetons! nous y donnerons bon ordre; qu'ils s'y jouent, les scélérats! Je vais commencer par enfermer Thérèse dans le grenier.

MADAME BARBE.

Allons, mademoiselle, allons là-haut.

THÉRÈSE.

Miséricorde! j'aime cent fois mieux qu'on m'enlève, papa. Si on m'enferme davantage, je me casse la tête contre les murs.

LE CHEVALIER.

N'y aurait-il point, monsieur, un petit *mezzo termine* à cette affaire?

LE BARON.

Oui, de fendre la cervelle au premier qui viendra frapper à la porte du château.

LE CHEVALIER.

Ce parti est très-raisonnable, et l'on ne peut rien de plus juste; mais si vous commenciez par prendre la précaution de marier tout d'un coup les deux futurs, cela préviendrait merveilleusement tous les méchants desseins. Les ravisseurs auront beau venir après cela, mademoiselle Thérèse leur dira : Messieurs, vous êtes venus trop tard, la place est prise; je suis mariée. Qu'auront-ils à répondre à cela? Rien. Il faudra qu'ils s'en retournent bien honteux.

THÉRÈSE.

Oui, mais s'ils me disent : Ça ne fait rien, quand vous seriez mariée cent fois davantage, mademoiselle Thérèse, vous êtes belle, nous vous aimons, et il faut que nous vous enlevions, qu'est-ce que je dirai, moi?

LE BARON.

Je te tordrai le cou de mes propres mains, plutôt que de souffrir qu'on attente à ton honneur, car, vois-tu, je t'aime.

LE CHEVALIER.

Monsieur, ne voyez-vous rien à travers ces arbres? N'entendez-vous rien?

LE BARON.

Mon avis est que je vois une chaise de poste et des gens à cheval.

LE CHEVALIER.

Tout juste, nous y voici; c'est, sans contredit, un de nos coquins. Ne craignez rien, mademoiselle.

THÉRÈSE.

Moi, hélas! Et qu'ai-je à craindre?

LE CHEVALIER.

Vous avez un père homme de courage, et votre mari aura l'honneur de le seconder.

LE BARON.

Oui, voici une occasion où il faut avoir du cœur. Renfermons-nous dans le château, fermons toutes les portes. Colin, Martinet, Jérôme, tirez vos arquebuses par les meurtrières sur les gens qui voudront entrer malgré vous.

LE CHEVALIER.

On ne peut pas mieux se préparer, en vérité, mon-

sieur le baron; c'est dommage que vous ne commandiez pas dans quelque place frontière, et que vous n'ayez pas été gouverneur de Philisbourg.

LE BARON.

Je ne l'aurais pas rendu en deux jours.

MARAUDIN.

Rentrez, monsieur le baron, rentrez, voilà les ennemis qui approchent.

LE CHEVALIER à part.

Tout ceci commence un peu à m'inquiéter. Voici mon frère, qui vient épouser Thérèse et m'arracher ma fortune.

LE BARON.

Rentrez donc avec ma fille et monsieur Maraudin, et gardez-vous de vous montrer.

COLIN.

Courage, camarades! mettons-nous sous les armes. Qu'ils y viennent! Par la morgué, tatigué, jarnigué, je vous les...

UN VALET.

Les voilà!

Tous les paysans s'enfuient et s'enferment dans le château.
On les voit reparaître aux fenêtres.

SCÈNE VII.

LE COMTE arrivant avec ses laquais habillés en pages;
LE BARON à la fenêtre au-dessus de la porte.

LE COMTE.

Voilà une assez plaisante réception, foi de seigneur! Sur mon honneur, on nous ferme la porte au nez. Holà! hé! qu'on heurte un peu, qu'on sonne un peu; qu'on sache un peu ce que cela veut dire. Je m'attendais à des harangues et à des bouquets. Faut-il tout casser? Est-ce que ce n'est pas ici la maison du sieur baron de la Cochonnière?

LE BARON.

Oui, c'est ici mon château, et c'est moi qui suis monsieur le baron; que lui voulez-vous, monsieur l'aventurier?

LE COMTE.

Vous devriez un peu vous douter qui je suis. Je m'attendais à être reçu d'autre sorte. Écoutez, bonhomme, je viens ici avec une lettre de monsieur Maraudin, et mon dessein était d'épouser mademoiselle de la Cochonnière; mais tant que vous me tiendrez ici à la porte, il n'y a pas d'apparence que nous puissions conclure cette affaire.

LE BARON.

Ah! ah! vous veniez pour épouser ma fille! Fort bien. Ah! comment vous nommez-vous, s'il vous plaît?

LE COMTE.

Vous faites le mauvais plaisant, baron.

LE BARON.

Non, non, je voudrais savoir comment vous vous nommez.

LE COMTE.

Mais il y a quelque apparence que je me nomme le comte de Boursoufle; nous sommes un peu plus connu à la cour qu'ici.

THÉRÈSE se montrant à une fenêtre.

Papa, voilà un impudent maroufle qui prend le nom de mon mari.

LE BARON au comte.

Écoute : vois-tu ces arbres qui ornent le dehors de mon château? si tu ne te retires, voilà où je te ferai pendre avant qu'il soit une heure.

LE COMTE.

Foi de seigneur, c'est pousser un peu loin la raillerie. Allons, ouvrez, et ne faites plus le mauvais plaisant.

Il heurte.

LE BARON.

Il fait violence, tirez, Jérôme.

On tire un coup d'arquebuse d'une des meurtrières.

UN PAGE.

Jarni! on n'a jamais reçu de cette façon des gens de qualité; sauvons-nous.

LE COMTE.

Mais ceci devient sérieux, ceci est une véritable guerre, ceci est abominable, assurément on en parlera à la cour.

LE BARON à ses gens.

Enfants, puisqu'ils se sauvent, voici le moment de signaler votre intrépidité. Il est seul, saisissez-moi ce bohème-là, et liez-le-moi comme un sac.

Le baron, Thérèse et ses gens descendent. On se saisit du comte et on lui prend son épée.

LE COMTE.

Mais qu'est-ce que c'est que ça? qu'est-ce que c'est que ça? Ah! vous me liez trop fort, vous allez gâter toute ma broderie. Baron, vous me paraissez un fou un peu violent; n'avez-vous jamais de bons intervalles?

LE BARON.

Je n'ai jamais vu un drôle si impudent.

LE COMTE.

Pour le peu qu'il vous reste un grain de raison, ne sauriez-vous me dire comment la tête vous a tourné, et pourquoi vous faites ainsi garrotter le comte votre gendre?

THÉRÈSE.

Que je voie donc comment sont faits les gens qui veulent m'enlever. Ah! papa, il m'empuantit d'odeur

de fleurs d'orange; j'en aurai des vapeurs pour quinze jours; ah! le vilain homme.

LE COMTE.

Beau-père, au goût que cette personne me témoigne, il y a apparence que c'est là ma femme. Me tiendrez-vous longtemps dans cette posture? Expliquez-vous, s'il vous plaît: n'attendiez-vous pas le comte de Boursoufle? ne devait-il pas venir avec une lettre de votre ami monsieur Maraudin?

LE BARON.

Oui, coquin, oui.

LE COMTE.

Ne m'inspirez donc point, s'il vous plaît; je vous ai déjà dit que j'ai l'honneur d'être ce comte de Boursoufle, et que j'ai la lettre du sieur Maraudin dans ma poche; fouillez plutôt.

LE BARON.

Je reconnais mes fripons; ils ne sont jamais sans lettres en poche; prenons toujours la lettre, il sera pendu comme ravisseur et comme faussaire.

LE COMTE.

Ce baron est une espèce de beau-père bien étrange.

LE BARON.

Mon ami, je suis bien aise, pour te réjouir, de t'apprendre que tes visées étaient mal prises, et que monsieur le comte et monsieur Maraudin sont ici.

LE COMTE.

Le comte est ici! Beau-père, vous me dites des choses incroyables, sur mon honneur.

LE BARON.

Monsieur le comte! monsieur Maraudin! venez! venez montrer à ce coquin qui vous êtes. Holà! mon gendre, monsieur Maraudin... Personne ne me répond; il faut que je les aille chercher moi-même.

SCÈNE VIII.

LE COMTE DE BOURSOUFLE, garrotté par les gens du baron; THÉRÈSE.

LE COMTE.

J'ai beau me servir de tout mon esprit, et assurément j'en ai beaucoup, je ne comprends rien à cette aventure. Ma belle demoiselle, vous me paraissez naïve: pourrait-on savoir de vous ce que veut dire toute cette incartade? est-ce ainsi que vous recevez les gens qui viennent pour avoir l'honneur de vous donner la main?

THÉRÈSE.

Pardi, plus je regarde ce drôle-là, et plus il me paraît, malgré tout, avoir la mine assez revenante; il est bien mieux habillé que mon mari; ma foi, il est au moins aussi beau. Oh! vivent les gens de Paris, même

les coquins! je le dirai toujours. Mais de quoi t'avisais-tu aussi de prendre si mal ton temps pour m'enlever? Écoute, je te pardonne de tout mon cœur; puisque tu voulais m'avoir, c'est que tu me trouvais belle; j'en suis assez charmée, et je te promets de pleurer quand on te pendra.

LE COMTE.

Je vois bien que la fille n'a pas plus de raison que le père.

THÉRÈSE.

Hein! ne dis-tu pas que je t'ai ôté la raison, pauvre garçon? Tu étais donc bien amoureux de moi? Ah! que je ferai de passions! ah! comme on m'aimera!

LE COMTE.

Les jolies dispositions! le beau petit naturel de femme!

SCÈNE IX.

LE BARON, LE COMTE, THÉRÈSE.

LE BARON.

Merci de mon honneur. Que faites-vous là, Thérèse? Vous osez parler à ce fripon! Dénichez, ou vous ne serez mariée de dix ans d'ici.

THÉRÈSE, en se retournant.

Ah! je m'enfuis.... Ce pauvre garçon, c'est dommage.

LE COMTE.

Eh bien, monsieur le baron, puis-je enfin avoir l'honneur de parler à votre gendre, et voir un peu avec lui qui de nous deux est le comte de Boursoufle? Franchement, je commence à me lasser, et je suis fort mal à mon aise.

LE BARON.

Va, va, pendard, monsieur le comte et monsieur Maraudin ne veulent te parler qu'en présence de la justice. Ils ont raison. Elle va venir, et nous verrons beau jeu. Çà, qu'on me mène ce drôle-là dans l'écurie, et qu'on l'attache à la mangeoire en attendant que son procès lui soit fait et parfait.

LE COMTE.

Je ne crois pas que seigneur de ma sorte ait jamais été traité ainsi. Que dira-t-on à la cour?

On entraîne le comte à l'écurie.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

LE SALON DE MADEMOISELLE DE LA COCHONNIÈRE.

SCÈNE I.

THÉRÈSE, LE CHEVALIER, MARAUDIN, BARBE.

THÉRÈSE.

Je baille un soufflet au premier qui m'appellera encore mademoiselle Thérèse. Vertuchou! je suis madame la comtesse, il faut que vous le sachiez. (Au chevalier.) Ne partez-vous pas tout à l'heure pour Paris, monsieur le comte? Je m'ennuie ici comme une sainte dans le calendrier.

BARBE.

Irai-je itou à Paris, monsieur le comte?

THÉRÈSE.

Toi, non; tu m'as trop enfermée dans ma chambre toutes les fois qu'il venait ici des jeunes gens; je ne te mènerai point à Paris, car tu pourrais m'enfermer encore.

BARBE.

Ah! que deviendra donc madame Barbe?

THÉRÈSE.

Pour vivre à Paris il faut être jeune, brillante, jolie; avoir lu les romans et savoir le monde; c'est affaire à moi à vivre à Paris.

LE CHEVALIER.

Plût au ciel, madame, que je pusse vous y conduire tout à l'heure, et que monsieur votre père daignât le permettre.

THÉRÈSE.

Il faudra bien que papa la Cochonnière le veuille, et veuille ou non, je ne veux pas rester ici plus d'un jour.

MARAUDIN.

Quoi! vous voudriez quitter sitôt un si brave homme de père?

THÉRÈSE.

Oh! brave homme, tant qu'il vous plaira. J'aime bien papa, mais il m'ennuie à crever, et je veux partir.

LE CHEVALIER.

Hélas! je le voudrais aussi de tout mon cœur.

THÉRÈSE.

Votre équipage arrive sans doute ce soir? Faisons remettre les chevaux dès qu'ils seront arrivés, et partons.

LE CHEVALIER.

O ciel! que je sens de toutes façons le poids de ma misère. Madame, l'excès de mon amour....

THÉRÈSE.

L'excès de votre amour me fait beaucoup de plaisir, mais je ne vois arriver ni cheval, ni mule, et je veux aller à Paris.

LE CHEVALIER.

Madame, mon équipage....

MARAUDIN.

Son équipage, madame, est en fort mauvais ordre; ses chevaux sont estropiés, son carrosse est brisé.

THÉRÈSE.

Monsieur, c'est avec moi qu'il fallait prendre le mors aux dents et briser son carrosse.

SCÈNE II.

LE BARON, LE CHEVALIER, THÉRÈSE, MARAUDIN.

LE BARON.

Vous me voyez fort embarrassé.

MARAUDIN.

Et nous aussi, monsieur.

LE BARON.

Ce diable d'homme, tout fripon qu'il est, a je ne sais quoi d'un honnête homme.

LE CHEVALIER.

Oui, tous les fripons ont cet air-là.

LE BARON.

Il jure toujours qu'il est le comte de Boursoufle.

MARAUDIN.

Il faut bien lui passer de jurer un peu dans le triste état où il est.

LE BARON.

Il a cent lettres sur lui toutes à l'adresse du comte.

LE CHEVALIER.

C'est lui qui les a écrites.

LE BARON.

En voici une qu'il prétend que vous lui avez donnée pour moi.

LE CHEVALIER.

Elle est contrefaite.

LE BARON.

Il est tout cousu d'or et de bijoux.

LE CHEVALIER.

Il les a volés.

THÉRÈSE.

Voyons toutes ces merveilles?

LE BARON.

Ses domestiques sont tous autour du château et protestent qu'ils vengeront leur maître.

LE CHEVALIER.

Ne voyez-vous pas qu'il est le chef d'une troupe de voleurs?

LE BARON.

Oui, vous avez raison, il sera pendu. C'est sans difficulté. Je me suis d'abord aperçu que ce n'était pas un homme de qualité, car il n'avait rien de mon air et de mes façons.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

LE BARON.

Je suis bien aise de confronter ce scélérat devant vous; j'ai donné ordre qu'on nous l'amène pour être jugé, selon les lois du royaume, par monsieur le bailli que j'attends.

LE CHEVALIER.

Vous voulez absolument que je parle avec cet homme-là?

LE BARON.

Assurément.

LE CHEVALIER.

Je ne veux point me commettre avec un homme comme lui.

THÉRÈSE.

Vous avez raison, monsieur le comte; qu'avons-nous à dire à cet animal-là? Allons-nous-en dans ma chambre, cela vaudra bien mieux.

MARAUDIN.

Ma foi, je ne me soucie pas trop non plus de lui parler, et vous permettrez....

Ils veulent tous s'en aller. Mais le baron les retient.

SCÈNE III.

LE COMTE, LE CHEVALIER, LE BARON, THÉRÈSE.

MARAUDIN à part.

Ah! c'est lui-même... je suis confondu.

LE CHEVALIER à part.

Je n'ai jamais été si embarrassé.

LE COMTE.

J'aurai furieusement besoin d'aller chez le baigneur en sortant de ce maudit château. Qu'est-ce que je vois, mon Dieu! Eh! c'est monsieur Maraudin.

LE BARON.

D'où peut-il savoir votre nom?

MARAUDIN.

Ces gens-là connaissent tout le monde.

LE COMTE.

Monsieur Maraudin, tout ceci est un peu singulier; foi de seigneur, vous êtes un fripon.

MARAUDIN.

Je vous avais bien dit qu'il connaît tout le monde; je me souviens même de l'avoir vu quelque part.

LE COMTE.

Ah! Chonchon, est-ce vous qui me jouez ce tour?

THÉRÈSE.

Monsieur le comte, avec quelle insolence il vous parle!

LE COMTE.

Qui l'eût cru, Chonchon, que tu pusses jamais parvenir à cet excès?

LE CHEVALIER.

Monsieur le baron, je vous l'ai déjà dit, je ne veux pas me commettre, et cet homme-là me fait rougir.

LE BARON.

Si tu perds encore le respect à monsieur le comte,

je te casserai bras et jambes. Je vois bien que nous n'en tirerons point raison : qu'on le remmène en prison dans l'écurie.

LE COMTE.

Cela est effroyable, cela est épouvantable; j'aurai beau dire qu'il est mon frère, ce coquin de chevalier assurera qu'il n'en est rien, ces gens ici n'entendent point raillerie; dans les affaires épineuses, il faut toujours prendre le parti de la modération.

LE BARON.

Que marmottes-tu là entre les dents, ravisseur effronté?

THÉRÈSE.

Je crois qu'il me trouve fort jolie.

LE COMTE.

Monsieur le baron, je commence à croire que tout ceci n'est qu'un malentendu et qu'il est aisé de nous éclaircir; laissez-moi parler seulement deux minutes tête à tête à ce jeune et honnête gentilhomme.

LE BARON.

Ah! il commence enfin à avouer, et la peur de la justice le presse. Rentrons tous. Monsieur le comte, écoutez sa déposition, je l'abandonne à votre miséricorde.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER à part.

Tout fâché que je suis contre lui, il me paraît si bien puni que je commence à sentir quelques remords.

LE COMTE.

Regarde-moi un peu en face, Chonchon.

LE CHEVALIER.

Cela est difficile : vous m'avez traité indignement, et je vous ai fait du mal, il n'y a pas moyen après cela de se regarder. Que me voulez-vous?

LE COMTE.

Je conviens que je n'ai pas eu avec toi toute la condescendance qu'un aîné devait à son cadet; tu t'en es bien vengé, tu es venu ici à ma place, avec ce fripon de Maraudin. Tu vois le bel état où l'on m'a mis, et le ridicule dont je vais être chargé.... Faisons la paix; tu me demandais ce matin dix mille francs pour le reste de ta légitime, je t'en donne vingt mille, et laisse-moi épouser mademoiselle de la Cochonnière.

LE CHEVALIER.

Il n'est plus temps; vous m'avez appris à entendre

mes intérêts; il n'y a pas d'apparence que je vous cède une fille de cinq cent mille francs pour une légitime de vingt mille.

LE COMTE.

Chonchon!

LE CHEVALIER.

J'ai eu de la peine à me résoudre à ce que j'ai fait, mais la chose est sans remède.

LE COMTE.

Comment! aurais-tu déjà épousé.... Il faut que tu aies l'âme bien noire.

LE CHEVALIER.

Point, car j'ai eu quelque scrupule en épousant Thérèse, et vous n'en aviez point en me faisant mourir de faim.

LE COMTE.

Tu prétends donc, scélérat, pousser jusqu'au bout l'effronterie de ton procédé, et me rendre le jouet de cette maison-ci?

LE CHEVALIER.

Je ne prétends que cinq cent mille francs; tout ce que je puis faire pour votre service, c'est de partager le différend par la moitié.

LE COMTE.

C'est un accommodement, du moins.

LE CHEVALIER.

Je prendrai la dot et je vous laisserai la femme.

LE COMTE.

Ah! Chonchon, tu commences à faire le plaisant; on voit bien que ta fortune est faite.

SCÈNE V.

LE BARON, LE BAILLI, THÉRÈSE, LE COMTE, LE CHEVALIER, MADAME BARBE.

LE BAILLI.

Oui, je suis venu en toute diligence, et je ne puis trop vous remercier de l'heureuse occasion que vous me donnez de faire pendre quelqu'un; je n'ai point encore eu cet honneur depuis que je suis en charge; je vous devrai toute ma réputation.

LE BARON.

Corbleu! vous êtes plus heureux que vous ne pensez; notre homme a des complices, et vous avez sept ou huit personnes pour le moins à qui il faudra donner la question.

LE BAILLI.

Dieu soit loué! je ne me sens pas d'aise. Instrumentons au plus tôt. Où est le corps du délit? où est l'accusé?

LE BARON.

Le voici, c'est ce coquin-là. Condamnez-le comme voleur de grand chemin, faussaire et ravisseur de fille.

LE BAILLI.

Çà, dépêchons-nous. Votre nom, votre âge, vos qualités? Ah! Dieu paternel, qu'est-ce que je vois là! c'est monsieur le comte de Boursoufle, le fils de monsieur le marquis mon parrain. Ah! monseigneur, mon bon patron! par quelle aventure étrange vous vois-je traité de la sorte?

LE BARON.

Ah! qu'est-ce que j'entends?

THÉRÈSE.

Thérèse, en voici bien d'une autre!

BARBE.

Miséricorde!

LE COMTE.

Bailli, ce vieux fou de baron s'est mis dans la tête que je n'ai pas l'honneur d'être monsieur le comte de Boursoufle; il me prend pour un aventurier, et il est tout résolu de me faire pendre au lieu de me donner sa fille.

LE BARON.

Quoi! ce serait en effet là monsieur le comte?

LE BAILLI.

Cela se voit tout de suite.

LE COMTE.

Ah, mon ami! je ne me reconnais pas! Mais il faut que ce baron soit un campagnard bien grossier pour s'y être mépris, foi de seigneur.

LE BARON.

Ah! monsieur le comte, je me jette à vos genoux; j'ai été trompé par ce scélérat de Maraudin et par cet autre coquin-ci; mais je vais les faire brûler tout à l'heure pour vous être agréable. O ciel! qu'est-ce que j'ai fait? Délions vite monsieur le comte et rendons-lui son épée. Je mets ma vie entre vos mains, monsieur le comte. (Au bailli.) Ordonnez du supplice des fripons qui m'ont abusé. Ah! que je suis un malheureux baron!

THÉRÈSE.

Et moi, que deviendrai-je?... A qui suis-je, à qui suis-je donc? Qu'on se dépêche! Il y a trop longtemps que je suis à moi-même.

LE COMTE.

Me voilà enfin un peu plus libre dans ma taille. Qu'on appelle un peu mes gens, qu'on me donne de la poudre de senteur, car je pue furieusement l'écurie. Holà! hé! un pouf, un pouf!

LE BARON.

Monsieur le bailli, vous voyez que vous n'y perdez rien; (montrant le chevalier.) car voilà toujours un criminel

à expédier; saisissez-vous de celui-ci, qui a pris insolemment le nom d'un autre pour ravir ma fille.

LE BAILLI.

C'est monsieur le chevalier de Boursoufle, c'est aussi le fils de mon parrain; je ne serai pas assez osé pour instrumenter contre monsieur le chevalier.

LE COMTE.

Vieux fou de baron! Écoutez : j'ai l'honneur, comme je vous l'ai dit, d'être ce comte de Boursoufle aux soixante mille livres de rente; il est vrai que ce pauvre diable-ci est mon frère, mais c'est un cadet qui n'a pas le sou; il voulait faire fortune en me jouant d'un tour : il sera assez puni quand il me verra épouser à ses yeux mademoiselle Gotton-Thérèse de la Cochonnière et emporter la dot.

THÉRÈSE.

Moi, de tout mon cœur; j'épouserai tous ceux que papa la Cochonnière voudra; ça ne fait rien, pourvu que ce soit un gentilhomme digne de mon nom, pourvu que j'aille à Paris et que je sois grande dame à la cour.

LE BARON.

Hélas! monsieur le comte, je suis le plus malheureux de tous les hommes; le contrat est signé, monsieur Maraudin a pressé la chose, et même....

THÉRÈSE.

Tout ça ne fait rien, papa; j'épouserai encore monsieur le comte, vous n'avez qu'à dire.

LE CHEVALIER.

Mademoiselle, je vous supplie de vous souvenir....

THÉRÈSE.

J'ai tout oublié; vous êtes un cadet qui n'avez rien, et je serai grande dame avec monsieur le comte.

PASQUIN pleurant.

Adieu, mon cher maître.

LE CHEVALIER.

Où vas-tu?

PASQUIN.

Je vais me jeter à l'eau.

LE BARON.

Qui parle d'eau ici? Qu'on le sache bien, au château de la Cochonnière on ne met pas d'eau dans son vin.

LE COMTE avec malice.

Ainsi le contrat serait signé... contre-signé!

LE CHEVALIER.

Oui, mon frère, et Thérèse de la Cochonnière a l'honneur d'être votre belle-sœur. (S'inclinant vers le baron.) Il est vrai, monsieur le baron, que je ne suis pas riche, mais je vous promets de faire une grande fortune à la guerre. (Saisissant la main de Thérèse.) Et vous, mademoiselle, je me flatte que vous me pardonnerez la petite supercherie que monsieur Maraudin vous a faite et qui me vaut l'honneur de vous posséder.

THÉRÈSE retirant sa main.

Je n'entends rien à tout cela. Mais que j'aille à Paris dès ce soir, et je pardonne tout. Voyez vous deux quel est celui dont je suis la femme.

LE COMTE.

La plaisante question! Vous savez bien, mademoiselle, que ce n'est pas moi. Songez-y, chevalier, et ne partez pas si tôt pour la guerre, car l'ennemi n'est peut-être pas loin. Pour moi j'épouserai quelque duchesse à Versailles. (A part.) On pourrait bien de tout ceci me tourner en ridicule à la cour. (Tournant sur ses talons.) Mais quand on est fait comme je suis, on est au-dessus de tout, foi de seigneur.

LE BARON.

Monsieur le bailli, par charité, faites pendre au moins monsieur Maraudin, qui a fait toute la friponnerie.

LE BAILLI.

Très-volontiers; il n'y a rien que je ne fasse pour mes amis.

(Divertissement avec les violons du village de la Cochonnière.)

CANDIDE

OU

L'OPTIMISME

SECONDE PARTIE

traduite de l'allemand de M. le docteur RALPH.

INTRODUCTION

A LA SECONDE PARTIE

DE CANDIDE.

En 1759, Voltaire publia à Genève un beau livre écrit un jour de colère philosophique et de gaieté amère. Ce beau livre avait pour titre :

CANDIDE,

OU

L'OPTIMISME,

traduit de l'allemand de M. le docteur RALPH,

avec les additions qu'on a trouvées dans la poche du docteur lorsqu'il mourut à Minden, l'an de grâce 1759.

Le livre fut beaucoup lu dans le beau monde, où il ne fut pas compris. On ne trouva que des aventures romanesques là où Voltaire dans sa logique de démon avait voulu railler Dieu.

C'est dans ses contes qu'il faut surtout chercher Voltaire : c'est là que son génie s'épanouit en toute liberté ; c'est là qu'il

nous surprend par sa gaieté profonde et sa raison souveraine; c'est là qu'avec son rire éclatant il nous jette la vérité à pleines mains : c'est Rabelais, c'est Montaigne, c'est Voltaire.

Il y a un chef-d'œuvre de Voltaire qui renferme tout Voltaire : c'est *Candide,* un simple roman; mais c'est tout l'esprit français *. Oui, tout Voltaire : l'imagination et la raillerie, la grandeur et la concision. Oui, tout l'esprit français est là. Que dis-je? Swift et Sterne ont-ils plus d'humour? L'Arioste est-il plus romanesque? Cervantes se joue-t-il mieux de la folie et de la raison? Dans l'antiquité, qui donc eût raconté ce poëme enjoué de la misère humaine? Voltaire, qui jusque-là s'était montré plutôt un dessinateur qu'un peintre, semble avoir trouvé, comme par merveille, une palette préparée par un des rois de la couleur. Comme sa touche est spirituelle et lumineuse! Quelles oppositions! quels effets! quels miracles! Tous ses tableaux sont étincelants d'une immortelle lumière. C'est qu'il avait pris une torche de l'enfer pour regarder l'humanité de face et de profil. Le vieux Dante n'était pas descendu si loin. L'humanité s'était laissé surprendre un jour de colère sur son lit de douleur**.

Les philosophes comprirent à moitié en lisant *Candide.* Le 1er mars, Grimm écrivait dans sa gazette :

« La gaieté est une des qualités les plus rares chez les

* Tout l'esprit humain, comme un autre roman, *Manon Lescaut,* ce chef-d'œuvre qui date du même temps, renferme tout le cœur humain.

** « Voltaire sentait si bien l'influence que les systèmes métaphysiques exercent sur la tendance générale des esprits, que c'est pour combattre Leibniz qu'il a composé *Candide.* Il prit une humeur singulière contre les causes finales, l'optimisme, le libre arbitre, enfin, contre toutes les opinions philosophiques qui relèvent la dignité de l'homme; et il fit *Candide,* cet ouvrage d'une gaieté infernale : car il semble écrit par un être d'une autre nature que nous, indifférent à notre sort, content de nos souffrances, et riant comme un démon, ou comme un singe, des misères de cette espèce humaine avec laquelle il n'a rien de commun. » MADAME DE STAEL.

beaux esprits. Il y avait longtemps que nous n'avions lu rien de réjouissant en littérature; M. de Voltaire vient de nous égayer par un petit roman intitulé : *Candide, ou l'Optimisme*, traduit de l'allemand de M. le docteur Ralph. Il ne faut pas juger cette production avec sévérité; elle ne soutiendrait pas une critique sérieuse *. Il n'y a dans *Candide* ni ordonnance, ni plan, ni sagesse, ni de ces coups de pinceau heureux qu'on rencontre dans quelques romans anglais du même genre; vous y trouverez en revanche beaucoup de choses de mauvais goût, d'autres de mauvais ton, des polissonneries et des ordures qui n'ont point ce voile de gaze qui les rend supportables : cependant la gaieté, la facilité qui n'abandonnent jamais M. de Voltaire, qui bannit de ses ouvrages les plus frivoles comme les plus médités cet air de prétention qui gâte tout, des traits et des saillies qui lui échappent à tout moment, rendent la lecture de *Candide* fort amusante. En général, vous serez plus content de la dernière moitié que de la première. Les premiers chapitres ne sont pas les meilleurs. Celui de l'abbé Périgourdin ne vaut pas grand'chose non plus. Vous aimerez beaucoup l'anabaptiste hollandais, et plus encore le manichéen Martin, qui me paraît le plus excellent personnage du roman. Pangloss a bien son mérite aussi; et quoique sa fin par la sainte inquisition de Portugal soit fort touchante, et sa résurrection au moyen de l'incision cruciale fort consolante, il me semble que l'auteur n'aurait jamais dû s'en défaire. Il fallait le laisser toujours auprès de Candide pour le fortifier dans le système de l'optimisme contre les doutes que les événements de ce monde faisaient naître de temps en temps dans le cœur du jeune énergumène de la philosophie

* Grimm est sévère. Il est vrai que la veille il donnait pour détestable ce vers de Voltaire, sur ceux qui passent devant la vie sans y entrer :

Ils meurent pleins de jours et n'ont point existé.

leibnizienne. Quel beau jeu Pangloss aurait eu dans l'Eldorado! quel triomphe pour l'optimisme! C'est bien pour lors qu'il n'aurait plus eu d'autre regret que de n'être pas professeur dans quelque université d'Allemagne. Il me semble que tout le roman en aurait été plus gai : car depuis la perte de M. Pangloss jusqu'à la rencontre de M. Martin, il languit un peu, quoique la vieille gouvernante et le fidèle Cacambo ne soient pas des personnages sans mérite. Le souper des six rois chassés à Venise est d'une grande folie; je doute que ce souper fasse fortune à Versailles; l'histoire du Paraguay et les accidents du révérend père Colonel ne feront pas plaisir aux jésuites dans les circonstances présentes. Le noble vénitien Pococurante est encore un assez bon personnage. M. de Voltaire s'en sert pour juger les plus grands génies de l'antiquité et parmi les modernes. On a été scandalisé de ce que Pococurante y dit d'Homère et de Milton. On devait remarquer, ce me semble, que le juge est un homme qui s'ennuie de tout, dont l'arrêt enveloppe sous la même condamnation Raphaël et Virgile, et en général tous les arts et tout ce qui fait les délices des honnêtes gens. Ce chapitre n'est donc pas une critique des auteurs; c'est la censure des gens blasés. Cette maladie est fort commune parmi nous, où l'oisiveté et l'opulence émoussent bien vite tous les goûts, et plongent la jeunesse même dans une léthargie d'où rien ne peut la retirer ensuite. Il faut cependant convenir que les jugements du seigneur Pococurante doivent paraître un peu suspects sous la plume de M. de Voltaire, et l'on peut lui reprocher à lui, qui ne s'ennuie point comme son noble vénitien, d'avoir souvent porté de ces jugements passionnés qui font tort à un homme de son mérite. Dans le fond, M. de Voltaire n'est pas éloigné peut-être de souscrire au jugement du seigneur Pococurante sur Milton et sur Homère : des traits qui lui sont échappés ailleurs ne justifient que trop ce soupçon. Or, si de bonne foi

il regarde Homère et Milton comme des génies médiocres qui ont usurpé des honneurs qui ne leur sont point dus, il est bien à plaindre d'avoir le goût assez petit, assez mesquin pour ne point sentir les sublimes beautés qui brillent dans leurs écrits; ou bien s'il est assez petit pour croire qu'il y aura à gaguer pour lui en rabaissant ceux qui tiennent les premières places, il est bien blâmable. Un grand homme s'élève avec une noble confiance à la hauteur de ce qu'il y a de plus illustre dans son art; il croirait perdre à tout ce qu'on refuserait aux premiers génies de sa trempe. En voyant un tableau sublime, le Corrége n'est pas tenté d'en diminuer le prix par une censure injuste; il saisit le pinceau, et s'écrie avec enthousiasme : *Ed anch' io son pittore.* Il est vrai que beaucoup de gens prisent Homère et d'autres grands hommes sur parole; mais cet hommage aveugle même dépose en faveur de ces génies et prouve d'ailleurs ce que nous savions bien; c'est que le don de sentir n'est pas beaucoup plus commun que celui de créer. Au reste, si jamais l'ordre et la chronologie des ouvrages de M. de Voltaire se perd, la postérité ne manquera point de regarder *Candide* comme un ouvrage de jeunesse. Vraisemblablement, dira un critique judicieux dans deux mille ans d'ici, l'auteur n'avait que vingt-cinq ans lorsqu'il écrivit *Candide*. C'était son coup d'essai dans ce genre. Son goût était jeune encore; aussi manque-t-il souvent aux bienséances, et sa gaieté dégénère souvent en folie. Voyez, continuera-t-il, comme ce goût s'est formé et rassis ensuite! comme par gradation il est devenu plus sage dans les ouvrages postérieurs, *Scarmentado, Babouc, Zadig, Memnon!* vous voyez les nuances par où l'auteur s'est approché de la perfection. Ainsi le critique, à force de sagacité et de finesse, aura exactement renversé l'ordre de ces ouvrages. N'êtes-vous pas persuadé que les critiques de la race présente tombent souvent dans ces erreurs à l'égard des anciens? »

Après la critique en prose, voici l'épigramme en vers qui courut les cercles comme une fort jolie malice :

VERS SUR *Candide.*

Candide est un petit vaurien
Qui n'a ni pudeur ni cervelle;
A ses traits on reconnaît bien
Frère cadet de *la Pucelle.*
Leur vieux papa, pour rajeunir,
Donnerait une belle somme;
Sa jeunesse va revenir,
Il fait des œuvres de jeune homme.
Tout n'est pas bien : lisez l'écrit,
La preuve en est à chaque page,
Vous verrez même en cet ouvrage
Que tout est mal comme il le dit.

Cette épigramme fut attribuée à Frédéric. On l'imprima dans le *Supplément aux OEuvres posthumes de Frédéric II, roi de Prusse, pour servir de suite à l'édition de Berlin**. Mais on a rendu à Chamfort ce qui était à Chamfort**.

Maintenant voulez-vous l'opinion de Voltaire, lisez ces lettres :

« ..... J'ai lu *Candide,* écrit Voltaire à Thiériot, des *Délices,* le 10 mars 1757; cela m'amuse plus que l'*Histoire des Huns,* et que toutes vos pesantes dissertations sur le commerce et sur les finances. Deux jeunes gens de Paris m'ont mandé qu'ils ressemblent à Candide comme deux gouttes d'eau.

* Cologne, 1789, t. III, p. 377.
** *OEuvres de Chamfort,* Paris, 1825, t. V, p. 222.

» Moi, j'ai assez l'air de ressembler ici au signor Pococurante; mais Dieu me garde d'avoir la moindre part à cet ouvrage! Je ne doute pas que M. Joly de Fleury ne prouve éloquemment à toutes les chambres assemblées que c'est un livre contre les mœurs, les lois et la religion. Franchement il vaut mieux être dans le pays des Oreillons que dans votre bonne ville de Paris. Vous étiez autrefois des singes qui gambadiez; vous voulez être à présent des bœufs qui ruminent; cela ne vous va pas.

» Croyez-moi, mon ancien ami, venez me voir : je n'ai de bœufs qu'à mes charrues.

» *Si quid novi, scribe; et cum otiosus eris, veni, et vale.* »

Et le 15 mars, Voltaire, châtelain de Tournay, qui devait commencer à trouver que tout est bien, écrit à M. le marquis de Thibouville :

« J'ai lu enfin, mon cher marquis, ce *Candide* dont vous m'avez parlé; et plus il m'a fait rire, plus je suis fâché qu'on me l'attribue. Au reste, quelque roman qu'on fasse, il est difficile à l'imagination d'approcher de ce qui se passe trop réellement sur ce triste et ridicule globe depuis quelques années. »

Voltaire écrit ensuite à M. Vernes :

« J'ai lu enfin *Candide;* il faut avoir perdu le sens pour m'attribuer cette coïonnerie; j'ai, Dieu merci, de meilleures occupations. Si je pouvais excuser jamais l'inquisition, je pardonnerais aux inquisiteurs du Portugal d'avoir pendu le raisonneur Pangloss pour avoir soutenu l'optimisme. En effet, cet optimisme détruit visiblement les fondements de notre sainte religion; il mène à la fatalité; il fait regarder la chute de l'homme comme une fable, et la malédiction prononcée par Dieu même contre la terre comme vaine. C'est le sentiment

de toutes les personnes religieuses et instruites; elles regardent l'optimisme comme une impiété affreuse.

» Pour moi, qui suis plus modéré, je ferais grâce à cet optimisme, pourvu que ceux qui soutiennent ce système ajoutassent qu'ils croient que Dieu, dans une autre vie, nous donnera, selon sa miséricorde, le bien dont il nous prive en ce monde, selon sa justice. C'est l'éternité à venir qui fait l'optimisme, et non le moment présent.

» Vous êtes bien jeune pour penser à cette éternité, et j'en approche. Je vous souhaite le bien-être dans cette vie et dans l'autre. »

Voici maintenant un mot à M. Dupont, daté encore du château de Tournay, le 24 mars :

« Je ne connais point de traité sur l'optimisme, mais une espèce de petit roman du chevalier de Mouhy, intitulé *Candide, ou l'Optimisme.* Je l'adresse avec cette lettre à M. Dupont, par le canal de Defresnei. Le prêtre de Belzébuth qui s'enivre avec des jésuites pourra peut-être être assez ivre pour écrire contre ce roman, avec l'aide du recteur allemand. Ce recteur d'ailleurs est le plus impudent personnage et le plus sot cuistre de l'Europe. »

Voltaire retourne aux *Délices* et ne s'y trouve pas bien, car il dit à M. Colini, dans les beaux jours du mois de mai :

« Vous avez grande raison de n'être point de l'avis du docteur Pangloss; je ne penserai comme lui que quand je pourrai parvenir à vous être utile. »

Et à madame la comtesse de Lutzelbourg :

« Le docteur Pangloss est un grand nigaud avec son *tout est bien;* je crois que les choses ne vont bien que pour ceux qui restent chez eux, ou pour M. de Zeutmandel et pour sa

grasse et riche chanoinesse, qui épouse un très-aimable mari. Tout sera *bien* longtemps pour vous, madame, puisque vous avez le courage de conserver votre régime; ce n'est pas une petite vertu, et votre vertu sera récompensée. »

Et à M. le comte d'Argental :

« Je pense que c'était à l'abbé du Resnel à gouverner nos finances plutôt qu'à Silhouette; car celui-ci n'a traduit *Pope* et le *Tout est bien* qu'en prose, et l'abbé l'a traduit en vers; mais j'aimerais encore mieux Martin le manichéen. »

Et à M. Bertrand :

« Adieu; je lève les épaules quand on me parle du *meilleur des mondes possibles*. Je vous embrasse de tout mon cœur. »

Enfin il est roi de Ferney, et il écrit à M. le comte d'Argental :

« Ce *Prault* est peu discret
» D'avoir dit mon secret.

» Ce Prault a joué d'un tour à Cramer. Il y a un nouveau tome tout garni de facéties : c'est *Candide, Socrate, l'Écossaise,* et choses hardies.

« Envoyez-moi ce tome par la poste, écrit Prault à Cramer, » afin que je juge de son mérite, et que je voie si je peux me » charger de quinze cents de vos exemplaires. » Cramer envoie son tome comme un sot; Prault l'imprime en deux jours, et probablement y met mon nom pour me faire brûler par Omer. Ah! mes chers anges, que ce coquinet ôte mon nom! Il ne faut pas être brûlé tous les six mois. »

Il s'impatiente de ne pas faire assez de bruit, et il écrit aux auteurs du *Journal encyclopédique,* cette lettre datée de Zastrow :

« Messieurs, vous dites, dans votre journal du mois de

mars, qu'une espèce de petit roman, intitulé *Candide, ou l'Optimisme,* est attribué à un nommé M. de V.... Je ne sais de quel M. de V... vous voulez parler; mais je vous déclare que ce petit livre est de mon frère, M. Demad, actuellement capitaine dans le régiment de Brunswick. A l'égard de la prétendue royauté des jésuites dans le Paraguay, que vous appelez une *misérable fable,* je vous déclare à la face de l'Europe que rien n'est plus certain; que j'ai servi sur un des vaisseaux espagnols envoyés à Buenos-Ayres en 1756, pour mettre à la raison la colonie voisine de la ville du Saint-Sacrement; que j'ai passé trois mois à celle de l'Assomption; que les jésuites ont, de ma connaissance, vingt-neuf provinces qu'ils appellent *Réductions*, et qu'ils y sont absolus, au moyen de huit réales par tête, qu'ils payent au gouvernement de Buenos-Ayres, pour chaque père de famille, et encore ne payent-ils que pour le tiers de leurs *Réductions*. Ils ne souffrent pas qu'aucun Espagnol y reste plus de trois jours, et n'ont jamais voulu que leurs sujets apprissent la langue castillane. Ce sont eux seuls qui font faire l'exercice des armes aux Paraguains; ce sont eux seuls qui les conduisent à la guerre. Le jésuite Thomas Vesle, natif de Bavière, fut tué à l'attaque de la ville du Saint-Sacrement, en montant à l'assaut, à la tête des Paraguains, en 1737, et non pas en 1735, comme le dit le jésuite Charlevoix, auteur aussi insipide que mal instruit. On sait comme ils soutinrent la guerre contre don Antiquera; on sait ce qu'ils ont tramé en dernier lieu contre la couronne de Portugal, et comme ils ont bravé les ordres du conseil de Madrid.

» Ils sont si puissants, qu'ils obtinrent de Philippe V, en 1743, une confirmation de leur puissance qu'on ne pouvait leur ôter. Je sais bien, messieurs, qu'ils n'ont pas le titre de roi; et par là on peut excuser ce que vous dites de la *misérable fable* de la royauté du Paraguay; mais le dey d'Alger n'est pas roi, et n'en est pas moins maître absolu. Je ne con-

seillerais pas à mon frère le capitaine de faire le voyage du Paraguay sans être le plus fort.

» Au reste, messieurs, j'ai l'honneur de vous informer que mon frère le capitaine, qui est le *loustik** du régiment, est un très-bon chrétien qui, en s'amusant à composer le roman de *Candide*, dans son quartier d'hiver, a eu principalement en vue de convertir les sociniens.

» Ces hérétiques ne se contentent pas de nier hautement la Trinité et les peines éternelles, ils disent que Dieu a nécessairement fait de notre monde le meilleur des mondes possible, et que *tout est bien*. Cette idée est manifestement contraire à la doctrine du péché originel. Ces novateurs oublient que le serpent, qui était le plus subtil des animaux, séduisit la femme tirée de la côte d'Adam; qu'Adam fut séduit à son tour, et que pour les punir, Dieu maudit la terre qu'il avait bénie : *Maledicta terra in opere tuo; in laboribus comedes*. Ignorent-ils que tous les Pères de l'Église, sans en excepter un seul, ont fondé la religion chrétienne sur cette malédiction prononcée par Dieu même, et dont nous ressentons continuellement les effets? Les sociniens affectent d'exalter la Providence, et ils ne voient pas que nous sommes des coupables tourmentés qui devons avouer nos fautes et notre punition. Que ces hérétiques se gardent de paraître devant mon frère le capitaine, il leur ferait voir si *tout est bien*.

» Je suis, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» DEMAD. »

« *P. S.* Mon frère le capitaine est l'intime ami de M. Ralph, professeur assez connu dans l'Académie de Francfort-sur-l'Oder, qui l'a beaucoup aidé à faire ce profond ouvrage de

* En allemand *lustig*, jovial, bouffon, farceur.

philosophie, et mon frère a eu la modestie de ne l'intituler que *Traduction* de M. Ralph, modestie bien rare chez les auteurs. »

Cependant on ne parlait plus de *Candide*. Voltaire avait beau dire dans ses lettres, on lui répondait à peine. On s'obstinait à considérer le roman comme une polissonnerie de philosophe, ou comme un péché de jeunesse. Ce fut alors que parurent à Genève — toujours à Genève — à la porte de Voltaire, différentes copies de cette seconde partie qui est aujourd'hui introuvable et que nous publions comme un document fort curieux. Le tome second de *Candide* est-il de l'auteur du tome premier? Était-ce un moyen de raviver le succès? Nous ne savons. Quelle était l'opinion de Voltaire? Voici ce qu'il écrivait au comte d'Argental :

« On parle du tome II de *Candide*. Ne m'accusez pas de ces folies. Il faut bien que ceux qui n'ont rien à dire prennent la plume. Il faut bien que ceux qui n'ont rien à faire fassent des livres. Il y a même des paresseux qui les lisent. Pour moi j'aime mieux vous écrire. N'était-ce donc pas assez d'un volume pour prouver que *tout est bien?*

» Ce qui n'est pas bien, c'est de m'attribuer ces sottises. Ce qui est mal, c'est de m'attribuer les *Si* et les *Pourquoi*. Ce qui est plus mal, c'est le *Mémoire présenté au roi*, etc., etc. »

Mais on sait ce que valent les dénégations railleuses de Voltaire, qui prenait tous les masques pour cacher son jeu, le jeu de son génie.

CANDIDE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

COMMENT CANDIDE QUITTA SON MONDE;
CE QU'IL EN ADVINT.

On se lasse de tout dans la vie : Candide s'ennuya bientôt de cultiver son jardin. « Maître Pangloss, disait-il, si nous sommes dans le meilleur des mondes possible, vous m'avouerez du moins que ce n'est pas jouir sa portion de bonheur que de vivre ignoré dans un petit coin de la Propontide, n'ayant d'autres ressources que celles de mes bras, qui pourront me manquer un jour; d'autres plaisirs que ceux que me procure mademoiselle Cunégonde, qui est fort laide et qui est ma femme; d'autre compagnie que la vôtre, qui m'ennuie quelquefois; ou celle de Martin, qui m'attriste toujours; ou celle de Giroflée, qui est un coquin; ou celle de Paquette, qui est une coquine;

ou celle de la vieille, qui fait des contes à dormir debout. »

Alors Pangloss prit la parole et dit : « La philosophie nous apprend que les mondes, divisibles à l'infini, s'arrangèrent avec une intelligence merveilleuse pour composer les différents corps que nous remarquons dans la nature. Les corps célestes sont ce qu'ils doivent être; ils sont placés où ils devaient l'être; ils décrivent les cercles qu'ils devaient décrire; donc l'homme suit la pente qu'il doit suivre, il est ce qu'il doit être, il fait ce qu'il doit faire. Vous vous plaignez, ô Candide, parce que la monade de votre âme s'ennuie : mais l'ennui est une modification de l'âme, et cela n'empêche pas que tout ne soit au mieux, et pour vous et pour les autres. Quand vous m'avez vu tout couvert de pustules, je n'en soutenais pas moins mon sentiment, car si mademoiselle Paquette ne m'avait pas fait goûter les plaisirs de l'amour et son poison, je ne vous aurais pas rencontré en Hollande; je n'aurais pas donné lieu à l'anabaptiste Jacques de faire une œuvre méritoire; je n'aurais pas été pendu à Lisbonne pour l'édification du prochain; je ne serais pas ici pour vous soutenir par mes conseils, et vous faire vivre et mourir dans l'opinion leibnitzienne. Oui, mon cher Candide, tout est enchaîné, tout est nécessaire dans le meilleur des mondes possible. Il faut que le bourgeois de Montauban instruise les rois, que le ver de Quimper-Corentin critique, critique, critique; que le dénonciateur des philosophes se fasse crucifier dans la rue Saint-

Denis; que le cuistre des Récollets et l'archidiacre de Saint-Malo distillent le fiel et la calomnie dans leurs journaux chrétiens; qu'on accuse nos poëtes de philosophie au tribunal de Melpomène, et que les philosophes continuent d'éclairer l'humanité. Malgré les coassements des bêtes qui barbotent dans le marais de la littérature, et dussiez-vous être chassé du plus beau des châteaux à grands coups de pied dans le derrière, rapprendre l'exercice chez les Bulgares, repasser par les baguettes, souffrir de nouveau les effets du zèle d'une Hollandaise, vous renoyer dans Lisbonne, être très-cruellement refessé par l'ordre de la très-sainte Inquisition, recourir les mêmes dangers chez les Padres, chez les Oreillons et chez les Français; dussiez-vous enfin essuyer toutes les calamités possibles, et ne jamais mieux entendre Leibnitz que je ne l'entends moi-même, vous soutiendrez toujours que tout est bien; que le plein, la matière subtile, l'harmonie préétablie et les monades sont les plus jolies choses du monde, et que Leibnitz est un grand homme pour ceux mêmes qui ne le comprennent pas. »

A ce beau discours, Candide, l'être le plus doux de la nature, quoiqu'il eût tué trois hommes dont deux étaient prêtres, ne répondit pas un mot; mais ennuyé du docteur et de sa société, le lendemain à la pointe du jour, un bâton blanc à la main, il s'en fut sans savoir où, cherchant un lieu où l'on ne s'ennuyât pas, et où les hommes ne fussent pas des hommes comme dans le bon pays d'Eldorado.

Candide, d'autant moins malheureux qu'il n'aimait plus mademoiselle Cunégonde, subsistant des libéralités de différents peuples qui ne sont pas chrétiens, mais qui font l'aumône, arriva, après une marche très-longue et très-pénible, à Tauris, sur les frontières de la Perse, ville célèbre par les cruautés que les Turcs et les Persans y ont exercées tour à tour.

Exténué de fatigue, n'ayant plus de vêtements, Candide ne penchait guère vers l'opinion de Pangloss, quand un Persan l'aborda de l'air le plus poli, en le priant d'ennoblir sa maison par sa présence. « Vous vous moquez, lui dit Candide; je suis un pauvre diable, je quitte une misérable habitation de la Propontide, parce que j'ai épousé mademoiselle Cunégonde, qu'elle est devenue fort laide et que je m'ennuyais : en vérité, je ne suis point fait pour ennoblir la maison de personne; je ne suis pas noble moi-même, Dieu merci! Si j'avais eu l'honneur de l'être, M. le baron de Thunder-ten-Tronckh m'eût payé bien cher les coups de pied au cul dont il me gratifia; ou j'en serais mort de honte, ce qui aurait été assez philosophique. D'ailleurs, j'ai été fouetté très-ignominieusement par les bourreaux de la très-sainte Inquisition et par deux mille héros à trois sols six deniers par jour. Donnez-moi ce que vous voudrez, mais n'insultez pas à ma misère par des railleries qui vous ôteraient tout le prix de vos bienfaits. — Seigneur, répliqua le Persan, vous pouvez être un gueux, et cela paraît assez notoire; mais ma religion m'oblige à l'hospitalité; il suffit que

vous soyez homme et malheureux pour que ma prunelle soit le sentier de vos pieds : daignez ennoblir ma maison par votre présence radieuse. — Je ferai ce que vous voudrez, répondit Candide. — Entrez donc, » dit le Persan.

Ils entrèrent. Candide ne se lassait pas d'admirer les attentions respectueuses que son hôte avait pour lui. Les esclaves prévenaient ses désirs; toute la maison ne semblait occupée qu'à l'œuvre de son contentement. « Si cela dure, disait Candide en lui-même, tout ne va pas si mal dans ce pays-ci. » Trois jours s'étaient passés, pendant lesquels les bons procédés du Persan ne s'étaient point démentis, et Candide s'écriait déjà : « Maître Pangloss, je me suis bien toujours douté que vous aviez raison, car vous êtes un grand philosophe. »

CHAPITRE DEUXIÈME.

CE QUI ARRIVA A CANDIDE DANS CETTE MAISON ET COMMENT IL EN SORTIT.

Candide, bien nourri, bien vêtu et ne s'ennuyant pas, revint bientôt aussi vermeil, aussi frais, aussi beau qu'il l'était en Westphalie. Ismaël Roab, son hôte, vit ce changement avec plaisir. C'était un homme haut de six pieds, orné de deux petits yeux extrêmement rouges, et d'un gros nez tout bourgeonné qui annonçait assez son infraction à la loi de Mahomet. Sa moustache était renommée dans la province, et les mères ne souhaitaient rien tant à leurs fils qu'une pareille moustache. Roab avait des femmes, parce qu'il était riche; mais il pensait comme on ne pense que trop dans l'Orient, et dans quelques-uns des colléges de l'Europe. « Votre Excellence est plus belle que les étoiles, dit un jour le rusé Persan au naïf Candide en lui chatouillant légèrement le menton; vous avez dû captiver bien des cœurs. »

Candide ne voulut pas comprendre.

Dans ce temps-là, un des plus fermes soutiens de la milice monacale de Perse, le plus docte des docteurs mahométans, qui savait l'arabe sur le bout des doigts,

et même le grec qu'on parle aujourd'hui dans la patrie des Démosthènes et des Sophocle, le révérend Ed-Ivan-Boul-Deuk revenait de Constantinople, où il était allé converser avec le révérend Mahmoud-Abram sur un point de doctrine bien délicat; savoir, si le prophète avait arraché de l'aile de l'ange Gabriel la plume dont il se servit pour écrire l'Alcoran, ou si Gabriel s'était déplumé de lui-même. Ils avaient disputé pendant trois jours et trois nuits avec une chaleur digne des plus beaux siècles de la controverse : et le docteur s'en revenait persuadé, comme tous les disciples d'Ali, que Mahomet avait arraché la plume, et Mahmoud-Abram était demeuré convaincu, comme le reste des sectateurs d'Omar, que le prophète était incapable de cette impolitesse, et que l'ange lui avait présenté sa plume de la meilleure grâce du monde*.

L'arrivée de Candide avait fait du bruit dans Tauris : plusieurs personnes qui l'avaient entendu parler des effets contingents et non contingents s'étaient doutées qu'il était philosophe. On en parla au révérend Ed-Ivan-Boul-Deuk : il eut la curiosité de le voir; et Roab, qui ne pouvait guère refuser une personne de cette considération, fit venir Candide en sa présence. Il parut très-satisfait de la manière dont Candide parla du mal physique et du mal moral, de l'agent et du patient.

* On dit qu'il y avait à Constantinople une espèce d'esprit fort qui insinua qu'il aurait fallu examiner d'abord s'il est vrai que l'Alcoran soit écrit avec une plume de l'ange Gabriel. Mais il fut lapidé.

« Je comprends que vous êtes un philosophe, Candide, dit le vénérable cénobite; il ne convient pas qu'un grand homme comme vous soit traité aussi indignement qu'on me l'a dit dans le monde. Vous êtes étranger, je veux vous mener à la cour; vous y recevrez un accueil favorable. Le sophi aime les sciences. Ismaël, remettez entre mes mains ce jeune philosophe, ou craignez d'encourir la disgrâce du prince, et d'attirer sur vous les vengeances du ciel et des moines surtout. »

Ces derniers mots épouvantèrent l'intrépide Persan, il consentit à tout, et Candide, bénissant le ciel et les moines, sortit le même jour de Tauris avec le docteur mahométan.

Ils prirent la route d'Ispahan, où ils arrivèrent chargés des bénédictions et des bienfaits des peuples.

CHAPITRE TROISIÈME.

RÉCEPTION DE CANDIDE A LA COUR, ET CE QUI S'ENSUIVIT.

Le révérend Ed-Ivan-Boul-Deuk ne tarda pas de présenter Candide au roi. Sa Majesté prit un plaisir singulier à l'entendre; elle le mit aux prises avec plusieurs savants de sa cour; et ces savants le traitèrent de fou, d'ignorant, d'idiot; ce qui contribua beaucoup de persuader Sa Majesté qu'il était un grand homme. « Parce que, leur dit-elle, vous ne comprenez rien aux raisonnements de Candide, vous lui dites des sottises; mais moi qui n'y comprends rien non plus, je vous assure que c'est un grand philosophe. » Ces mots imposèrent silence aux savants.

On logea Candide au palais; on lui donna des esclaves pour le servir; on le revêtit d'un habit magnifique; et le sophi ordonna que quelque chose qu'il pût dire, personne ne fût assez osé pour prouver qu'il eût tort *. Sa Majesté ne s'en tint pas là. Le vénérable

* Si ceci pouvait donner envie aux philosophes qui perdent leur temps à aboyer dans la cabane de Procope de faire un petit voyage en Perse, cet ouvrage futile rendrait un assez grand service à messieurs les Parisiens. (*Cette note est de M. Ralph.*)

moine ne cessait point de la solliciter en faveur de son protégé, et elle se résolut enfin à le mettre au nombre de ses plus intimes favoris.

« Dieu soit loué et notre saint prophète! dit l'iman en abordant Candide. Je viens vous apprendre une nouvelle bien agréable. Que vous êtes heureux, mon cher Candide! que vous allez faire de jaloux, vous nagerez dans l'opulence : vous pouvez aspirer aux plus beaux postes de l'empire. Ne m'oubliez pas au moins, mon cher ami : songez que c'est moi qui vous ai procuré la faveur dont vous allez jouir. Que la gaieté règne sur l'horizon de votre visage : le roi vous accorde une grâce bien mendiée, et vous allez donner un spectacle dont la cour n'a pas joui depuis deux ans. — Et quelles sont les faveurs dont le prince m'honore? demanda Candide. — Ce jour même, répondit le moine tout joyeux, vous recevrez cinquante coups de nerf de bœuf sur la plante des pieds en présence de Sa Majesté. Les eunuques nommés pour vous parfumer vont se rendre ici : préparez-vous à supporter gaillardement cette petite épreuve et à vous rendre digne du roi des rois. — Que le roi des rois garde ses bontés, s'écria Candide en colère, s'il faut recevoir cinquante coups de nerf de bœuf pour les mériter. — C'est ainsi qu'il en use, reprit froidement le docteur, avec ceux sur qui il veut répandre ses bienfaits. Je vous aime trop pour m'en rapporter au petit dépit que vous faites paraître, et je vous rendrai heureux malgré vous. »

Il n'avait pas cessé de parler, que les eunuques

arrivèrent, précédés de l'exécuteur des menus plaisirs de Sa Majesté, qui était un des plus grands et des plus robustes seigneurs de la cour. Candide eut beau dire et beau faire, on lui parfuma les jambes et les pieds suivant l'usage. Quatre eunuques le portèrent dans la place destinée pour la cérémonie, au milieu d'un double rang de soldats, au bruit des instruments de musique, des canons et des cloches de toutes les mosquées d'Ispahan. Le sophi* y était déjà, accompagné de ses principaux officiers et des plus qualifiés de la cour. A l'instant on étendit Candide sur une petite sellette toute dorée, et l'exécuteur des menus plaisirs se mit à entrer en fonctions. « O maître Pangloss, si vous étiez ici!... » disait Candide, pleurant et criant de toutes ses forces, ce qui aurait été jugé très-indécent si le moine n'eût fait entendre que son protégé n'en agissait ainsi que pour mieux divertir Sa Majesté.

En effet, ce grand roi riait comme un fou : il prit même tant de plaisir à la chose, que les cinquante coups donnés, il en ordonna cinquante autres. Mais son premier ministre lui ayant représenté avec une fermeté peu connue que cette faveur inouïe à l'égard d'un étranger pourrait aliéner les cœurs de ses sujets, il révoqua cet ordre, et Candide fut reporté dans son appartement.

* Je me sers de ce mot de *Sophi*, parce qu'il est beaucoup plus connu que celui de *Sezevy*, qui est le mot propre. *Sophi* signifie empereur ou capucin. Mais qu'importe!

Note du traducteur.

On le mit au lit après lui avoir bassiné les pieds avec du vinaigre. Les grands vinrent tour à tour le féliciter. Le sophi y vint ensuite, et non-seulement il lui donna sa main à baiser, suivant l'usage, mais encore un grand coup de poing sur les dents. Les politiques en conjecturèrent que Candide ferait une fortune presque sans exemple, et ce qui est rare, les politiques ne se trompèrent pas.

CHAPITRE QUATRIÈME.

FAVEURS INESPÉRÉES DE CANDIDE.

Dès que notre héros fut guéri, on l'introduisit auprès du roi pour lui faire ses remerciements. Ce monarque le reçut au mieux; il lui donna deux ou trois soufflets dans le courant de la conversation et le reconduisit jusque dans la salle des gardes à grands coups de pied dans le derrière. Les courtisans faillirent en crever de dépit. Depuis que Sa Majesté s'était mise en train de battre les gens dont elle faisait un cas particulier, personne n'avait encore eu l'honneur d'être battu autant que Candide.

Trois jours après cette entrevue, notre philosophe, qui enrageait de sa faveur, et trouvait que tout allait assez mal, fut nommé gouverneur du Chusistan, avec un pouvoir absolu. On le décora d'un bonnet fourré, ce qui est une grande marque de distinction en Perse. Il prit congé du sophi, qui lui fit encore quelques amitiés, et partit pour se rendre à Suse, capitale de sa province. Depuis l'instant que Candide avait paru à la cour, les seigneurs avaient conspiré sa perte. Les faveurs excessives dont le sophi l'avait comblé n'avaient fait que grossir l'orage prêt à fondre sur sa tête. Cepen-

dant il s'applaudissait de sa fortune et surtout de son éloignement. Il goûtait d'avance les plaisirs du rang suprême, et il disait du fond du cœur :

Trop heureux les sujets éloignés de leur maître.

Il n'était pas encore à vingt milles d'Ispahan, que voilà cinq cents cavaliers armés de pied en cap qui font une décharge furieuse sur lui et sur son monde. Candide crut un moment que c'était pour lui faire honneur; mais une balle qui lui fracassa la jambe lui apprit de quoi il s'agissait. Ses gens mirent bas les armes, et Candide, plus mort que vif, fut porté dans un château isolé. Son bagage, ses chevaux, ses esclaves, ses eunuques blancs, ses eunuques noirs et trente-six femmes que le sophi lui avait données pour son usage, tout fut la proie du vainqueur. On coupa la jambe à notre héros de peur de la gangrène, et l'on prit soin de ses jours pour lui donner une mort plus cruelle.

« O Pangloss! Pangloss! que deviendrait votre optimisme, si vous me voyiez avec une jambe de moins, entre les mains de mes plus cruels ennemis, tandis que j'entrais dans le sentier du bonheur, que j'étais gouverneur, ou roi, pour ainsi dire, d'une des plus considérables provinces de l'empire de l'ancienne Médie; que j'avais des chameaux, des esclaves, des eunuques blancs, des eunuques noirs, et trente-six femmes pour mon usage? » C'est ainsi que parlait Candide dès qu'il put parler.

Pendant qu'il se désolait, tout allait au mieux pour

lui. Le ministre, informé de la violence qu'on lui avait faite, avait dépêché une troupe de soldats aguerris à la poursuite des séditieux, et le moine Ed-Ivan-Boul-Deuk avait fait publier par d'autres moines que Candide étant l'ouvrage des moines, était par conséquent l'ouvrage de Dieu. Ceux qui avaient connaissance de cet attentat le révélèrent avec d'autant plus d'empressement, que les ministres de la religion assurent de par Mahomet que tout homme qui aurait mangé du cochon, bu du vin, passé plusieurs jours sans aller au bain, ou aimé des femmes hors de saison, contre les défenses expresses de l'Alcoran, serait absous *ipso facto,* en déclarant ce qu'il savait de la conspiration. On ne tarda pas à découvrir la prison de Candide; elle fut forcée, et, comme il était question de religion, les vaincus furent exterminés, suivant la règle. Candide, marchant sur un tas de morts, échappa, triompha du plus grand péril qu'il eût encore couru, et reprit avec sa suite le chemin de son gouvernement. Il y fut reçu comme un favori qu'on avait honoré de cinquante coups de nerf de bœuf sous la plante des pieds, en présence du roi des rois.

CHAPITRE CINQUIÈME.

COMME QUOI CANDIDE EST TRÈS-GRAND SEIGNEUR, ET N'EST PAS CONTENT.

Le bon de la philosophie est de nous faire aimer nos semblables. Pascal est presque le seul des philosophes qui semble vouloir nous les faire haïr. Heureusement, Candide n'avait point lu Pascal, et il aimait de tout son cœur la pauvre humanité. Les gens de bien s'en aperçurent : ils s'étaient toujours tenus éloignés des *missi dominici* de la Perse, mais ils ne firent pas difficulté de se rassembler auprès de Candide et de l'aider de leurs conseils. Il fit de sages règlements pour encourager l'agriculture, le commerce et les arts. Il récompensa ceux qui avaient fait des expériences utiles, il encouragea ceux qui n'avaient fait que des livres. « Quand on sera généralement content dans ma province, je le serai peut-être, » disait-il avec une candeur charmante. Candide ne connaissait pas l'espèce humaine. Il se vit déchiré dans les libelles séditieux, et calomnié dans un ouvrage qu'on appelait l'*Ami des hommes*. Il vit qu'en travaillant à faire des heureux, il n'avait fait que des ingrats. « Ah! s'écria Candide,

qu'on a de peine à gouverner ces êtres sans plumes qui végètent sur la terre! Et que ne suis-je encore dans la Propontide, dans la compagnie de maître Pangloss, de mademoiselle Cunégonde, de la fille du pape Urbain X, de frère Giroflée, et de la luxurieuse Paquette! »

CHAPITRE SIXIÈME.

PLAISIRS DE CANDIDE.

Candide, dans l'amertume de sa douleur, écrivit une lettre très-pathétique au révérend Ed-Ivan-Boul-Deuk. Il lui peignit si fortement l'état actuel de son âme, qu'il en fut touché, au point qu'il fit agréer au sophi que Candide se démît de ses emplois. Sa Majesté, pour récompenser ses services, lui accorda une pension très-considérable. Allégé du poids de la grandeur, notre philosophe chercha bientôt dans les plaisirs de la vie privée l'optimisme de Pangloss : il avait vécu jusqu'alors pour les autres, il semblait avoir oublié qu'il avait un sérail.

Il s'en ressouvint avec l'émotion que ce nom seul inspire. « Que tout se prépare, dit-il à son premier eunuque, pour mon entrée chez mes femmes. — Seigneur, répondit l'homme à voix claire, c'est à présent que Votre Excellence mérite le surnom de sage. Les hommes pour qui vous avez tant fait n'étaient pas dignes de vous occuper. — Cela peut être, » dit modestement Candide.

Au fond d'un jardin, où l'art aidait la nature à développer ses beautés, était une petite maison d'une

architecture simple et élégante, et par cela seul bien di érente de celles qu'on voit dans les faubourgs de la plus belle ville de l'Europe. Candide n'en approcha qu'en rougissant : l'air autour de ce réduit charmant répandait un parfum délicieux; les fleurs amoureusement entrelacées y semblaient guidées par l'instinct du plaisir; elles y conservaient longtemps leurs différents attraits; la rose n'y perdait jamais son éclat; la vue d'un rocher d'où l'onde se précipitait avec un bruit sourd et confus, invitait l'âme à cette douce mélancolie qui précède la volupté.

Cependant Candide entre en tremblant dans un salon où règnent le goût et la magnificence : ses sens sont entraînés par un charme secret. Il jette les yeux sur le jeune Télémaque, qui respire sur la toile au milieu des nymphes de la cour de Calypso; il les détourne sur une Diane à moitié nue, qui fuit dans les bras du tendre Endymion; son trouble augmente à la vue d'une Vénus fidèlement copiée sur la Vénus d'Italie. Tout à coup ses oreilles sont frappées d'une harmonie divine. Une troupe de jeunes Géorgiennes paraissent couvertes de leurs voiles; elles forment autour de lui un ballet agréablement dessiné, et plus vrai que ces petits ballets de Sybarites qu'on exécute sur des petits théâtres après la mort des Césars et des Pompées.

A un signal convenu les voiles tombent! des physionomies pleines d'expression prêtent leur magie au divertissement; ces beautés étudient des attitudes séduisantes qui ne paraissent pas étudiées. L'une annonce

par ses regards une passion sans bornes, l'autre, une molle langueur qui attend les plaisirs sans les chercher; celle-ci se baisse et se relève précipitamment pour laisser entrevoir ces appas enchanteurs que les femmes ne cachent que pour mieux les montrer; celle-là entr'ouvre sa simarre pour découvrir une jambe, seule capable d'enflammer un mortel délicat. La danse cesse, et toutes les beautés restent immobiles. Le silence rappelle Candide à lui-même; la douceur de l'amour entre dans son cœur. Il promène partout des regards curieux : il prend un baiser sur des lèvres brûlantes, sur des yeux humides; il passe la main sur des seins plus blancs que l'albâtre : il aperçoit des roses qui n'attendent pour rougir que les rayons du soleil : il les embrasse avec passion.

Notre philosophe admire encore une stature majestueuse, une taille fine et délicate. Il jette enfin le mouchoir à une jeune Persane dont il avait toujours vu les yeux fixés sur lui; elle semblait lui dire : « Apprenez-moi la raison d'un trouble que j'ignore, » elle rougissait en voulant dire cela, et elle en était mille fois plus belle. L'eunuque ouvrit aussitôt la porte d'un cabinet consacré à l'étude des passions. Ces amants y entrèrent, et l'eunuque dit à son maître : « C'est ici que vous allez trouver la science. — Oh! je l'espère bien, » répondit Candide.

Le plafond et les murs de ce petit réduit étaient couverts de glaces; l'ameublement était de satin noir.... Je suis obligé de respecter la fausse délicatesse de

notre langue. Il me suffit de dire que notre philosophe goûta philosophiquement le fruit de la science, et que la jeune Persane devint en peu de temps sa raison suffisante.

« O mon maître! mon cher maître! s'écria Candide hors de lui-même, tout est ici aussi bien que dans l'Eldorado; une belle femme peut seule combler les désirs de l'homme. Je suis heureux autant qu'on peut l'être. Leibnitz a raison, et vous êtes un grand philosophe. » Et parlant à la Persane : « Par exemple, je gage que vous avez toujours cru à l'optimisme, mon aimable enfant, parce que vous avez toujours été heureuse? — Hélas! non, répondit l'aimable enfant : je ne sais ce que c'est que l'optimisme, mais je vous jure que votre esclave n'a connu le bonheur que d'aujourd'hui. Si mon seigneur veut bien le permettre, je l'en convaincrai par un récit succinct de mes aventures. — Je le veux bien, dit Candide, l'homme qui a été heureux trois fois est dans une position assez tranquille pour entendre raconter des histoires. »

Alors la belle esclave prit la parole, et commença en ces termes :

CHAPITRE SEPTIÈME.

HISTOIRE DE ZIRZA.

« Mon père était chrétien et je suis chrétienne aussi, à ce qu'il m'a dit. Il avait un petit ermitage auprès de Cotatis, dans lequel il s'attirait la vénération des fidèles par une dévotion fervente et par des austérités qui effrayent la nature. Les femmes venaient en foule lui rendre leurs hommages, et y prenaient un plaisir singulier. Ce fut sans doute à une des plus dévotes que je dois la vie. Je fus élevée dans un souterrain voisin de la cellule de mon père. J'avais douze ans; je n'étais pas encore sortie de cette espèce de tombeau, quand la terre trembla avec un bruit épouvantable : les voûtes du souterrain s'affaissèrent, et l'on me retira de dessous les décombres. J'étais à moitié morte lorsque la lumière frappa mes yeux pour la première fois. Mon père me retira dans son ermitage comme un enfant prédestiné; tout paraissait étrange au peuple dans cette aventure. Mon père cria au miracle et le peuple aussi.

» On me nomma Zirza, ce qui signifie en persan enfant de la Providence. Il fut bientôt question de mes faibles appas : les femmes venaient déjà plus rarement à l'ermitage, et les hommes beaucoup plus souvent. Un d'eux me dit qu'il m'aimait. « Scélérat, lui dit mon

père, as-tu de quoi l'aimer? C'est un dépôt que Dieu m'a confié; il m'est apparu cette nuit la figure d'un ermite vénérable qui m'a défendu de m'en dessaisir à moins de mille sequins. Retire-toi, misérable, et crains que ton haleine impure ne flétrisse ses attraits. — Je n'ai qu'un cœur, répondit-il; mais, barbare, ne rougis-tu pas de te jouer de la Divinité pour satisfaire ton avarice? De quel front, chétive créature, oses-tu dire que Dieu t'a parlé? C'est avilir l'auteur des êtres que de le représenter conversant avec des hommes tels que toi. — O blasphème! s'écria mon père furieux : Dieu lui-même ordonne de lapider les blasphémateurs. » En disant ces paroles, il assomme mon malheureux amant, et son sang me rejaillit au visage. Quoique je ne connusse pas encore l'amour, cet homme m'avait intéressée, et sa mort me jeta dans une affliction d'autant plus grande, qu'elle me rendit la vue de mon père insupportable. Je pris la résolution de le quitter; il s'en aperçut : « Ingrate, me dit-il, c'est à moi à qui tu dois le jour. Tu es ma fille... et tu me hais! Mais je vais mériter ta haine par les traitements les plus rigoureux. » Il me tint trop bien parole, le cruel! Pendant cinq ans que je passai dans les pleurs et les gémissements, ni ma jeunesse, ni ma beauté ternie, ne purent affaiblir son courroux : tantôt il m'enfonçait des milliers d'épingles dans toutes les parties du corps, tantôt avec sa discipline il me mettait en sang.... « Cela vous faisait moins de mal que les épingles? » dit Candide. « Cela est vrai, seigneur, dit Zirza. Enfin, continua-

t-elle, je m'enfuis de la maison paternelle, et n'osant me fier à personne, je m'enfonçai dans les bois. J'y fus trois jours sans manger, et j'y serais morte de faim sans un tigre qui devint mon ami, et qui voulut bien partager sa chasse avec moi, mais il voulait aussi me faire partager sa couche. Je suivis un marchand d'esclaves qui allait à Tiflis. Le pourvoyeur du sophi m'acheta pour votre usage. J'ai langui dans les larmes depuis trois mois que je suis au nombre de vos femmes : mes compagnes et moi nous nous imaginions être dédaignées; et si vous saviez, seigneur, combien des eunuques sont déplaisants et peu propres à consoler de jeunes filles qu'on méprise! Enfin, je n'ai pas encore dix-huit ans, et j'en ai passé douze dans un cachot affreux; j'ai essuyé un tremblement de terre; j'ai désespéré le premier homme aimable que j'eusse encore vu; j'ai enduré pendant quatre ans les tortures les plus cruelles, j'ai eu le scorbut et la peste. Consumée de désirs au milieu d'une troupe de monstres noirs et blancs, maudissant ma destinée, j'ai passé trois mois dans ce sérail, et j'y serais morte de la jaunisse, si Votre Excellence ne m'avait enfin honorée de ses embrassements. — O ciel! s'écria Candide, se peut-il que vous ayez déjà éprouvé des malheurs aussi sensibles? Que dirait Pangloss s'il pouvait vous entendre? Mais vos infortunes sont finies ainsi que les miennes. Tout est bien, n'est-il pas vrai? » En disant ceci, Candide embrassa la belle et s'affermit de plus en plus dans le système de Pangloss.

CHAPITRE HUITIÈME.

RENCONTRE A LAQUELLE ON NE S'ATTENDAIT PAS.

Notre philosophe, au milieu de son sérail, partageait ses faveurs avec égalité : il goûtait les plaisirs de l'inconstance, mais retournait toujours vers l'*enfant de la Providence.* Cela ne dura pas : la gorge de Zirza ne lui parut ni si blanche ni si bien placée; ses yeux perdirent aux yeux de Candide toute leur vivacité; son teint, son éclat; ses lèvres, l'incarnat qui l'avait enchanté. Il s'aperçut qu'elle marchait mal; il vit une tache sur le cou, qui ne lui avait jamais paru taché. Il remarqua de sang-froid dans ses autres femmes des défauts qui lui étaient échappés dans les premiers emportements de sa passion; il ne vit en elles que des Messalines sans passions : il eut honte d'avoir marché sur les pas du plus sage des hommes, *et invenit amariorem morte mulierem.*

Candide, toujours dans ces sentiments chrétiens, promenait son oisiveté dans les rues de Suse. Voilà qu'un cavalier superbement vêtu lui saute au cou, en l'appelant par son nom. « Serait-il bien possible? s'écria Candide. Seigneur, vous seriez.... Cela n'est pas pos-

sible! Cependant vous ressemblez si fort... Monsieur l'abbé Périgourdin. — C'est moi-même, répondit Périgourdin. » Alors Candide recula trois pas et dit ingénument : « Êtes-vous heureux, monsieur l'abbé? — Belle question! reprit Périgourdin; la petite supercherie que je vous ai faite n'a pas peu contribué à me mettre en crédit. La police m'a employé pendant quelque temps; mais, m'étant brouillé avec elle, j'ai quitté l'habit ecclésiastique, qui ne m'était plus bon à rien; j'ai passé en Angleterre, où les gens de mon métier sont mieux payés. J'ai dit tout ce que je savais, et ce que je ne savais pas, du fort et du faible du pays que j'avais quitté. J'ai affirmé que le Français était la lie des peuples, et que le bon sens ne résidait qu'à Londres. Enfin, j'ai fait une brillante fortune, et je viens conclure un traité à la cour de Perse qui tend à faire exterminer tous les Européens qui viennent chercher le coton et la soie dans les États du sophi, au préjudice des Anglais. — L'objet de votre mission est très-louable, dit notre philosophe : mais, monsieur l'abbé, vous êtes un fripon; je n'aime point les fripons et j'ai quelque crédit à la cour. Tremblez, votre bonheur est parvenu à son terme : vous allez subir le sort que vous méritez. — Monseigneur Candide, s'écria Périgourdin en se jetant à genoux, ayez pitié de moi! Je me sens entraîné au mal par une force irrésistible, comme vous vous sentez vous-même nécessité à la vertu. J'ai senti ce penchant fatal de l'instant que je fis connaissance avec M. Walsp et que je travaillai

aux feuilles. — Qu'est-ce que les feuilles*? demanda Candide. — Ce sont, dit Périgourdain, des cahiers de soixante et douze pages d'impression, dans lesquels on entretient le public sur le ton de la calomnie, de la satire et de la grossièreté. C'est un honnête homme qui sait lire et écrire, et qui n'ayant pu être jésuite aussi longtemps qu'il l'aurait voulu, s'est mis à composer ce joli petit ouvrage, pour avoir de quoi donner des dentelles à sa femme et élever ses enfants dans la crainte de Dieu; ce sont quelques honnêtes gens qui, pour quelques sous et pour quelques chopines de vin de Brie, aident cet honnête homme à soutenir son entreprise. Ce M. Walsp est encore d'une coterie délicieuse où l'on s'amuse à faire renier Dieu à quelques gens ivres, ou aller gruger un pauvre diable, à lui casser ses meubles et à le demander en duel au dessert; petites gentillesses que ces messieurs appellent des mystifications et qui méritent l'attention de la police. Enfin, ce très-honnête homme de M. Walsp, qui dit qu'il n'a pas été aux galères, est plongé dans une léthargie qui le rend insensible aux plus dures vérités : on ne peut l'en tirer que par certains moyens violents qu'il sup-

* C'est un des trente ou quarante journaux qui s'impriment à Paris; il n'est connu qu'en France, où il a assez de cours parmi le peuple de tous les états. Au reste, il ne faut pas confondre ces cahiers de soixante et douze pages avec d'autres de soixante et douze pages, dont l'auteur se respecte lui-même et dont les philosophes font un grand cas. (*Cette note est de M. Ralph.*)

porte avec une résignation et un courage au-dessus de tout ce qu'on peut dire. J'ai travaillé quelque temps sous cette plume célèbre; je suis devenu une plume célèbre à mon tour, et je venais de quitter M. Walsp pour me mettre en mon particulier, quand j'eus l'honneur de vous rendre visite à Paris. — Vous êtes un très-grand fripon, monsieur l'abbé, mais votre sincérité me touche. Allez à la cour, demandez le révérend Ed-Ivan-Boul-Deuk, je lui écrirai en votre faveur, à condition toutefois que vous me promettrez de devenir honnête homme, et de ne pas faire égorger quelques milliers d'hommes pour de la soie et du coton. » Périgourdain promit tout ce qu'exigea Candide, et ils se séparèrent bons amis.

CHAPITRE NEUVIÈME.

DISGRACE DE CANDIDE. VOYAGES ET AVENTURES.

Périgourdin ne fut pas plutôt arrivé à la cour qu'il employa toute son adresse pour gagner le ministre et pour perdre son bienfaiteur. Il répandit le bruit que Candide était un traître et qu'il avait mal parlé de la sacrée moustache du roi des rois. Tous les courtisans le condamnèrent à être brûlé à petit feu. Mais le sophi, plus indulgent, ne le condamna qu'à un exil perpétuel, après avoir baisé la plante des pieds de son dénonciateur, suivant l'usage des Persans. Périgourdin partit pour faire exécuter ce jugement : il trouva notre philosophe en bonne santé et disposé à redevenir heureux. « Mon ami, lui dit l'ambassadeur d'Angleterre, je viens à regret vous annoncer qu'il faut sortir au plus vite de cet empire et me baiser les pieds avec un véritable repentir de vos énormes forfaits... — Vous baiser les pieds, monsieur l'abbé! En vérité, vous n'y pensez pas; je ne comprends rien à ce badinage. » Alors quelques muets qui avaient suivi Périgourdin entrèrent et le déchaussèrent. On signifia à Candide qu'il fallait subir cette humiliation ou s'attendre à être empalé. Candide, en vertu du libre

arbitre, baisa les pieds de l'abbé. On le revêtit d'une mauvaise robe de toile, et le bourreau le chassa de la ville en criant : « C'est un traître! il a médit de la moustache du sophi. »

Que faisait l'officieux cénobite tandis qu'on traitait ainsi son protégé? Je n'en sais rien. Il est à croire qu'il s'était lassé de protéger Candide. Qui peut compter sur la faveur des rois et des moines surtout!

Cependant notre héros cheminait tristement. « Je n'ai jamais parlé, disait-il, de la moustache du roi de Perse. Je tombe en un moment du faîte du bonheur dans l'abîme de l'infortune, parce qu'un misérable qui a violé toutes les lois m'accuse d'un crime que je n'ai jamais commis. Et ce misérable, ce monstre persécuteur de la vertu... il est heureux. »

Candide, après quelques jours de marche, se trouva sur la frontière de la Turquie. Il dirigea ses pas vers la Propontide, dans le dessein de s'y fixer et de passer le reste de ses jours à cultiver son jardin. Il vit en passant dans une petite bourgade quantité de gens assemblés en tumulte. Il s'informa de la cause et de l'effet. « C'est un événement assez particulier, lui dit un vieillard. Il y a quelque temps que le riche Méhémet demanda en mariage la fille du janissaire Zamoud : il ne la trouva pas pucelle, et suivant un principe tout naturel, autorisé par les lois, il la renvoya chez son père après l'avoir dévisagée. Zamoud, outré de cet affront, dans les premiers transports d'une fureur très-naturelle, abattit d'un coup de cimeterre le visage

défiguré de sa fille. Son fils aîné, qui aimait passionnément sa sœur, et cela est bien dans la nature, sauta sur son père, et, la rage dans le cœur, lui plongea tout naturellement un poignard très-aigu dans l'estomac. Ensuite, semblable à un lion qui s'enflamme en voyant couler son sang, le furieux Zamoud courut chez Méhémet. Il a renversé quelques esclaves qui s'opposaient à son passage et a massacré Méhémet, ses femmes et deux enfants au berceau, ce qui est fort naturel dans la situation violente où il était. Enfin, il a fini par se donner la mort avec le même poignard fumant du sang de son père et de ses ennemis, ce qui est bien naturel encore. — Oh! quelle horreur! s'écria Candide. Que diriez-vous, maître Pangloss, si vous trouviez ces barbaries dans la nature? N'avoueriez-vous pas que la nature est corrompue? que tout n'est pas... — Non, dit le vieillard; c'est l'harmonie préétablie. — O ciel! ne me trompez-vous pas? Est-ce Pangloss que je revois? dit Candide. — C'est moi, répondit le vieillard : je vous ai reconnu, mais j'ai voulu pénétrer dans vos sentiments avant de me découvrir. Çà, discourons un peu sur les effets contingents, et voyons si vous avez fait des progrès dans l'art de la sagesse. — Hélas! dit Candide, vous choisissez bien mal votre temps : apprenez-moi plutôt ce qu'est devenue madame Cunégonde et où sont frère Giroflée, Paquette et la fille du pape Urbain. — Je n'en sais rien, dit Pangloss; il y a deux ans que j'ai quitté notre habitation pour vous chercher. J'ai parcouru presque toute la Tur-

quie; j'allais me rendre à la cour de Perse, où j'ai appris vos triomphes, et je ne séjournais dans cette petite bourgade, parmi ces bonnes gens, que pour prendre des forces pour continuer mon voyage. — Qu'est-ce que je vois? reprit Candide tout surpris; il vous manque un bras, mon cher docteur. — Cela n'est rien, dit le docteur, borgne et manchot : rien de si ordinaire dans le meilleur des mondes que de voir des gens qui n'ont qu'un œil et qu'un bras. Cet accident m'est arrivé dans un voyage de la Mecque. Notre caravane fut attaquée par une troupe d'Arabes : notre escorte voulut faire résistance, et, suivant les droits de la guerre, les Arabes, qui se trouvèrent les plus forts, nous massacrèrent tous impitoyablement. Il périt environ cinq cents personnes dans cette affaire, parmi lesquelles il y avait une douzaine de femmes grosses. Pour moi, je n'eus que le crâne fendu et le bras coupé; je n'en mourus pas, et j'ai toujours trouvé que tout allait au mieux. Mais vous-même, mon cher Candide, d'où vient que vous avez une jambe de bois? Alors Candide prit la parole et raconta ses aventures.

Nos philosophes retournèrent ensemble dans la Propontide et firent gaiement le chemin en discourant du mal physique et du mal moral, de la liberté, de la prédestination, des monades et de l'harmonie préétablie.

CHAPITRE DIXIÈME.

ARRIVÉE DE CANDIDE ET DE PANGLOSS DANS LA PROPONTIDE; CE QU'ILS Y VIRENT ET CE QU'ILS DEVINRENT.

« O Candide! disait Pangloss, pourquoi vous êtes-vous lassé de cultiver votre jardin? Que n'avez-vous toujours mangé des cédrats confits et des pistaches! Pourquoi vous êtes-vous ennuyé de votre bonheur? Parce que tout est nécessaire dans le meilleur des mondes. Il fallait que vous subissiez la bastonnade en présence du roi de Perse; que vous eussiez la jambe coupée pour rendre le Chusistan heureux, pour éprouver l'ingratitude des hommes et pour attirer sur la tête de quelques scélérats les châtiments qu'ils avaient mérités. »

En parlant ainsi, ils arrivèrent dans leur ancienne demeure. Les premiers objets qui s'offrirent à leurs yeux furent Martin et Paquette en habits d'esclaves. « D'où vient cette métamorphose? leur dit Candide après les avoir tendrement embrassés. — Hélas! répondirent-ils en sanglotant, vous n'avez plus d'habitation : un autre s'est chargé de faire cultiver votre jardin; il mange vos cédrats confits et vos pistaches et nous traite comme des nègres. — Quel est cet autre? dit

Candide. — C'est, dirent-ils, le général de la mer, l'humain le moins humain des hommes. Le sultan, voulant récompenser ses services sans qu'il lui en coûtât rien, a confisqué tous vos biens sous le prétexte que vous étiez passé chez ses ennemis, et nous a condamnés à l'esclavage. — Croyez-moi, Candide, ajouta Martin, continuez votre route. Je vous l'ai toujours dit, tout est au plus mal : la somme des maux excède la somme des biens. Partez, et je ne désespère pas que vous ne deveniez manichéen, si vous ne l'êtes déjà. »

Pangloss voulait commencer un argument en forme; mais Candide l'interrompit pour demander des nouvelles de Cunégonde, de la vieille, de frère Giroflée et de Cacambo. « Cacambo, répondit Martin, est ici; il est actuellement occupé à nettoyer un égout. La vieille est morte d'un coup de pied qu'un eunuque lui a donné dans la poitrine. Le frère Giroflée est entré dans les janissaires. Mademoiselle Cunégonde a repris son embonpoint et sa première beauté; elle est dans le sérail de notre patron. — Quel enchaînement d'infortunes! dit Candide. Fallait-il que mademoiselle Cunégonde redevînt belle pour me faire cocu! — Il importe peu, dit Pangloss. Et que vous fait que mademoiselle Cunégonde soit dans vos bras ou dans ceux d'un autre? Cela ne change rien au système général. Pour moi, je lui souhaite une nombreuse postérité. Les philosophes ne s'embarrassent pas avec qui les femmes font des enfants, pourvu qu'elles en fassent. La population.... — Hélas! dit Martin, les philosophes devraient bien

plutôt s'occuper à rendre heureux quelques individus, que de les engager à multiplier l'espèce souffrante.... »

Pendant qu'ils parlaient, un grand bruit se fit entendre. C'était le général de la mer qui s'amusait à faire fesser une douzaine d'esclaves. Pangloss et Candide, épouvantés, se séparèrent tristement de leurs amis et prirent au plus vite le chemin de Constantinople.

Ils y trouvèrent tout le monde en émeute. Le feu était dans le faubourg de Péra : il y avait déjà cinq ou six cents maisons de consumées, et deux ou trois mille personnes avaient péri dans les flammes. « Quel horrible désastre! s'écria Candide. — Tout est bien, dit Pangloss; ces petits accidents arrivent tous les ans. Il est tout naturel que le feu prenne à des maisons de bois et que ceux qui s'y trouvent soient brûlés. D'ailleurs, cela procure quelques ressources à d'honnêtes gens qui languissent dans la misère.... — J'entends! dit un officier de la Sublime Porte. Comment! malheureux, tu oses dire que tout est bien quand la moitié de Constantinople est en feu? Va, chien maudit du prophète, va recevoir la punition de ton audace. »

En disant ces paroles, il prend Pangloss par le milieu du corps et le précipite dans les flammes. Nous verrons ce que devint Candide dans le chapitre suivant.

CHAPITRE ONZIÈME.

CANDIDE CONTINUE DE VOYAGER, ET EN QUELLE QUALITÉ.

« Je n'ai d'autre parti à prendre, disait notre philosophe, que de me faire esclave ou Turc : le bonheur m'a abandonné pour jamais. Un turban corromprait tous mes plaisirs. Je me sens incapable de goûter la tranquillité de l'âme dans une religion pleine d'impostures, où je ne serais entré que pour un vil intérêt. Non, jamais je ne serai content si je cesse d'être honnête homme. Faisons-nous donc esclave. » Aussitôt cette résolution prise, Candide se mit en devoir de l'exécuter. Il choisit un marchand arménien pour maître. C'était un homme d'un très-bon caractère et qui passait pour vertueux, autant qu'un Arménien peut l'être : il donna deux cents sequins à Candide pour prix de sa liberté. L'Arménien était sur le point de partir pour la Norvége; il emmena Candide, espérant qu'un philosophe lui serait utile dans son commerce. Ils s'embarquèrent. Le vent leur fut si favorable qu'ils ne mirent que la moitié du temps qu'on met ordinairement pour faire ce trajet. Ils n'eurent pas même besoin d'acheter du vent des magiciens lapons, et se conten-

tèrent de leur faire quelques cadeaux pour qu'ils ne troublassent pas leur bonne fortune par des enchantements, ce qui leur arrive quelquefois, si l'on en croit le Dictionnaire de Moreri.

Aussitôt débarqué, l'Arménien fit sa provision de graisse de baleine et chargea notre philosophe de parcourir le pays pour lui acheter du poisson sec. Il s'acquitta de la commission le mieux qu'il lui fut possible. Il s'en revenait avec plusieurs rennes chargés de cette marchandise, et il réfléchissait profondément sur la différence étonnante qui se trouve entre les Lapons et les autres hommes.

Une très-petite Laponne, qui avait la tête un peu plus grosse que le corps, les yeux rouges et pleins de feu, le nez épaté et la bouche de toute la grandeur possible, lui souhaita le bonjour avec des grâces infinies. « Mon petit seigneur, lui dit cet être haut d'un pied six pouces, je vous trouve charmant; faites-moi la grâce de m'aimer un peu. » En disant ceci, la Laponne lui sauta au cou. Candide la repoussa avec horreur. Elle crie; son mari vient, accompagné de plusieurs autres Lapons. « D'où vient ce tintamarre? dirent-ils.—C'est, dit le petit être, que cet étranger.... Hélas! la douleur me suffoque; il me repousse! — J'entends, dit le mari lapon. Impoli, malhonnête, brutal, infâme, lâche, coquin! tu couvres d'opprobre ma maison; tu me fais l'injure la plus sensible : tu refuses de coucher avec ma femme! — En voilà bien d'une autre! s'écria Candide. Qu'auriez-vous donc dit si

j'avais couché avec elle? — Je t'aurais souhaité toutes sortes de prospérités, dit le Lapon en colère; mais tu ne mérites pas mon indignation. »

En parlant ainsi, il déchargea sur le dos de Candide une volée de coups de bâton. Les rennes furent saisis par les parents de l'époux offensé, et Candide, crainte de pis, se vit contraint de prendre la fuite et de renoncer pour jamais à son bon maître, car comment se présenter devant lui sans argent, sans graisse de baleine, sans rennes et sans amour pour les Laponnes?

CHAPITRE DOUZIÈME.

CANDIDE CONTINUE SES VOYAGES. DE NEWTON ET DE LEIBNITZ.

Candide marcha longtemps sans savoir où il irait. Il se résolut enfin à se rendre dans le Danemark, où il avait ouï dire que tout allait bien. Il possédait quelques pièces de monnaie dont l'Arménien lui avait fait présent, et avec ce faible secours il espérait voir la fin de son voyage. L'espérance lui rendait sa misère supportable, et il passait encore quelques bons moments. Il se trouva un jour dans une hôtellerie avec trois voyageurs qui lui parlaient avec chaleur du plein et de la matière subtile. « Bon! se dit Candide, voilà des philosophes! — Messieurs, dit-il, le plein est incontestable : il n'y a point de vide dans la nature, et la matière subtile est bien imaginée. — Vous êtes donc cartésien? dirent les trois voyageurs. — Oui, dit Candide, et leibnitzien, qui plus est. — Tant pis pour vous, répondirent les philosophes : Descartes et Leibnitz n'avaient pas le sens commun. Nous sommes newtoniens, nous autres, et nous nous en faisons gloire. Si nous disputons, c'est pour mieux nous affermir dans nos sentiments, et nous pensons tous de même. Nous cherchons

la vérité sur les traces de Newton, parce que nous sommes persuadés que Newton est un grand homme. — Et Descartes aussi, et Leibnitz aussi, et Pangloss aussi, dit Candide. Ces grands hommes-là en valent bien d'autres. — Vous êtes un impertinent, notre ami! répondirent les philosophes. Connaissez-vous les lois de la réfrangibilité, de l'attraction, du mouvement? Avez-vous lu les vérités que le docteur Clarke a répondues aux rêveries de votre Leibnitz? Savez-vous que les couleurs dépendent des épaisseurs? Avez-vous quelque notion de la théorie de la lumière et de la gravitation? Connaissez-vous la période de vingt-cinq mille neuf cent vingt années qui, malheureusement, ne s'accorde pas avec la chronologie? Non sans doute; vous n'avez que de fausses idées de toutes ces choses; taisez-vous donc, chétive créature, et gardez-vous d'insulter les gens en les comparant à des pygmées! — Messieurs, répondit Candide, si Pangloss était ici, il vous dirait de fort belles choses, car c'est un grand philosophe; il méprise souverainement votre Newton, et, comme je suis son disciple, je n'en fais pas grand cas non plus. » Les philosophes, outrés de colère, se jetèrent sur Candide, et le pauvre Candide fut rossé très-philosophiquement.

Leur courroux s'apaisa; ils demandèrent pardon à notre héros de leur vivacité. Alors l'un d'eux prit la parole et fit un fort beau discours sur la douceur et la modération.

Pendant qu'il parlait, on vit passer un enterrement

magnifique. Nos philosophes en prirent occasion de discourir sur la sotte vanité des hommes. « Ne serait-il pas plus raisonnable, dit l'un d'eux, que les parents et les amis du mort portassent eux-mêmes sans pompe et sans bruit le fatal cercueil? Cette opération funèbre, en leur offrant l'idée du trépas, ne produirait-elle pas l'effet le plus salutaire et le plus philosophique? Cette réflexion, qui se présenterait d'elle-même : *Ce corps que je porte est celui de mon ami; il n'est plus, et comme lui je dois cesser d'être,* ne serait-elle pas capable d'épargner des crimes à ce globe malheureux, de ramener à la vertu des êtres qui croient à l'immortalité de l'âme? Les hommes sont trop portés à éloigner d'eux la pensée de la mort, pour qu'on doive craindre de leur en représenter de trop fortes images. D'où vient qu'on cherche à écarter de ce spectacle une mère, une sœur, une épouse? Les accents de la nature, les cris du désespoir honoreraient bien plus les cendres d'un mort que tous ces individus noirs depuis la tête jusqu'aux pieds, avec des pleureuses inutiles, et ces brigades de ministres qui psalmodient gaiement des oraisons qu'ils n'entendent pas. — C'est fort bien parler, dit Candide au raisonneur; si vous parliez toujours aussi bien, sans vous aviser de battre les gens, vous seriez un grand philosophe. »

Nos voyageurs se séparèrent avec des signes de confusion et d'amitié.

Candide, dirigeant toujours ses pas vers le Danemark, s'enfonça dans les bois. En y rêvant à tous les

malheurs qui lui étaient arrivés dans le meilleur des mondes, il se détourna du grand chemin et se perdit. Le jour commençait à baisser quand il s'aperçut de sa méprise; le découragement le prit, et levant tristement les yeux au ciel, notre héros, appuyé sur un tronc d'arbre, parla en ces termes : « J'ai parcouru la moitié du monde, j'ai vu la fraude et la calomnie triomphantes; je n'ai cherché qu'à rendre service aux hommes, et j'ai été persécuté. Un grand roi m'honore de sa faveur et de cinquante coups de nerf de bœuf; j'arrive avec une jambe de bois dans une fort belle province, j'y goûte les plaisirs après m'être abreuvé de fiel et de chagrins; un abbé arrive, je le protége; il s'insinue à la cour par ma protection, et je suis obligé de lui baiser les pieds. Je rencontre mon pauvre Pangloss, et c'est pour le voir brûler. Je me trouve avec des philosophes, l'espèce la plus douce et la plus sociable de toutes les espèces d'animaux répandus sur la surface de la terre, et ils me battent impitoyablement. Il faut que tout soit bien, puisque Pangloss l'a dit, mais je n'en suis pas moins le plus malheureux des êtres. »

Candide s'interrompit pour prêter l'oreille à des cris perçants. Il avança par curiosité. Une jeune fille qui s'arrachait les cheveux avec les marques du plus cruel désespoir s'offrit tout à coup à sa vue. « Qui que vous soyez, lui dit-elle, si vous avez un cœur, suivez-moi. » Ils marchèrent ensemble. Ils eurent à peine fait quelques pas que Candide aperçut un homme et une femme étendus sur l'herbe : leurs physionomies annon-

çaient la noblesse de leurs âmes et de leur origine; leurs traits, quoique altérés par la douleur qu'ils ressentaient, avaient quelque chose de si intéressant que Candide ne put s'empêcher de les plaindre et de s'informer avec un vif empressement de la cause qui les avait réduits en ce triste état. « C'est mon père et ma mère que vous voyez, lui dit la jeune fille en se précipitant dans leurs bras. Ils fuyaient pour éviter la rigueur d'une sentence injuste : je les accompagnais dans leur fuite, trop contente de partager leur malheur. Nous nous sommes arrêtés ici pour prendre quelque repos; j'ai découvert cet arbre que vous voyez, son fruit m'a trompée.... Hélas! monsieur, je suis une créature en horreur à l'univers et à moi-même. Que votre bras s'arme pour venger la vertu offensée, pour punir le parricide! Frappez! Ce fruit... j'en ai présenté à mon père et à ma mère; ils en ont mangé avec plaisir : je m'applaudissais d'avoir trouvé le moyen d'étancher la soif dont ils étaient tourmentés. Malheureuse! c'était la mort que je leur avais présentée : ce fruit est un poison. »

Ce récit fit un peu frissonner Candide. Il s'empressa de donner des secours à cette famille infortunée; mais le poison avait déjà fait trop de progrès et les remèdes les plus efficaces n'auraient pu en arrêter le funeste effet. « Chère enfant, notre unique espérance, s'écrièrent les deux malheureux, pardonne-toi comme nous te pardonnons; c'est l'excès de ta tendresse qui nous ôte la vie.... Brave étranger, daignez prendre soin de

ses jours; son cœur est noble et formé à la vertu; c'est un dépôt que nous vous laissons entre les mains, qui nous est infiniment plus précieux que notre fortune passée.... Chère Zénoïde, reçois mes derniers embrassements; mêle tes larmes avec les nôtres. Tu nous as ouvert la porte du cachot ténébreux. Zénoïde, nous te bénissons; puisses-tu ne jamais oublier les leçons que notre prudence t'a dictées, et puissent-elles te préserver des abîmes que nous voyons entr'ouverts sous tes pas! »

Ils expirèrent en prononçant ces derniers mots. Candide eut beaucoup de peine à faire revenir Zénoïde à elle-même.

La lune avait éclairé cette scène touchante; le jour paraissait, que Zénoïde, plongée dans une morne affliction, n'avait pas encore repris l'usage de ses sens. Quand elle eut ouvert les yeux, Candide creusait la terre pour y enfouir les chers morts; elle y travailla elle-même avec un grand courage. Ce devoir rempli, elle donna un libre cours à ses pleurs. Notre philosophe la traîna loin de ce lieu prédestiné : ils marchèrent longtemps sans tenir de route certaine. Ils aperçurent enfin une petite cabane; deux personnes sur le déclin de l'âge habitaient dans ce désert, qui s'empressèrent de donner tous les secours que leur pauvreté permettait d'offrir.

Ces vieilles gens étaient tels qu'on nous peint Philémon et Baucis; il y avait cinquante ans qu'ils goûtaient les douceurs de l'hymen sans jamais en avoir essuyé

l'amertume; une santé robuste, fruit de la tempérance et de la tranquillité de l'âme, des mœurs douces et simples, un fonds de candeur inépuisable dans le caractère, toutes les vertus que l'homme ne doit qu'à lui-même, composaient le glorieux apanage que le ciel leur avait accordé. Ils étaient en vénération dans les hameaux voisins, dont les habitants, oubliés dans une heureuse rusticité, auraient pu passer pour d'honnêtes gens s'ils avaient été catholiques. Ils se faisaient un devoir de ne laisser manquer de rien à Agathon et à Sunam (c'étaient les noms des vieux époux); leur charité s'étendit sur les nouveaux venus. « Hélas! disait Candide, c'est grand dommage que vous ayez été brûlé, mon cher Pangloss; vous aviez bien raison, mais ce n'est pas dans toutes les parties de l'Europe et de l'Asie que j'ai parcourues avec vous que tout est bien : c'est dans Eldorado, où il n'est pas possible d'aller; et dans une petite cabane située dans le lieu le plus froid, le plus aride, le plus affreux du monde, que j'aurais du plaisir à vous entendre parler ici de l'harmonie préétablie et des monades. Je voudrais bien passer mes jours parmi ces honnêtes luthériens; mais il faudrait renoncer à aller à la messe et me résoudre à être déchiré dans le journal chrétien. »

Candide était fort curieux d'apprendre les aventures de Zénoïde; elle lui parla de la sorte :

CHAPITRE TREIZIÈME.

HISTOIRE DE ZÉNOÏDE. COMME QUOI CANDIDE S'ENFLAMME POUR ELLE ET CE QUI S'ENSUIT.

« Je sors d'une des plus anciennes maisons du Danemark : un de mes ancêtres périt dans ce repas où le méchant Christiern prépara la mort à tant de sénateurs. Les richesses et les dignités accumulées dans ma famille n'ont fait jusqu'à présent que d'illustres malheureux. Mon père eut la hardiesse de déplaire à un homme puissant, en lui disant la vérité. On lui suscita des accusateurs qui le noircirent de plusieurs crimes imaginaires. Les juges furent trompés. Hélas! quels juges peuvent ne jamais donner dans les piéges que la calomnie tend à l'innocence? Mon père fut condamné à perdre la tête sur un échafaud. La fuite pouvait le garantir du supplice; il se retira chez son frère. Le nom de Volhall est célèbre à la cour. Nous restâmes quelque temps cachés dans un château qu'il possède sur le bord de la mer, et nous y serions encore si le cruel, abusant de l'état déplorable où nous étions, n'avait voulu vendre ses services à un prix qui nous les firent détester. L'infâme avait conçu une passion déréglée pour moi : il voulut nous aimer trop, et nous

nous vîmes contraints à nous exposer aux plus affreux dangers pour éviter les effets de sa brutalité. Nous prîmes la fuite une seconde fois, et vous savez le reste. »

En achevant ce récit, Zénoïde pleura de nouveau. Candide essuya ses larmes et lui dit pour la consoler : « Tout est au mieux, mademoiselle; car si monsieur votre père n'était pas mort empoisonné, il aurait été infailliblement découvert et on lui aurait coupé la tête; madame votre mère en serait peut-être morte de chagrin, et nous ne serions pas dans cette pauvre chaumière, où tout va beaucoup mieux que dans les plus beaux châteaux possibles. — Hélas! monsieur, répondit Zénoïde, mon père ne m'a jamais dit que tout était au mieux. Nous appartenons tous à un Dieu qui nous aime, mais il n'a pas voulu éloigner de nous les soucis dévorants, les maladies cruelles, les maux innombrables qui affligent l'humanité. Le poison croît dans l'Amérique à côté du quinquina. Le plus heureux mortel a répandu des larmes. Du mélange des plaisirs et des peines résulte ce qu'on appelle la vie; c'est-à-dire un laps de temps déterminé, toujours trop long aux yeux du sage, qu'on doit employer à faire le bien; à jouir des ouvrages du Tout-Puissant, sans en rechercher follement les causes; à régler sa conduite sur le témoignage de sa conscience, mais surtout à respecter sa religion : trop heureux quand on peut la suivre. Voilà ce que me disait mon respectable père. Malheur, ajoutait-il, à ces écrivains téméraires, qui cherchent à

pénétrer dans le secret du Tout-Puissant. Sous le prétexte que Dieu veut être honoré par des milliers d'atomes à qui il a donné l'être, les hommes ont allié des chimères ridicules à des vérités respectables. Le derviche chez les Turcs, le bramine en Perse, le bonze à la Chine, le talapoin dans l'Inde, tous rendent à la Divinité un culte différent; mais ils goûtent la paix de l'âme dans les ténèbres où ils sont plongés : celui qui voudrait les dissiper leur rendrait un mauvais service; c'est ne pas aimer les hommes que de les arracher à l'empire d'un préjugé. — Vous parlez comme un philosophe, dit Candide; oserai-je vous demander, ma belle demoiselle, de quelle religion vous êtes? — J'ai été élevée dans le luthéranisme, répondit Zénoïde; c'est la religion de mon pays. — Tout ce que vous venez de dire, continua Candide, est un trait de lumière qui m'a pénétré : je me sens pour vous un fonds d'estime et d'admiration.... Comment se fait-il que tant d'esprit soit logé dans un si beau corps? En vérité, mademoiselle, je vous estime et je vous admire à un point.... » Candide balbutia encore quelques mots. Zénoïde s'aperçut de son trouble et le quitta : elle évita depuis cet instant de se trouver seule avec lui, et Candide chercha à être seul avec elle ou à être tout seul.

Il était plongé dans une mélancolie qui avait pour lui des charmes secrets; il aimait éperdûment Zénoïde : ses regards trahissaient le secret de son cœur. « Hélas! disait-il, si maître Pangloss était ici, il me donnerait un bon conseil; car c'était un grand philosophe. »

CHAPITRE QUATORZIÈME.

AMOUR DE CANDIDE.

L'unique consolation que goûtait Candide était de parler à la belle Zénoïde en présence de leurs hôtes. « Comment, lui dit-il un jour, le roi, que vous approchiez, a-t-il pu permettre l'injustice qu'on a faite à votre maison? Vous devez bien le haïr? — Eh! dit Zénoïde, qui peut haïr son roi? qui peut ne pas aimer celui dans lequel est déposé le glaive étincelant des lois? Les rois sont les vivantes images de la Divinité; nous ne devons jamais condamner leur conduite : l'obéissance et le respect sont le partage des bons sujets. — Je vous admire de plus en plus, répondit Candide. Mademoiselle, connaissez-vous le grand Leibnitz et le grand Pangloss, qui a été brûlé après avoir manqué d'être pendu? Connaissez-vous les monades, la matière subtile et les tourbillons? — Non, monsieur, dit Zénoïde; mon père ne m'a jamais parlé de toutes ces choses; il m'a donné seulement une teinture de la physique expérimentale et m'a enseigné à mépriser toutes les sectes de philosophie qui ne concourent pas directement au bonheur de l'homme; qui lui donnent de fausses notions de ce qu'il se doit à

lui-même et de ce qu'il doit aux autres; qui ne lui apprennent point à régler ses mœurs; qui ne lui remplissent l'esprit que de mots barbares et de conjectures téméraires; qui ne lui donnent pas d'idée plus claire de l'auteur des êtres que celle que lui fournissent ses ouvrages et les merveilles qui s'opèrent tous les jours sous ses yeux. — Encore un coup, je vous admire, mademoiselle; vous m'enchantez, vous me ravissez; vous êtes un ange que le ciel m'a envoyé pour m'éclairer sur les sophismes de maître Pangloss. Pauvre animal que j'étais! après avoir essuyé un nombre de coups de pied dans le derrière, de coups de baguette sur les épaules, de coups de nerf de bœuf sous la plante des pieds; après avoir essuyé un tremblement de terre; après avoir assisté à la pendaison de Pangloss et l'avoir vu brûler; après avoir presque subi l'amour d'un vilain Persan; après avoir été volé par arrêt du divan et rossé par des philosophes, je croyais encore que tout était bien! Ah! que je suis désabusé! Cependant, la nature ne m'a jamais paru plus belle que depuis que je vous vois. Les concerts rustiques des oiseaux frappent mon oreille d'une harmonie que jusqu'à ce jour je ne connaissais pas. Tout s'anime, et le rayon du sentiment qui m'enchante semble empreint sur tous les objets : je ne sens pas cette molle langueur que j'éprouvais dans les jardins que j'avais à Suse; ce que vous m'inspirez est bien plus doux. — Brisons là, dit Zénoïde. — Je me tairai, dit Candide, mais mon cœur n'en sera que plus ardent. » Il regarda Zénoïde en pro-

nonçant ces mots; il s'aperçut qu'elle rougissait, et, en homme expérimenté, il compta sur le lendemain.

La jeune Danoise évita encore quelque temps les poursuites de Candide. Un jour qu'il se promenait à grands pas dans le jardin de ses hôtes, il s'écria dans un transport amoureux : « Que n'ai-je mes moutons du bon pays d'Eldorado! que ne suis-je en état d'acheter un petit royaume! Ah! si j'étais roi.... — Que vous serais-je? dit une voix qui perça le cœur de notre philosophe. — C'est vous! belle Zénoïde, dit-il en tombant à ses genoux : je me croyais seul. Je ne serai jamais roi, ni peut-être jamais riche; mais si vous m'aimez.... Ne détournez pas de moi ces yeux si pleins de charmes : que j'y lise cet aveu que j'attends avec passion. Belle Zénoïde, je vous adore, que votre âme s'ouvre à la pitié.... Que vois-je? des larmes? ah! je suis trop heureux. — Oui, vous êtes heureux, dit Zénoïde; rien ne m'oblige à déguiser mon âme. Jusqu'à présent, vous n'êtes attaché à mon sort que par les liens de l'humanité; il est temps de resserrer ces liens par des liens plus saints. Je me suis consultée. Réfléchissez mûrement à votre tour, et songez surtout qu'en m'épousant, vous contractez l'obligation de me protéger, d'adoucir et de partager les misères que le sort me réserve peut-être encore. — Vous épouser! dit Candide. Ces mots m'éclairent sur l'imprudence de ma conduite. Hélas! chère idole de ma vie, je ne mérite pas vos bontés; mademoiselle Cunégonde n'est pas morte.... — Qu'est-ce que mademoiselle Cuné-

gonde? — C'est ma femme, » répondit Candide avec son ingénuité ordinaire.

Nos amants restèrent quelques instants sans rien dire; ils voulaient parler, et la parole expirait sur leurs lèvres; ils se regardaient, et leurs yeux étaient mouillés de pleurs. Candide tenait dans ses mains celles de Zénoïde, il les serrait contre son cœur, il les dévorait de baisers. Il porta les siennes sur le sein de sa maîtresse; il sentit qu'elle respirait avec peine : son âme vola sur sa bouche, et sa bouche collée sur celle de Zénoïde rappela à la vie la belle Danoise. Candide crut voir son pardon écrit dans ses beaux yeux. « Cher amant, lui dit-elle, mon courroux payerait mal des transports que mon cœur autorise. Arrête, cependant, tu me perdrais dans l'opinion des hommes. Arrête et respecte ma faiblesse. — Comment, s'écria Candide, parce que le vulgaire hébété dit qu'une jeune fille se déshonore en rendant heureux un être qu'elle aime et dont elle est aimée, en suivant le doux penchant de la nature! mais dans les beaux jours du monde.... » Nous ne rapporterons pas toute cette conversation intéressante, nous vous conterons que l'éloquence de Candide, embellie par les expressions de l'amour, eut tout l'effet qu'il en pouvait attendre sur une fille sensible.

Candide et Zénoïde vécurent rapidement dans une ivresse continuelle. La séve délicieuse du plaisir circula dans leurs veines. Le silence des forêts, les montagnes couvertes de ronces et entourées de précipices,

les plaines glacées, les champs remplis d'horreur dont ils étaient environnés, les persuadèrent de plus en plus du besoin qu'il avaient de s'aimer. Ils étaient résolus à ne point quitter cette solitude effrayante qui leur était si douce; mais le destin n'était pas las de les persécuter, ainsi que nous le verrons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE QUINZIÈME.

ARRIVÉE DE VOLHALL. VOYAGE A COPENHAGUE.

Candide et Zénoïde s'entretenaient des ouvrages de la Divinité, du culte que les hommes doivent lui rendre, des devoirs qui les lient entre eux, et surtout de la charité, de toutes les vertus la plus utile au monde. Ils ne s'en tenaient pas à des déclamations frivoles : Candide enseignait à des jeunes garçons le respect dû au frein sacré des lois; Zénoïde instruisait de jeunes filles de ce qu'elles devaient à la vertu; tous deux se réunissaient pour jeter dans de jeunes cœurs les semences fécondes de la religion. Un jour qu'ils remplissaient ces pieuses occupations, Sunam vint avertir Zénoïde qu'un vieux seigneur accompagné de beaucoup de domestiques venait d'arriver, et qu'au portrait qu'il lui avait fait de celle qu'il cherchait, elle n'avait pas pu douter que ce ne fût la belle Zénoïde. Ce seigneur suivait de près Sunam; il entra presque en même temps qu'elle dans l'endroit où vivaient Candide et Zénoïde. Candide n'était pas là.

Zénoïde s'évanouit à sa vue : mais, peu sensible à ce touchant spectacle, Volhall la prit par la main et la tira avec tant de violence qu'elle revint à elle; ce ne

fut que pour répandre un ruisseau de larmes. « Ma nièce, lui dit-il avec un sourire amer, je vous trouve en fort bonne compagnie, je ne m'étonne pas que vous la préfériez au séjour de la capitale, à ma maison, à votre famille. — Oui, monsieur, répondit Zénoïde, je préfère les lieux où habitent la simplicité et la candeur au séjour de la trahison et de l'imposture. Je ne reverrais qu'avec douleur l'endroit où ont commencé mes infortunes, où j'ai reçu tant de preuves de la noirceur de votre caractère, où je n'ai pas d'autres parents que vous. — Mademoiselle, répliqua Volhall, vous me suivrez, s'il vous plaît, dussiez-vous vous évanouir encore une fois. » En parlant ainsi, il l'entraîna et la fit monter dans une chaise qui l'attendait.

Elle était en voiture quand elle vit accourir Candide. Elle n'eut que le temps de lui dire de la suivre, mais Candide tomba mourant sur le chemin.

Un valet de Volhall eut pitié de la douleur dans laquelle Candide était plongé; il crut qu'il ne prenait d'autre intérêt à la jeune Danoise que celui qu'inspire la vertu malheureuse : il lui proposa de faire le voyage à Copenhague et lui en facilita les moyens; il fit plus, il lui insinua qu'il pourrait être admis au nombre des domestiques de Volhall, s'il n'avait pas d'autre ressource que le service pour se tirer d'affaire. Candide agréa ses offres, et, aussitôt arrivé, son futur camarade le présenta comme un de ses parents dont il répondait. « Maraud ! lui dit Volhall, je veux bien vous accorder l'honneur d'approcher un

homme tel que moi : n'oubliez jamais le profond respect que vous devez à mes volontés, prévenez-les, si vous avez assez d'instinct pour cela : songez qu'un homme tel que moi s'avilit en parlant à un misérable tel que vous. » Notre philosophe répondit très-humblement à ce discours impertinent, et dès le même jour on le revêtit de la livrée de son maître.

On s'imagine aisément combien Zénoïde fut surprise et joyeuse en reconnaissant son amant parmi les valets de son oncle. Elle fit naître des occasions; Candide sut en profiter; ils se jurèrent une constance à toute épreuve. Zénoïde avait quelques mauvais moments; elle se reprochait quelquefois son amour pour Candide; elle l'affligeait par des caprices; mais Candide l'idolâtrait; il savait que la perfection n'est pas le partage de l'homme, ni moins encore de la femme. Zénoïde reprenait sa belle humeur dans ses bras; l'espèce de contrainte où ils étaient rendait leurs plaisirs plus vifs. Ils étaient encore heureux.

CHAPITRE SEIZIÈME.

COMMENT CANDIDE RETROUVA SA FEMME ET PERDIT SA MAITRESSE.

Notre héros n'avait à essuyer que les hauteurs de son maître, et ce n'était pas acheter trop cher les faveurs de sa belle. L'amour qui ne se cherche plus ne se cache pas : nos amants se trahirent eux-mêmes. Leur liaison ne fut plus un mystère qu'aux yeux peu pénétrants de Volhall; tous les domestiques le savaient. Candide en recevait des félicitations qui le faisaient trembler; il attendait l'orage prêt à fondre sur sa tête, et ne se doutait pas même qu'une personne qui lui avait été chère était sur le point d'accélérer son infortune. Il y avait quelques jours qu'il avait aperçu un visage ressemblant à mademoiselle Cunégonde; il retrouva ce même visage dans la cour de Volhall. Celle qui le portait était très-mal vêtue, et il n'y avait pas d'apparence qu'une favorite d'un grand mahométan se trouvât dans la cour d'un hôtel à Copenhague; cependant, cet objet désagréable regardait Candide fort attentivement. Elle s'approcha tout à coup, et saisissant Candide par les cheveux, lui donna le plus grand soufflet qu'il eût encore reçu.

« Je ne me trompe pas, s'écria notre philosophe. O ciel! qui l'aurait cru? Que venez-vous faire ici, après vous être laissé violer par un sectateur de Mahomet? Allez, infidèle épouse, je ne vous connais pas. — Tu me reconnaîtras à mes fureurs, répliqua Cunégonde : je sais la vie que tu mènes, ton amour pour la nièce de ton maître, ton mépris pour moi. Hélas! il y a trois mois que j'ai quitté le sérail parce que je n'étais plus bonne à rien. Un marchand m'a achetée pour recoudre son linge; il m'emmène avec lui dans un voyage qu'il fait sur les côtes; Martin, Cacambo et Paquette, qu'il avait aussi achetés, sont du voyage; le docteur Pangloss, par le plus grand hasard du monde, se trouve dans le même vaisseau en qualité de passager; nous faisons naufrage à quelques milles d'ici; j'échappe du danger avec le fidèle Cacambo, qui, je te jure, malgré sa couleur, a la peau aussi ferme que toi : je te revois, et je te revois infidèle! Frémis, et crains tout d'une femme irritée! »

Candide était tout stupéfait de cette scène inattendue; il venait de laisser aller Cunégonde, sans songer aux ménagements qu'on doit garder à l'égard de quiconque sait notre secret, lorsque Cacambo s'offrit à sa vue : ils s'embrassèrent tendrement. Candide s'informa de toutes les choses qu'on venait de lui dire; il s'affligea beaucoup de la perte du grand Pangloss, qui, après avoir été pendu et brûlé, venait de se noyer. Il parlait avec cette effusion de cœur qu'inspire l'amitié, quand un petit billet que Zénoïde jeta par la

fenêtre mit fin à la conversation. Candide l'ouvrit et y trouva ces mots :

« Fuyez, mon cher amant, tout est découvert! Un » penchant innocent que la nature autorise, qui ne » blesse en rien la société, est un crime aux yeux des » hommes crédules et cruels. Volhall sort de ma » chambre et m'a traitée avec la dernière inhumanité; » il va obtenir un ordre pour vous faire périr dans un » cachot. Fuis, trop cher amant, mets en sûreté des » jours que tu ne peux plus passer auprès de moi! Ces » temps heureux ne sont plus, où notre tendresse réci- » proque.... Ah! triste Zénoïde, qu'as-tu fait au ciel » pour mériter un traitement si rigoureux? Je m'égare. » Souviens-toi toujours de ta chère Zénoïde. Cher » amant, tu vivras dans mon cœur.... Non, tu n'as » jamais compris combien je t'aimais.... Puisses-tu rece- » voir sur mes lèvres brûlantes mon dernier adieu et » mon dernier soupir! Je me sens prête à rejoindre » mon malheureux père. L'éclat du jour m'est en hor- » reur; il n'éclaire que des forfaits. »

Cacambo, toujours sage et prudent, entraîna Candide qui ne se connaissait plus; ils sortirent de la ville par le plus court chemin. Candide n'ouvrait pas la bouche, et ils étaient déjà assez loin de Copenhague qu'il n'était pas encore sorti de l'espèce de léthargie dans laquelle il était enseveli. Enfin, il regarda son fidèle Cacambo et parla en ces termes.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

COMME QUOI CANDIDE VOULUT SE TUER ET N'EN FIT RIEN. CE QUI LUI ARRIVA DANS UN CABARET.

« Cher Cacambo, autrefois mon valet, maintenant mon égal et toujours mon ami, tu as partagé quelques-unes de mes infortunes, tu m'as donné des conseils salutaires, tu as vu mon amour pour mademoiselle Cunégonde.... — Hélas! mon ancien maître, dit Cacambo, c'est elle qui vous a joué le tour le plus indigne; c'est elle qui, après avoir appris de vos camarades que vous aimiez Zénoïde autant qu'ellè vous aimait, a tout révélé au barbare Volhall. — Si cela est ainsi, dit Candide, je n'ai plus qu'à mourir. » Notre philosophe tira de sa poche un petit couteau et se mit à l'aiguiser avec un sang-froid digne d'un ancien Romain ou d'un Anglais. « Que prétendez-vous faire? dit Cacambo. — Me couper la gorge. — C'est fort bien penser, répliqua Cacambo, mais le sage ne doit se déterminer qu'après de mûres réflexions. Vous serez toujours à même de vous tuer si l'envie ne vous en passe pas. Croyez-moi, mon cher maître, remettez la partie à demain; plus vous différerez, plus l'action sera courageuse. — Je goûte tes raisons, dit Candide; d'ailleurs, si je me coupais la gorge tout à l'heure, le

gazetier de Trévoux insulterait à ma mémoire; voilà qui est fini, je ne me tuerai que dans deux ou trois jours.

En parlant ainsi, ils arrivèrent à Elseneur, ville assez considérable et peu éloignée de Copenhague; ils y couchèrent, et Cacambo s'applaudit du bon effet que le sommeil avait produit sur Candide.

Ils sortirent à la pointe du jour de la ville. Candide, toujours philosophe (car les préjugés de l'enfance ne s'effacent jamais), entretenait son ami Cacambo du bien et du mal physique, des discours de la sage Zénoïde, des vérités lumineuses qu'il avait puisées dans son entretien. « Si Pangloss n'était pas mort, disait-il, je combattrais son système d'une façon victorieuse. Dieu me garde de devenir manichéen! ma maîtresse m'a enseigné à respecter le voile impénétrable de la Divinité, qui enveloppe sa manière d'opérer sur nous. C'est peut-être l'homme qui s'est précipité lui-même dans l'abîme d'infortunes où il gémit. D'un frugivore il a fait un animal carnassier. Les sauvages que nous avons vus ne mangent que les jésuites et ne vivent pas mal entre eux. Les sauvages, s'il en est, répandus un à un dans les bois, ne subsistant que de glands et d'herbes, sont sans doute plus heureux encore. La société a donné naissance aux plus grands crimes. Il y a des hommes dans la société qui sont entraînés par état à souhaiter la mort des hommes. Le naufrage d'un vaisseau, l'incendie d'une maison, la perte d'une bataille, provoquent à la tristesse une partie de la société et répandent la joie chez l'autre.

Tout est fort mal, mon cher Cacambo, et il n'y a d'autre parti à prendre pour le sage que de se couper la gorge le plus doucement qu'il est possible. — Vous avez raison, dit Cacambo, mais j'aperçois un cabaret. Vous devez être fort altéré; allons, mon ancien maître, buvons un coup, pour donner plus de chaleur à nos entretiens philosophiques. »

Ils entrent dans ce cabaret. Une foule de paysans et de paysannes dansaient au milieu de la cour, au son de quelques mauvais instruments. La gaieté respirait sur toutes les physionomies : c'était un spectacle digne d'un pinceau flamand. Dès que Candide parut, une jeune fille le prit par la main et le pria à danser. « Ma belle demoiselle, lui répondit Candide, quand on a perdu sa maîtresse, qu'on a retrouvé sa femme, et qu'on a appris que le grand Pangloss est mort, on n'a point du tout envie de faire des cabrioles; d'ailleurs, je dois me tuer demain au matin, et vous sentez qu'un homme qui n'a plus que quelques heures à vivre ne doit pas les perdre à danser. » Alors Cacambo s'approcha de Candide et lui parla de la sorte : « La passion de la gloire fut toujours celle des grands philosophes : Caton d'Utique se tua après avoir bien dormi; Socrate avala la ciguë après s'être familièrement entretenu avec ses amis; plusieurs Anglais se sont brûlé la cervelle au sortir d'un repas; mais aucun grand homme, que je sache, ne s'est coupé la gorge après avoir bien dansé. C'est à vous, mon cher maître, que cette gloire est réservée. Croyez-moi, dansons tout

notre soûl, et nous nous tuerons demain au matin. — N'as-tu pas remarqué, répondit Candide, que cette jeune paysanne est brune et très-piquante? — Elle a je ne sais quoi d'intéressant dans la physionomie, dit Cacambo. — Elle m'a serré la main, reprit notre philosophe. — Avez-vous pris garde, dit Cacambo, que dans le désordre de la danse son mouchoir a laissé à découvert deux petits tetons admirables? — Je les ai bien vus, fit Candide. Tiens, si je n'avais pas le cœur rempli de mademoiselle Zénoïde.... »

La petite brune interrompit Candide et le pria de nouveau. Notre héros se laisse aller, et le voilà qui danse de la meilleure grâce du monde. Après avoir dansé et embrassé la jolie paysanne, il se retire à sa place sans prier la reine du bal à danser. Aussitôt on murmura. Tous les acteurs et les spectateurs paraissaient outrés d'un mépris si marqué. Candide ne connaissait pas sa faute, et conséquemment n'était pas en état de la réparer. Un gros manant s'approche et lui donne un coup de poing sur le nez. Cacambo rend à ce gros manant un coup de pied dans le ventre. En un instant les instruments sont fracassés, les filles et les femmes décoiffées. Candide et Cacambo se battent en héros; ils sont enfin obligés de prendre la fuite, tout criblés de coups. « Tout est empoisonné pour moi, disait Candide en donnant le bras à son ami Cacambo : j'ai éprouvé bien des malheurs; mais je ne m'attendais pas à être roué de coups pour avoir dansé avec une paysanne qui m'avait prié à danser. »

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

CANDIDE ET CACAMBO SE RETIRENT DANS UN HOPITAL. RENCONTRE QU'ILS Y FONT DE PANGLOSS.

Cacambo et son ancien maître n'en pouvaient plus; ils commençaient à se laisser aller à cette espèce de maladie de l'âme qui en éteint toutes les facultés; ils tombaient dans l'abattement et dans le désespoir, quand ils aperçurent un hôpital bâti pour les voyageurs. Cacambo proposa d'y entrer. Candide le suivit. On eut pour eux tous les soins qu'on a d'ordinaire dans ces maisons-là; ils furent traités pour l'amour de Dieu : c'est tout dire. En peu de temps, ils furent guéris de leurs blessures, mais ils gagnèrent la gale. Il n'y avait pas d'apparence que cette maladie fût l'affaire d'un jour. Cette idée remplissait de larmes les yeux de notre philosophe, et il disait en se grattant : « Tu n'as pas voulu me laisser couper la gorge, mon cher Cacambo, tes mauvais conseils me replongent dans l'opprobre et l'infortune, et si je veux me couper la gorge aujourd'hui, on dira dans le *Journal de Trévoux : C'est un lâche qui ne s'est tué que parce qu'il avait la gale.* Voilà à quoi tu m'exposes par l'intérêt mal entendu que tu as voulu prendre à mon sort.... — Nos maux ne sont pas sans remède, répondit Cacambo : si vous daignez me croire, nous nous fixe-

rons ici en qualité de frères. J'entends un peu la chirurgie, et je vous promets d'adoucir et de rendre supportable notre triste condition. — Ah! dit Candide, périssent tous les ânes et surtout les ânes chirurgiens, si dangereux pour l'humanité! Je ne souffrirai jamais que tu te donnes pour ce que tu n'es pas. C'est une trahison dont les conséquences m'épouvantent; d'ailleurs, si tu pouvais comprendre combien il est dur, après avoir été vice-roi d'une belle province, après s'être vu en état d'acheter de beaux royaumes, après avoir été l'amant favorisé de mademoiselle Zénoïde, de se résoudre à servir en qualité de frère dans un hôpital.... — Je comprends cela, reprit Cacambo, mais je comprends aussi qu'il est bien dur de mourir de faim. Songez donc que le parti que je vous propose est peut-être l'unique que vous puissiez prendre pour éviter les recherches du cruel Volhall et vous soustraire aux châtiments qu'il vous prépare. »

Un frère passa comme ils parlaient ainsi. Ils lui firent quelques questions; il y répondit d'une manière satisfaisante : il les assura que les frères étaient bien nourris et jouissaient d'une honnête liberté. Candide se détermina. Il prit avec Cacambo l'habit de frère qu'on leur accorda sur-le-champ, et nos deux misérables se mirent à servir d'autres misérables.

Un jour que Candide distribuait à la ronde quelques mauvais bouillons, un vieillard fixa son attention. Son visage était livide, ses lèvres étaient couvertes d'écume, ses yeux étaient à demi tournés, l'image de la mort se

peignait sur ses joues creuses et décharnées. « Pauvre homme! lui dit Candide, que je vous plains! Vous devez horriblement souffrir? — Je souffre beaucoup, répondit-il d'une voix sépulcrale : on dit que je suis étique, pulmonique, asthmatique et calciné jusqu'aux os : si cela est, je suis bien malade. Cependant, tout ne va pas mal, et c'est ce qui me console. — Ah! dit Candide, il n'y a que le docteur Pangloss qui, dans un état aussi déplorable, puisse soutenir la doctrine de l'optimisme quand tout autre ne prêcherait que le pessimis.... — Ne prononcez pas ce détestable mot, s'écria le pauvre homme; je suis Pangloss dont vous parlez. Malheureux, laissez-moi mourir en paix : tout est bien, tout est au mieux. » L'effort qu'il fit en prononçant ces mots lui coûta sa dernière dent, qu'il cracha avec une grande philosophie. Il expira quelques instants après.

Candide le pleura, car il avait le cœur bon. L'entêtement de Pangloss fut une source de réflexions pour notre philosophe; il se rappela toutes ses aventures, et médita longuement le dernier mot de son maître.

Cunégonde était restée à Copenhague; Candide apprit qu'elle y exerçait le métier de ravaudeuse avec toute la distinction possible. La passion des voyages l'abandonna tout à fait. Le fidèle Cacambo le soutenait par ses conseils et par son amitié. Candide ne murmura pas contre la Providence. « Je sais que le bonheur n'est pas le partage de l'homme, disait-il quelquefois : le bonheur ne réside que dans le bon pays d'Eldorado; mais il est impossible d'y aller. »

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

APPARITION DE CUNÉGONDE.

Candide n'était pas si malheureux, puisqu'il avait un véritable ami. Il avait trouvé dans un ami métis ce qu'on cherche vainement dans notre Europe. Peut-être que la nature, qui fait croître en Amérique les simples propres aux maladies corporelles de notre continent, y a placé aussi des remèdes pour nos maladies du cœur et de l'esprit. Peut-être y a-t-il des hommes dans le nouveau monde qui sont conformés tout autrement que nous, qui ne sont pas esclaves de l'intérêt personnel, qui sont dignes de brûler du beau feu de l'amitié. Qu'il serait à souhaiter que, au lieu de ballots d'indigo et de cochenille tout couverts de sang, on nous amenât quelques-uns de ces hommes! Cette sorte de commerce serait bien avantageuse pour l'humanité. Cacambo valait mieux pour Candide qu'une douzaine de moutons rouges chargés de cailloux d'Eldorado. Notre philosophe commençait à goûter le plaisir de vivre. C'était une consolation pour lui de veiller à la conservation de l'espèce humaine et de n'être pas un membre inutile dans la société. Dieu bénit des intentions aussi pures, en lui rendant, ainsi qu'à Cacambo,

les douceurs de la santé. Ils n'avaient plus la gale, et ils remplissaient gaiement les fonctions pénibles de leur état; mais le sort leur ôta bientôt la sécurité dont ils jouissaient. Cunégonde, qui avait pris à cœur de tourmenter son époux, quitta Copenhague pour marcher sur ses traces : le hasard l'amena à l'hôpital; elle était accompagnée d'un homme que Candide reconnut pour M. le baron de Thender-ten-Tronk.

On s'imagine aisément quelle dut être sa surprise. Le baron, qui s'en aperçut, lui parla ainsi : « Je n'ai pas ramé longtemps sur les galères ottomanes; les jésuites apprirent mon infortune et me rachetèrent pour l'honneur de la Société. J'ai fait un voyage en Allemagne, où j'ai reçu quelques bienfaits des héritiers de mon père; je n'ai rien négligé pour retrouver ma sœur, et ayant appris de Constantinople qu'elle était partie sur un vaisseau qui avait fait naufrage sur les côtes du Danemark, je me suis déguisé; j'ai pris des lettres de recommandation pour des négociants danois qui sont en relation avec la Société, et enfin, j'ai trouvé ma sœur qui vous aime, tout indigne que vous êtes de son amitié; et puisque vous avez eu l'imprudence de coucher avec elle, je consens à la ratification du mariage, ou plutôt à une nouvelle célébration du mariage, bien entendu que ma sœur ne vous donnera que la main gauche, ce qui est bien raisonnable, puisqu'elle a soixante et onze quartiers, et que vous n'en avez pas un. — Hélas! dit Candide, tous les quartiers du monde sans la beauté.... Mademoiselle Cunégonde

était fort laide quand j'ai eu l'imprudence de l'épouser; elle est redevenue belle, et un autre a joui de ses charmes; elle est redevenue laide et vous voulez que je lui redonne la main! Non, en vérité, mon révérend frère : renvoyez-la dans son sérail de Constantinople; elle m'a fait trop de mal dans ce pays-ci. — Laisse-toi toucher, ingrat, dit Cunégonde en faisant des contorsions épouvantables; n'oblige pas M. le baron, qui est prêtre, à nous tuer tous les deux pour laver sa honte dans le sang. Me crois-tu capable d'avoir manqué de bonne volonté à la fidélité que je te devais? Que voulais-tu que je fisse vis-à-vis d'un Turc qui me trouvait jolie? Ni mes larmes, ni mes cris n'ont pu adoucir sa farouche passion. Voyant qu'il n'y avait rien à gagner, je m'arrangeai de façon à être violée le plus commodément qu'il me fut possible, et toute autre femme en eût fait autant : voilà mon crime, il ne mérite pas ton courroux. Un crime plus grand à tes yeux, c'est celui de t'avoir enlevé ta maîtresse; mais ce crime doit te prouver mon amour. Va, mon cher petit cœur, si jamais je redeviens belle, si ma gorge qui va et qui vient comme la vague reprend sa rondeur, si... ce ne sera que pour toi, mon cher Candide; nous ne sommes plus en Turquie, et je te jure bien de ne jamais me laisser violer. »

Ce discours ne fit pas beaucoup d'impression sur Candide. Il demanda quelques heures pour se déterminer sur le parti qu'il avait à prendre. M. le baron lui accorda deux heures pendant lesquelles il consulta

son ami Cacambo. Après avoir pesé les raisons du pour et du contre, ils se déterminèrent à suivre le jésuite et sa sœur en Allemagne.

Les voilà qui quittent l'hôpital et se mettent en marche de compagnie, non pas à pied, mais sur de bons chevaux qu'avait amenés le baron jésuite. Ils arrivèrent sur les frontières du royaume. Un grand homme d'assez mauvaise mine considère attentivement notre héros : « C'est lui-même, dit-il en jetant en même temps les yeux sur un petit morceau de papier. Monsieur, sans trop de curiosité, ne vous nommez-vous pas Candide? — Oui, monsieur, c'est ainsi qu'on m'a toujours nommé. — Monsieur, j'en suis flatté pour vous; en effet, vous avez les sourcils noirs, les yeux à fleur de tête, les oreilles d'une grandeur médiocre, le visage rond et haut en couleur : vous m'avez bien l'air d'avoir cinq pieds cinq pouces. — Oui, monsieur, c'est ma taille; mais que vous font mes oreilles et mes sourcils? — Monsieur, on ne saurait trop user de circonspection dans notre ministère. Permettez-moi de vous faire encore une petite question. N'avez-vous pas servi le seigneur Volhall? — Monsieur, en vérité, répondit Candide tout déconcerté, je ne comprends pas.... — Pour moi, je comprends à merveille que vous êtes celui dont on m'a envoyé le signalement. Donnez-vous la peine d'entrer dans le corps de garde. Soldats, conduisez monsieur, préparez la chambre basse, et faites appeler le serrurier pour faire à monsieur une petite chaîne du poids de trente ou quarante

livres. » Et se reprenant avec politesse : « Monsieur Candide, vous avez là un beau cheval; il est d'un poil qui me plaît. Vous êtes un galant homme. »

Le baron n'osa pas réclamer le cheval. On entraîna Candide. Cunégonde pleura pendant un quart d'heure. Le jésuite ne montra aucun chagrin de cette catastrophe. « J'aurais été obligé de le tuer ou de vous remarier, dit-il à sa sœur; et, tout considéré, ce qui vient d'arriver vaut beaucoup mieux pour l'honneur de notre maison. »

Cunégonde partit avec son frère; il n'y eut que le fidèle Cacambo qui ne voulut pas abandonner son ami.

CHAPITRE VINGTIÈME.

SUITE DES INFORTUNES DE CANDIDE. COMMENT IL RETROUVA SA MAITRESSE, ET CE QU'IL EN ADVINT.

« O Pangloss! disait Candide, c'est grand dommage que vous ayez péri misérablement! Vous n'avez été témoin que d'une partie de mes malheurs, et j'espérais vous faire abandonner cette opinion inconséquente que vous avez soutenue jusqu'à la mort. Il n'y a point d'homme sur la terre qui ait essuyé plus de calamités que moi; mais il n'y en a pas un seul qui n'ait maudit son existence, comme nous le disait énergiquement la fille du pape Urbain. Que vais-je devenir, mon cher Cacambo? — Je n'en sais rien, répondit Cacambo; tout ce que je sais, c'est que je ne vous abandonnerai pas. — Après tout, je suis deux fois heureux, puisque mademoiselle Cunégonde m'a abandonné! » dit Candide.

Candide et Cacambo parlaient ainsi dans un cachot : on les en tira pour les ramener à Copenhague. C'était là que notre philosophe devait apprendre son sort. Il s'attendait qu'il serait affreux, et nos lecteurs s'y attendent aussi; mais Candide se trompait, et nos lecteurs se trompent aussi. C'était à Copenhague que le

bonheur l'attendait. A peine y fut-il arrivé qu'il apprit la perte de Volhall : ce barbare ne fut regretté de personne et tout le monde s'intéressa à Candide. Ses fers furent brisés. Il courut chez Zénoïde qui l'attendait : ils furent longtemps sans rien dire; mais leur silence était éloquent. Ils pleuraient, ils s'embrassaient, ils voulaient parler et ils pleuraient encore.

Cacambo jouissait de ce spectacle si doux pour un être sensible; il partageait la joie de son ami. « Cher Cacambo, adorable Zénoïde, s'écria Candide, vous effacez de mon cœur la trace profonde de mes maux! L'amour et l'amitié me préparent des jours délicieux. Par combien d'épreuves ai-je passé pour arriver à ce bonheur inattendu! Tout est oublié; chère Zénoïde, je vous vois, vous m'aimez, tout va au mieux pour moi, tout est bien dans la nature. »

La mort de Volhall avait laissé Zénoïde maîtresse de son sort.

La cour lui avait fait une pension sur les biens de son père, qui avaient été confisqués; elle la partagea avec Candide et Cacambo; elle les logea dans sa maison et répandit dans le public qu'elle avait reçu des services essentiels de ces deux étrangers. Il y en eut plus d'un qui pénétra le motif de ses bienfaits. Le grand nombre en murmura, et sa conduite ne fut approuvée que de quelques citoyens qui savaient penser. Zénoïde, qui faisait un certain cas de l'estime des sots, souffrait de ne pas la mériter.

La mort de mademoiselle Cunégonde, que les cor-

respondants des négociants jésuites répandirent un jour dans Copenhague, procura à Zénoïde les moyens de réconcilier les esprits; elle fit faire une généalogie pour Candide. Le généalogiste, qui était habile homme, le fit descendre d'une des plus anciennes familles de l'Europe : il prétendit même que son vrai nom était Canut, que porta un roi de Danemark, ce qui était très-vraisemblable : *dide* en *ut* n'est pas une si grande métamorphose, et nous en avons vu bien d'autres : Candide devint donc un fort gros seigneur.

Il épousa Zénoïde. « Êtes-vous bien sûre, dit un jour Candide à sa femme, que vous n'avez pas aimé Volhall? C'était un homme superbe, et il n'avait pas une jambe de bois! — De quoi vous inquiétez-vous? dit Cacambo; vos malheurs n'ont-ils pas fait votre fortune? Le bien naît du mal comme le jour de la nuit. Si Pangloss était de ce monde, il vous prouverait qu'avec votre jambe de bois, vos dernières dents, vos lunettes, votre goutte, votre Leibnitz, mademoiselle Zénoïde et Cacambo, vous êtes aussi heureux qu'on peut l'être dans le meilleur des mondes possible. — C'est vrai, dit Candide, mais je n'ai plus mon jardin. »

PENSÉES PHILOSOPHIQUES.

PENSÉES PHILOSOPHIQUES.

La religion fut d'abord aristocratique; plusieurs dieux. La philosophie la fit monarchique; un seul principe. L'inscription d'Isis est du temps de la philosophie : « Je suis tout ce qui est et sera; nul mortel ne lèvera mon voile. »

Pourquoi dit-on toujours *mon Dieu* et *Notre-Dame?*

Nous sommes esclaves au point que nous ne pouvons nous empêcher de nous croire libres.

Un médecin croit d'abord à toute la médecine; un théologien à toute sa philosophie. Deviennent-ils

savants? Ils ne croient plus rien; mais les malades croient et meurent trompés.

Celui qui a dit qu'il était le très-humble et très-obéissant serviteur de l'occasion a peint la nature humaine.

Le bonheur est un état de l'âme; par conséquent il ne peut être durable. C'est un nom abstrait composé de quelques idées de plaisir.

Turc, tu crois en Dieu par Mahomet; Indien, par Fo-hi; Japonais, par Xa-ca; etc. — Eh! misérable, que ne crois-tu en Dieu par toi-même?

L'amour est de toutes les passions la plus forte, parce qu'elle attaque à la fois la tête, le cœur et le corps.

Il faut avoir une religion et ne pas croire aux prêtres; comme il faut avoir du régime, et ne pas croire aux médecins.

Plusieurs savants sont comme les étoiles du pôle, qui marchent toujours et n'avancent point.

On dit des gueux qu'ils ne sont jamais hors de leur chemin; c'est qu'ils n'ont point de demeure fixe. Il en est de même de ceux qui disputent sans avoir des notions déterminées.

L'homme doit être content, dit-on; mais de quoi?

L'abbé de Saint-Pierre a voulu la paix universelle : il ne connaissait pas les lois du monde. Un homme éternue; un chien épouvanté mord un âne; l'âne renverse la faïence d'un pauvre homme; la faïence renversée blesse un petit enfant. Procès.

Nous traitons les hommes comme les lettres que nous recevons : nous les lisons avec empressement, mais nous ne les relisons pas.

Qui a dit que les paroles sont les jetons des sages et l'argent des sots?

L'ennuyeux est la torpille qui engourdit, et l'homme d'imagination est la flamme qui se communique.

La plupart des hommes pensent comme entre deux vins. N'est-ce pas, monsieur de M... ?

Le lit découvre tous les secrets : *Nox nocti indicat scientiam.*

Cromwell disait qu'on n'allait jamais si loin que quand on ne savait plus où on allait.

On s'est réduit partout à la vie simple. La semaine sainte de Rome et le carnaval de Venise n'ont plus de réputation. On va au bal comme à la messe, par habitude.

Les avares sont comme les mines d'or qui ne produisent ni fleurs ni feuillages.

L'honneur est le diamant que la vertu porte au doigt.

Peser le mérite des hommes!, il faudrait avoir la main bien forte pour soutenir une telle balance.

La science est comme la terre : *on n'en peut posséder qu'un peu.*

Pénétration, science, invention, netteté, éloquence, voilà l'esprit.

L'âme est un timbre sur lequel agissent cinq marteaux; chacun frappe en un endroit différent. Il n'y a pas de point mathématique; donc l'âme est étendue, donc elle est matérielle.

Dois-je dépouiller un être de toutes les propriétés qui frappent mes sens, parce que l'essence de cet être m'est inconnue? Il se peut faire que nous devenions quelque chose après notre mort : une chenille se doute-t-elle qu'elle deviendra papillon?

Ceux qui se rendent au dernier avis sont comme ces Indiens qui croyaient qu'on allait au ciel avec ses dernières pensées.

Tout corps animé est un laboratoire de chimie : *Deus est philosophus per quem.*

Quand Roland eut repris son sens commun, il ne fit presque plus rien. Belle leçon pour finir en paix sa vie!

Les poëtes, qui ont tout inventé excepté la poésie, ont inventé les enfers et s'en sont moqués les premiers.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque motus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!

Les rois sont trompés sur la religion et sur les monnaies, parce que sur ces deux articles il faut compter et s'appliquer. La philosophie seule peut rendre un roi bon et sage. La religion peut le rendre superstitieux et persécuteur.

On demandait grâce à Épaminondas pour un officier débauché; il la refuse à ses amis et l'accorde à une courtisane.

Christophe Colomb devine et découvre un nouveau monde : un marchand, un passager lui donne son nom. Bel exemple des quiproquo de la gloire!

Ambassade d'un peuple de sauvages à Cortez : « Tiens, voilà cinq esclaves : si tu es dieu, mange-les; si tu es homme, voilà des fruits et des coqs d'Inde. »

Réponse d'un roi de Sparte à des orateurs de Clazomène : « De votre exorde il ne m'en souvient plus; le milieu m'a ennuyé; et quant à la conclusion, je n'en veux rien faire. »

C'est la réponse de Dieu aux suppliques des dévots.

Le roi Amasis, parvenu d'une condition servile au trône, fit fondre une cuvette dans laquelle il se lavait les pieds, et en fit un dieu.

On ne dit guère aujourd'hui un *philosophe newtonien,* parce qu'à l'attraction près, qui est si probable, tout est démontré dans Newton, et que la vérité ne peut porter un nom de parti. On disait les *philosophes*

cartésiens, parce que Descartes n'avait que des imaginations, et que ceux qui suivaient sa doctrine étaient du parti d'un homme et non de la vérité.

Aristote était un grand homme, sans doute; mais que m'importe? je n'ai rien à apprendre de lui. C'était un grand génie, je le veux : mais il n'a dit que des sottises en philosophie. — Manco-Capac et Odin, Confucius, Zoroastre, Hermès, auraient peut-être été de nos jours de l'Académie des sciences. L'homme de génie serait tombé aux pieds du savant.

Le siècle présent n'est que le disciple du siècle passé. On s'est fait un magasin d'idées et d'expressions où tout le monde puise.

Quel est l'homme le plus heureux? Ce n'est ni moi ni vous. Est-ce Archimède ou Nomentanus?

Je suppose qu'Archimède a un rendez-vous la nuit avec sa maîtresse, Nomentanus a le même rendez-vous à la même heure. Archimède se présente à la porte; on la lui ferme au nez, et on l'ouvre à son rival, qui fait un excellent souper, pendant lequel il ne manque pas de se moquer d'Archimède, et jouit

ensuite de sa maîtresse, tandis que l'autre reste dans la rue, exposé au froid, à la pluie et à la grêle. Il est certain que Nomentanus est en droit de dire : « Je suis plus heureux cette nuit qu'Archimède, j'ai plus de plaisir que lui »; mais il faut qu'il ajoute : supposé qu'Archimède ne soit occupé que du chagrin de ne point faire un bon souper, d'être méprisé et trompé par une belle femme, d'être supplanté par son rival, et du mal que lui font la pluie, la grêle et le froid. Car si le philosophe de la rue fait réflexion que ni une catin ni la pluie ne doivent troubler son âme; s'il s'occupe d'un beau problème, et s'il découvre la proportion du cylindre, de la sphère, il peut goûter un plaisir cent fois au-dessus de celui de Nomentanus.

Qui est-ce qui disait que son fils allait étudier, et qu'il prêchait en attendant?

Tous les siècles se ressemblent-ils? Non; pas plus que les différents âges de l'homme. Il y a des siècles de santé et de maladie.

On aime la gloire et l'immortalité, comme on aime sa race qu'on ne peut voir.

La religion est comme la monnaie, les hommes la prennent sans la connaître.

Confucius dit : « Jeûner, vertu de bonze; secourir, vertu de citoyen. »

Belles paroles de Susanne de Suse en mourant : « Grand Dieu, je t'apporte quatre choses qui ne sont pas dans toi : le néant, la misère, les fautes et le repentir. »

Les paroles sont aux pensées ce que l'or est aux diamants : il est nécessaire pour les enchâsser, mais il en faut peu.

Lord Peterborough en voyant Marly dit : « Il faut avouer que les hommes et les arbres plient ici à merveille. »

Il disait de George Ier : « J'ai beau appauvrir mes idées, je ne puis me faire entendre de cet homme. »

Et pourtant milord ne se faisait entendre de mademoiselle Lecouvreur qu'à force d'or.

Il est aisé de tromper les savants Michel-Ange fait une statue que tous les connaisseurs prennent pour une antique. Boulogne fait un tableau qu'on vend pour un Paul Véronèse; et Mignard attrapé lui dit : « Faites donc toujours des Paul et jamais des Boulogne! »

Le comte de Königsmark, depuis général des Vénitiens, pressé par Louis XIV de se faire catholique, lui répondit : « Sire, si vous voulez me donner trente mille hommes, je vous promets de rendre toute la France turque en moins de deux ans. »

La superstition est tout ce qu'on ajoute à la religion naturelle. Les philosophes platoniciens affermirent la religion chrétienne; les nouveaux philosophes l'ont détruite. Tout auteur d'une religion nouvelle est nécessairement persécuté par l'ancienne; mais la nouvelle persécute à son tour. La morale est la même d'un bout du monde à l'autre. Confucius, Cicéron, Platon, le chancelier de l'Hôpital, Locke, Newton, Gassendi, sont de la même Église. Dieu a fait l'or; les alchimistes veulent en faire.

Les jacobins ont une bulle qui leur ordonne de célébrer la fête de l'Immaculée Conception, et une bulle qui leur permet de n'y pas croire. Quand ils sont docteurs, ils jurent l'Immaculée; reçus dominicains, ils l'abjurent.

Chaque nation a son grand homme : on fait sa statue d'or; on jette au rebut les autres métaux dont l'idole était composée; on oublie ses défauts. Voilà comme on canonise les saints; on attend que les témoins de leurs vices soient morts.

L'amour vit de contrastes. La Béjart disait qu'elle ne se consolerait jamais de la perte de ses deux amants : l'un était Gros-René, et l'autre le cardinal de Richelieu.

Les protestants ont réformé l'Église romaine en la rendant plus attentive sur elle-même; mais cette Église, devenant plus décente et plus sévère, a anéanti le génie italien. Il n'a plus été permis de penser en Italie. La liberté a enlevé le génie anglais; l'esclavage a flétri l'esprit italien.

Les idées sont précisément comme la barbe; elle n'est point au menton d'un enfant : les idées viennent avec l'âge.

Dryden, dans le *Spanish Friar,* dit : « Il reste à savoir si le mariage est un des sept sacrements, ou un des sept péchés mortels. » C'est l'un et l'autre.

Un protestant avait converti sa première femme; il ne put convertir la seconde : ses arguments n'étaient plus si forts. Newton faisait souvent ce conte.

LETTRES SUR LES ARTS.

LETTRES SUR LES ARTS*.

I.

Quelques lettres inédites de Voltaire révèlent avec un tour précis son sentiment sur la peinture et la sculpture.

A son point de départ dans la vie, Voltaire semble avoir compris qu'il avait trop de chemin à faire pour descendre toujours au fond des choses, lui qui voulait régner à toutes les surfaces. En poésie comme en histoire, en histoire comme en philosophie, il ouvre une glorieuse campagne; mais dès qu'il a pris quelques drapeaux, il crie victoire et court à d'autres aventures. Il voyage à bride abattue sur les deux hémisphères de la pensée. Rien ne l'arrête, il ira partout, même quand il ne saura pas son chemin. Mais connaîtra-t-il bientôt le pays parcouru? Non. Il a tout vu à vol

* Ces lettres ont été communiquées à L'Artiste, où elles ont été ainsi commentées.

d'oiseau, avec le regard de l'aigle, il est vrai, mais le vol de l'aigle est trop rapide. Comme l'aigle aussi, il a osé regarder le soleil, mais le soleil ne lui a-t-il pas donné plus d'éblouissement que de lumière?

Au lieu de chercher la Muse dans la forêt ténébreuse de l'inspiration, il l'a violée gaiement après souper, sans bien savoir si c'était la Muse. Au lieu d'étudier pieusement les archives du passé pour écrire l'histoire, il inventait l'histoire. « On fait l'histoire, l'histoire n'est jamais faite. » Dieu n'a-t-il pas créé le monde à son image? Voltaire créait à l'image de son esprit. Le philosophe était-il plus convaincu que le poëte et l'historien, lui qui, tour à tour, riait de ses timidités et surtout de ses audaces?

Ce qui domine dans son œuvre comme dans ses œuvres, c'est le sentiment du bien plutôt que le sentiment du beau; car, pour le philosophe, le beau n'est pas toujours le bien. Toutefois, j'essayerai de démontrer que le sentiment du beau, qui est le sentiment de l'art, a aussi préoccupé Voltaire.

Il n'y a pas bien longtemps que les écrivains français comprennent le langage des peintres et des sculpteurs. Les philosophes réfugiés en Hollande s'épuisaient en disputes théologiques et ne dépensaient pas une heure devant Rembrandt, qui était pourtant un fier théologien, et devant Ruysdael, qui chantait la poésie de l'œuvre de Dieu. Jean-Jacques lui-même, Jean-Jacques, qui avait une palette si lumineuse et un pinceau si vif, passait par Venise sans voir les peintres vénitiens. S'il

rapportait un tableau de l'Adriatique, c'était un tableau à la Jean-Jacques et non à la Giorgione.

Voltaire, avant que Diderot eût parlé, avait-il le sens de l'art? A chaque page de ses lettres, on voit qu'il aspire au pays des chefs-d'œuvre. Il dit sans cesse qu'il ne veut pas mourir sans avoir reçu au Vatican non pas la bénédiction du pape, mais celle de Michel-Ange, ce pape éternel de l'art moderne. Il veut voir Titien à Venise, Raphaël à Rome. Il veut voir à Pompéi et à Herculanum les vestiges de l'art antique. Quoique toujours malade, il n'ira pas en Italie pour le soleil, mais pour les enfants du soleil. Que lui importe s'il souffre! c'est sa destinée. Son esprit passe toujours avant son corps.

Voltaire proclame la suprématie universelle des arts plastiques. « Il n'en est pas de la peinture comme de la musique et de la poésie. Une nation peut avoir un chant qui ne plaise qu'à elle, parce que le génie de sa langue n'en admettra pas d'autres; mais les peintres doivent représenter la nature, qui est la même dans tous les pays*. »

* Voltaire s'élève contre les académies, parce que pour lui la seule académie, c'est la nature; pour lui, le goût académique est mortel; il restreint le talent au lieu de l'étendre :

« Les académies sont, sans doute, très-utiles pour former les élèves, surtout quand les directeurs travaillent dans le grand goût; mais si le chef a le goût petit, si sa manière est aride et léchée, si ses figures grimacent, si ses tableaux sont peints comme les éventails, les élèves, subjugués par l'imitation ou par l'envie de plaire à un mauvais maître, perdent entièrement

Voltaire a jugé un peu de haut, dans son *Siècle de Louis XIV*, les peintres français du dix-septième siècle. Mais il a vu juste, comme presque toujours, plus juste que Diderot jugeant les peintres du dix-huitième siècle. Voltaire voyait par l'œil simple, Diderot était trop artiste pour bien voir : la passion a toujours des prismes devant les yeux. Que si, dans cent ans, on consulte le jugement de nos meilleurs critiques contemporains sur les peintres du dix-neuvième siècle, on s'apercevra, je le crains bien, qu'ils se sont plus trompés que Voltaire sur ceux du dix-huitième siècle.

L'historien était en Prusse lorsqu'il écrivit le *Siècle de Louis XIV*. Il regrettait, pour parler des peintres, de ne pas revoir leurs tableaux; mais son vif souvenir lui permit de ne pas se tromper. Selon lui, Poussin est le peintre des penseurs, mais il lui reproche d'avoir outré le sombre du coloris de l'école romaine. Pour Voltaire, Le Sueur est un peintre qui avait élevé son art au plus haut point, mais qui mourut trop jeune. On méprise beaucoup Le Brun; Voltaire, tout en lui préférant Le Sueur, le reconnaît grand maître. « Son

l'idée de la belle nature. Il y a une fatalité sur les académies : aucun ouvrage qu'on appelle académique n'a été encore, en aucun genre, un ouvrage de génie : donnez-moi un artiste tout occupé de la crainte de ne pas saisir la manière de ses confrères, ses productions seront compassées et contraintes : donnez-moi un homme d'un esprit libre, plein de la nature qu'il copie, il réussira. Presque tous les artistes sublimes ou ont fleuri avant les établissements des académies, ou ont travaillé dans un goût différent de celui qui régnait dans ces sociétés. »

tableau de la *Famille de Darius*, qui est à Versailles, n'est point effacé par le coloris du tableau de Paul Véronèse, qu'on voit à côté. » Et Voltaire constate que par le dessin, la composition, la grandeur et le sentiment, on laisse derrière soi les peintres qui n'ont que leur palette. Il veut qu'il n'y ait de grands peintres que ceux-là qui travaillent pour être gravés.

Voltaire n'aime pas beaucoup Mignard, mais il salue avec sympathie Bourdon et Valentin. Non-seulement il proclame Rigaud un grand portraitiste, mais il signale comme un chef-d'œuvre digne d'être comparé aux tableaux de Rubens le tableau où Rigaud a représenté le cardinal de Bouillon ouvrant l'année sainte. Ici Voltaire va trop loin.

Où Voltaire se trompe encore, c'est devant le *Salon d'Hercule*, de Le Moine, qu'il regarde avec trop d'enthousiasme comme une des grandes pages de l'histoire de l'art. Mais il ne se trompe ni sur Desportes, ni sur Oudry, les peintres d'animaux; ni sur Raoux, ce peintre inégal qui se souvient des Vénitiens et des Flamands; ni sur les Boulogne, le bon Boulogne et le mauvais Boulogne; ni sur Watteau, qui excelle dans le gracieux, « comme Teniers a excellé dans le grotesque »; ni sur Santerre, dont il vante les grâces et les voluptés, dont le coloris « vrai et tendre » lui fait chanter un hymne devant le tableau d'*Adam et Ève*, où Santerre a représenté, après la lettre, Philippe d'Orléans et la marquise de Parabère.

Dans une lettre au comte d'Argental, Voltaire s'in-

digne de voir la cour préférer le dernier des Coypel* au dernier des Vanloo. Il s'indigne avec raison; car, entre le peintre prétentieux qui se laissait comparer à Raphaël, et le peintre sans prétention qui peignait d'immortels déjeuners de chasse avec un pinceau parisien et une palette flamande, il y avait tout un abîme.

Voltaire croyait que le dix-huitième siècle l'emporterait par le ciseau sur le siècle de Louis XIV.

Il attendait son voyage à Rome pour avoir une opinion sur l'architecture; il admirait la colonnade du Louvre, mais il ne levait jamais les yeux sur Notre-Dame de Paris. S'il vante la facade de Saint-Gervais, c'est qu'il a demeuré rue de Longpont. Il avait mieux étudié la gravure. Il possédait beaucoup d'estampes d'après les écoles italienne, flamande et française. Il aimait les ciselures, les médailles, les montres, les éventails. On consultait son goût chez le duc de Sully, chez la marquise de Mimeure, chez le maréchal de Villars, sur les tentures, les tapisseries **, les porce-

* Coypel, qui croyait écrire avec son pinceau et peindre avec sa plume :

On dit que notre ami Coypel
Imite Horace et Raphaël.
A les surpasser il s'efforce,
Et nous n'avons point aujourd'hui
De rimeur peignant de sa force,
Ni peintre rimant comme lui.

** Voltaire voulut avoir la *Henriade* en tapisserie. Il écrivit de Cirey à l'abbé Moussinot :

« Allez donc, mon cher ami, dans le royaume de M. Oudry. Je voudrais bien qu'il voulût exécuter la *Henriade* en tapisserie;

laines. Dans les jardins, quoiqu'il appréciât Le Nôtre, il ne voulait pas, comme Boileau, qu'on taillât sous ses yeux l'if et le chèvrefeuille.

Voltaire aimait les beaux livres et se préoccupait de l'art typographique. Il veillait sur les éditions de ses œuvres avec une sollicitude jalouse. Non-seulement il désignait les peintres et les dessinateurs pour les estampes, mais il rédigeait lui-même les sujets à graver *.

j'en achèterais une tenture. Il me semble que le temple de l'Amour, l'assassinat de Guise, celui de Henri III par un moine, saint Louis montrant sa postérité à Henri IV, sont d'assez beaux sujets de dessins : il ne tiendrait qu'au pinceau d'Oudry d'immortaliser la *Henriade* et votre ami. »

Mais son trésorier l'avertit que cette édition de la *Henriade* le ruinerait, et il y renonça.

* Voltaire avait lui-même indiqué en quelques traits les illustrations de la *Henriade*, à Coypel, de Troy et Galloche, pour neuf chants :

A la tête du poëme, Henri IV, au naturel, sur un trône de nuages, tenant Louis XV entre ses bras, et lui montrant une Renommée qui tient une trompette où sont attachées les armes de France :

Disce, puer, virtutem ex me verumque laborem.

PREMIER CHANT.

Une armée en bataille; Henri III et Henri IV s'entretenant à cheval à la tête des troupes; Paris dans l'éloignement; les soldats sur les remparts; un moine sur une tour, avec une trompette dans une main et un poignard dans l'autre.

DEUXIÈME CHANT.

Une foule d'assassins et de mourants; un moine en capuchon,

Il disait sans cesse en traversant le vieux Paris, sans air et sans soleil, qu'il lui semblait plutôt un repaire de truands qu'un pays habité par le peuple le plus spirituel de la terre : « Quand donc un autre Louis XIV bâtira-t-il le Versailles du peuple? » C'était en vain qu'il parlait de Paris aux ministres et aux maîtresses du roi; on lui répondait que le Trianon était un séjour charmant. Et Voltaire s'écriait avec chagrin : « S'il ne se trouve ni un roi ni un homme pour rebâtir Paris, il faut pleurer sur les ruines de Jérusalem. »

un prêtre en surplis, portant des croix et des épées; l'amiral de Coligny qu'on jette par la fenêtre; le Louvre, le roi, la reine mère et toute la famille royale sur un balcon, une foule de morts à leurs pieds.

TROISIÈME CHANT.

Le duc de Guise au milieu de plusieurs assassins qui le poignardent.

QUATRIÈME CHANT.

Le château de la Bastille dont la porte est ouverte; on y fait entrer les membres du parlement deux à deux. Trois Furies, avec des habits semés de croix de Lorraine, sont portées dans les airs sur un char traîné par des dragons.

CINQUIÈME CHANT.

Jacques Clément, à genoux devant Henri III, lui perce le ventre d'un poignard; dans le lointain, Henri IV, sur un trône, reçoit le serment de l'armée.

SIXIÈME CHANT.

Henri IV armé, endormi au milieu du camp; saint Louis, sur un nuage, mettant la couronne sur la tête de Henri IV, et lui

Et quand il voit que Louis XV ne bâtira ni Versailles ni Paris, qu'il se contentera d'édifier la Madeleine pour que toutes ses maîtresses aillent y répandre un jour les larmes de la pénitence, Voltaire s'adresse aux Parisiens eux-mêmes. Il leur rappelle que Londres, consumée par les flammes, se releva en deux années devant les bravades de toute l'Europe, qui lui disait : « Dans vingt ans tu ne seras encore qu'une ruine*. »

montrant un palais ouvert; le Temps, la faux à la main, est à la porte du palais, et une foule de héros dans le vestibule ouvert.

SEPTIÈME CHANT.

Une mêlée au milieu de laquelle un guerrier embrasse en pleurant le corps d'un ennemi qu'il vient de tuer; plus loin Henri IV entouré de guerriers désarmés, qui lui demandent grâce à genoux.

HUITIÈME CHANT.

L'Amour sur un trône, couché entre des fleurs, des Nymphes et des Furies autour de lui; la Discorde tenant deux flambeaux, la tête couverte de serpents, parlant à l'Amour qui l'écoute en souriant; plus loin un jardin où on voit deux amants couchés sous un berceau; derrière eux un guerrier qui paraît plein d'indignation.

NEUVIÈME CHANT.

Les remparts de Paris couverts d'une multitude de malheureux que la faim a desséchés, et qui ressemblent à des ombres; une divinité brillante qui conduit Henri IV par la main; les portes de Paris par terre; le peuple à genoux dans les rues.

* Voltaire écrivait : « Nous possédons dans Paris de quoi acheter des royaumes, nous voyons tous les jours ce qui manque à notre ville, et nous nous contentons de murmurer. On passe devant le Louvre, et on gémit de voir cette façade, monument de la grandeur de Louis XIV, du zèle de Colbert et du génie de

Voltaire s'est indigné, lui aussi, de voir le Louvre inachevé :

Monument imparfait de ce siècle vanté
Qui sur tous les beaux-arts a fondé sa mémoire,
Vous verrai-je toujours, en attestant sa gloire,
Faire un juste reproche à sa postérité?

Faut-il que l'on s'indigne alors qu'on vous admire,
Et que les nations qui veulent nous braver,

Perrault, cachée par des bâtiments de Goths et de Vandales. Nous courons aux spectacles, et nous sommes indignés d'y entrer d'une manière si incommode et si dégoûtante. Nous n'avons que deux fontaines dans le grand goût, et il s'en faut bien qu'elles soient avantageusement placées : toutes les autres sont dignes d'un village. Des quartiers immenses demandent des places publiques, et tandis que l'arc de triomphe de la porte Saint-Denis et la statue équestre de Henri le Grand, ces deux ponts, ces deux quais superbes, ce Louvre, ces Tuileries, ces Champs-Élysées, égalent ou surpassent les beautés de l'ancienne Rome, le centre de la ville, obscur, resserré, hideux, représente le temps de la plus honteuse barbarie.

» A qui appartient-il d'embellir la ville, sinon aux habitants? On parle d'une place et d'une statue du roi; mais depuis le temps qu'on en parle, on a bâti une place dans Londres, et on a construit un pont sur la Tamise. Il est temps que ceux qui sont à la tête de la plus opulente capitale de l'Europe la rendent la plus commode et la plus magnifique. Ne serons-nous pas honteux à la fin de nous borner à de petits feux d'artifice vis-à-vis un bâtiment grossier, dans une petite place destinée à l'exécution des criminels? Qu'on ose élever son esprit, et on fera ce qu'on voudra. Il s'agit bien d'une place! il faut des marchés publics, des fontaines, des carrefours réguliers, des salles de spectacle; il faut élargir les rues, découvrir les monuments qu'on ne voit point, et en élever qu'on puisse voir. »

Fières de nos défauts, soient en droit de nous dire
Que nous commençons tout pour ne rien achever?

Sous quels débris honteux, sous quel amas rustique,
On laisse ensevelis ces chefs-d'œuvre divins!
Quel barbare a mêlé la bassesse gothique
A toute la grandeur des Grecs et des Romains?

Louvre, palais pompeux dont la France s'honore,
Sois digne de ce roi, ton maître et notre appui;
Embellis les climats que sa vertu décore,
Et dans tout ton éclat montre-toi comme lui.

Les vers de Voltaire, écrits sur les genoux de madame de Pompadour, qui décorait la vertu de Louis XV, ne firent pas continuer le Louvre. En ce temps-là, Paris était à Versailles, et le palais des chefs-d'œuvre était le Parc aux Cerfs.

II.

En ses dernières années, Voltaire eut l'idée de faire une poétique. Il n'avait le plus souvent qu'à reprendre ce qu'il avait dit et redit çà et là dans ses œuvres*. Falconnet, qui avait écrit contre sa manière de juger les tableaux et les statues, lui donna, un jour de colère, le dessin de faire la poétique des arts; mais ce dessin n'enfanta que des idées répandues sur les marges de ses livres.

Voici une de ses lettres à Falconnet :

« Vous vous plaignez de mon injustice envers » Charles Coypel. La vérité est-elle donc injuste? Je » n'aime pas les grimaces. Aimez-vous mieux les éven- » tails ou les paravents que les fresques? Je n'ai pas » vu la belle Italie, mais j'ai vu la belle nature. Fer- » mez la porte sur Fontenelle et sur Watteau, qui, à » force d'esprit, ont fait un dieu du mensonge. Une » belle fille naïve et simple sera toujours un meilleur » exemple que madame la duchesse dans le soleil de » ses diamants.

* Cette poétique fut faite après lui. Je ne la donnerais pas en prix aux lycéens, parce qu'elle n'est pas meilleure que les autres.

» Je ne vous redirai pas ces vers que je rimai au » temps jadis pour une belle dame qui ne les a pas » lus. Mais puisqu'elle ne les a pas lus, lisez-les :

L'Art dit un jour à la Nature :
Vous n'égalez jamais les œuvres de ma main;
Vous agissez sans choix, vous créez sans dessein;
Que feriez-vous sans ma parure?
Un teint flétri par vous s'embellit par mon fard;
C'est moi qui d'une prude arrange la sagesse;
Des coquettes beautés je conduis la finesse,
Et mène sous mon étendard
Et les beaux esprits, et les belles.
J'ai seul dicté sans vous les vers de Fontenelles
Et les fables du sieur Houdard.
Ainsi, belle d'Ussé, l'Art se croyait le maître,
Et le monde à son char paraissait s'attacher;
Mais la Nature vous fit naître,
Et l'Art confus s'alla cacher.

» Il ne faut pas que l'art aille se cacher dans les » églogues de Fontenelle ni dans les fables de Houdard, » mais il faut qu'il laisse le pas à la nature. »

Or, voici comment Falconnet avait fait la critique de la critique de Voltaire :

« Qu'un écrivain de la foule se soit trompé en mille et mille manières, ses erreurs ne sont point contagieuses : c'est une pierre jetée dans l'eau; le trou se rebouche de lui-même, et on n'en voit plus la place. Mais qu'un esprit du premier ordre ait déposé dans ses ouvrages quelques faux traits de plume, vous pouvez compter qu'ils seront copiés, tout aussi bien que ce qu'il aura écrit de plus exact.

» On lit dans l'*Essai sur l'histoire générale*, chapitre XLII : « Les Académies sont sans doute très-utiles » pour former des élèves, surtout quand les directeurs » travaillent dans le grand goût; mais si le chef a le » goût petit, si sa manière est aride et léchée, si ses » figures grimacent, si ses tableaux sont peints comme » des éventails, les élèves, subjugués par l'imitation » ou par l'envie de plaire à un mauvais maître, perdent » entièrement l'idée de la belle nature. »

» Dans notre Académie, que M. de Voltaire avait en vue, les élèves ne chercheraient point à plaire à un directeur qui peindrait mal; sa mauvaise manière, s'il en avait une, ne les subjuguerait pas. Chaque élève a son maître dont les principes, les ouvrages et les leçons, tout cela plus ou moins bon, lui servent de guide; et s'il avait à s'égarer en suivant la manière d'un directeur mauvais peintre, il faudrait au moins qu'il fût son élève. Chez nous, le directeur influe beaucoup moins, pour ne pas dire point du tout, sur l'étude des jeunes gens, que chaque maître et chaque professeur en particulier : nos règlements ont été faits sur ce pied-là. On a pensé que *directeur* ne signifiait pas toujours *très-bon artiste*, ni même *homme fort intelligent*. Quand ces trois qualités se trouvent réunies, on en profite : s'il en arrive autrement, le directeur alors, dans l'un ou l'autre cas, ne l'est que pour la forme. En effet, si le directeur devait former les élèves, il faudrait qu'il fût un des meilleurs peintres ou sculpteurs de l'Académie; car s'il était mauvais

artiste, et qu'il conservât pendant quinze ou vingt ans le directorat, il n'en résulterait pas moins que la chute de l'art, puisqu'il ferait perdre l'idée du *grand goût* et de la *belle nature :* mais l'art n'a rien à craindre de sa part : nos fondateurs y ont pourvu, et depuis plusieurs années, les directeurs n'ont pas donné lieu au reproche.

» Le directeur Charles Coypel, que M. de Voltaire a désigné on ne saurait plus clairement, ne pouvait donc gâter le goût de qui que ce fût. Un jour qu'il dessinait d'après nature dans l'école du modèle, un petit coquin d'élève qui n'était point *subjugué* se chargea de la commission; il se glissa derrière Coypel et lui dit : *Tu as un habit de velours, et tu dessines une figure de camelot.* Le polisson disparut; Coypel fut sage, il ne dessina plus dans l'école publique du modèle; mais il employa ses soirées d'hiver à lire ses comédies aux gens qu'il assemblait chez lui pour leur donner cette récréation.

» M. de Voltaire, qui avait ses raisons, rapportait là un trait de l'histoire du temps, fort clair pour nous, obscur pour la postérité, parce que les tableaux de Charles Coypel n'y seront pas recommandés. Il fallait donc ou expliquer le passage, ou ne pas le copier, attendu que tous nos directeurs ne peignent pas d'une manière léchée, aride, et ne font pas des éventails grimaciers. Les erreurs de M. de Voltaire et celles de l'Encyclopédie ne sont rien moins que sans conséquence.

» Mais les contradictions sont exceptées; les exposer seulement, c'est les réfuter.

» J'honore la mémoire d'un homme à qui la postérité rendra les hommages qu'elle accorde aux talents supérieurs : elle séparera les faiblesses et les travers de M. de Voltaire d'avec ses œuvres immortelles. »

Falconnet ne se borne pas à cette critique. Comme la plume lui pesait moins que le ciseau, il voulut avoir raison de Voltaire. Il eut tout à fait tort en écrivant sa lettre à Diderot :

« M. de Voltaire juge le mérite de quelques-uns de nos peintres et de nos sculpteurs. Qu'il me soit permis de produire aussi mon opinion, et de l'opposer à celle du grand écrivain que je contredis. Les artistes éclairés et les connaisseurs instruits seront nos juges, après vous, le juge souverain. »

Et Falconnet essaye de casser les jugements que Voltaire avait rendus sans bien connaître la cause, mais avec un air de justice. « *Le Sueur,* dit M. de Voltaire, *n'a eu que le Vouët pour maître.* On ne peut pas dire à la lettre que Le Sueur n'ait eu que Vouët pour maître, parce que les beaux ouvrages et le naturel qu'il étudia étaient aussi de bons maîtres. D'ailleurs le Vouët avait rapporté d'Italie la grande manière de composer et de peindre. C'est lui qui, bien plus que le Primatice et maître Roux ne l'avaient fait sous François Ier, en développa les principes dans notre école, et nous lui devons la plupart des excellents peintres qui l'ont illustrée. Quoique Le Sueur ait

beaucoup surpassé son maître, je crois cependant que Vouët méritait quelques lignes, et qu'il ne fallait pas tant le déprimer. J'ose avancer qu'un peintre, encore aujourd'hui, qui aurait les talents de Vouët, à quelques négligences près dans le dessin, mériterait une belle réputation.

» *La* Famille de Darius, *qui est à Versailles, n'est point effacée par le coloris de Paul Véronèse qu'on voit vis-à-vis.* N'aurait-il pas mieux valu comparer coloris à coloris : on aurait vu que celui de Le Brun est pesant et faux dans ce tableau. Celui de Paul Véronèse lui fait certainement beaucoup de tort par sa vérité et sa fraîcheur. La légèreté des étoffes du peintre italien comparée aux étoffes de Le Brun eût aussi conservé quelque supériorité. Qui oserait comparer la touche et la magie du pinceau des *Pèlerins d'Emmaüs,* avec ces mêmes parties de la *Famille de Darius?* Mais l'expression, la dignité, le *costume,* le dessin en général, et l'ordonnance, comme le dit M. de Voltaire, sont absolument en faveur de Le Brun. Je crois que c'est toujours avec précaution et beaucoup de connaissance qu'il faut comparer les peintres français, quelque habiles qu'ils soient, aux grands peintres italiens. Quand nous avons raison, il faut le prouver victorieusement, attendu que l'Italie est toujours disposée à nous donner tort.

» *Les tableaux de Cazes commencent à être d'un grand prix.* Nous voyons tous les jours que le prix n'est pas une règle fort sûre ni une preuve certaine du

mérite d'un ouvrage, en peinture comme en beaucoup d'autres choses. Cazes était un habile homme sans doute : mais je ne crois pas que le prix de ses tableaux soit augmenté; car on ne les achète presque plus. M. de Voltaire ne savait pas que la cabale contre Le Moine élevait le bonhomme Cazes, qui ne s'en serait pas douté. J'ai vu jouer cette farce, et Le Moine en a senti les tristes effets.

» *Le tableau de Santerre, dans la chapelle de Versailles, est un chef-d'œuvre de grâce.* Il faut convenir que ce tableau avait déjà reçu de grands éloges. On trouve en effet dans une description de Versailles, *que le peintre a rassemblé dans la figure de sainte Thérèse tous les dons de la nature, tout ce qui frappe dans la beauté, tout ce qui touche dans la douceur et dans la modestie, enfin, le même air et les mêmes manières qu'avait la grande Isabelle de Castille.* Je suis trop jeune pour avoir vu Isabelle de Castille et pour connaître son air et ses manières; mais j'ai vu le tableau de Santerre. La sainte minaude avec un roulement d'yeux qui manque son effet, parce que ses yeux appartiennent à une tête sans caractère. Les autres parties n'ont point d'expression. Ce tableau est mou, froid, les tons en sont pesants, la couleur cendrée; c'est à peu près une capucinade. Si M. de Voltaire eût *vu*, dans la chapelle de Versailles, la *Descente du Saint-Esprit* peinte par Jouvenet, il est à croire que le chef-d'œuvre de grâce ne lui eût paru qu'un assez médiocre tableau, style et sujet à part.

» *L'*Adam et Ève *du même est un des plus beaux tableaux qu'il y ait en Europe.* Ce tableau est une froide copie de la Vénus de Médicis et de l'Antinoüs. Il a des beautés sans doute; mais il est simplement dans la classe de ces ouvrages trop exaltés par les possesseurs et par ceux qui les croient et les flattent. Ce tableau, tout froid qu'il est, l'emporte cependant sur la *Sainte Thérèse* de la chapelle de Versailles. M. Dandré dit fort judicieusement de ce peintre : *Ses tableaux les plus estimés sont des têtes de fantaisie et des demi-figures.*

» *Jouvenet, quoique bon peintre, est inférieur à Le Brun son maître.* On croit communément qu'en disant : Tel est supérieur, tel est inférieur, on a jugé les grands peintres; on se trompe. Il faudrait, par une balance exacte, analyser des parties de l'art qui ne peuvent jamais être réunies dans une seule tête, et voir celles qui constituent plus spécialement le peintre. Sans parler de quelques autres tableaux, quand on en montrera un de Le Brun qui l'emporte sur la *Descente de croix* qui est présentement dans notre Académie, par Jouvenet, nous donnerons la préférence à Le Brun. Je crois que la balance de M. de Pilles ne serait pas suffisante.

» *Le mérite de La Fosse était à peu près semblable à celui de Santerre.* Santerre, qui ne faisait que des figures seules, n'est en rien semblable à La Fosse, lequel était très-savant dans les effets, le coloris, la magie et la machine d'une grande composition. C'est

comparer les vers de La Mothe et les rimes de Saint-Évremond à la poésie de Voltaire. Si on avait à nommer deux peintres différents en tout, on pourrait dire *La Fosse et Santerre.*

» *Le tableau de Rigaud, du* Cardinal de Bouillon ouvrant l'année sainte, *est un chef-d'œuvre égal aux plus beaux ouvrages de Rubens.* Ce tableau, de la vieillesse de Rigaud, est couleur de rose et de brique. Aucun artiste ne s'avisera de le citer, quand il parlera des plus belles productions de ce maître. En un mot, il est aussi loin des plus beaux ouvrages de Rubens, qu'un jardin bien peigné est loin d'un paysage riche, agreste et sublime.

» *De Troy le fils a fait des tableaux d'histoire estimés.* Ses beaux tableaux sont en général soutenus par une noblesse de composition, une richesse d'ajustements et une beauté de coloris qui feront toujours beaucoup d'honneur à notre école. *De Troy* doit être assurément plus qu'estimé.

» *Watteau a été dans le gracieux ce que Teniers a été dans le grotesque.* Watteau est créateur d'un genre de galanterie qu'il a porté à un point de perfection unique. Teniers peignit avec la plus grande finesse les hommes et les mœurs de son pays. Si chacun ne savait pas ce qu'il faut entendre par *grotesques* en peinture, M. Watelet y suppléerait dans l'Encyclopédie, à l'article de ce mot. On pourrait dire aussi que dans un sens Callot a fait quelquefois des figures grotesques, des figures de fantaisie, des *caricatures.*

» *Le Moine a peut-être surpassé tous ces peintres par la composition du salon d'Hercule à Versailles.* Tout habile homme qu'il était, il n'a surpassé par aucune de ses compositions, ni Poussin, ni Voüet, ni Le Sueur, ni Le Brun, ni Bourdon, ni Jouvenet, ni La Fosse, ni de Troy. Son plafond de Versailles, quoique rempli de très-beaux détails dans l'exécution, ne surpasse point du tout les belles compositions des peintres que je nomme.

» *Girardon a égalé tout ce que l'antiquité a de plus beau, par les bains d'Apollon, et par le tombeau du cardinal de Richelieu.* Très-assurément, s'il ne restait que ces deux ouvrages, ils attesteraient la beauté de la sculpture française. Mais ils ne nous empêcheront pas de voir la supériorité de l'Apollon, du Gladiateur, du Laocoon, du Torse et de quelques autres encore. M. de Voltaire a omis dans la liste des sculpteurs français, Des Jardins, Lerambert, Marcy, Le Pautre, qui cependant y auraient figuré pour le moins aussi honorablement que Théodon, quoiqu'il fût habile homme.

» Je crois aussi que parmi les peintres il fallait nommer Le Fèvre, Blanchard, Bourguignon, La Hire, Jean-Baptiste Vanloo, Largilière, Noël Coypel, qui tous ont fait honneur à notre peinture, et qui, si je ne me trompe, ont surpassé, la juste balance à la main, M. Cazes qu'il est convenable de louer, mais avec plus de modération que n'en mettait M. le marquis d'Argens. Il dit : *Examen des différentes écoles de peinture : Peut-être ne risquerait-on rien en soutenant qu'il n'y*

eut jamais de plus beau pinceau, si l'on en excepte celui du Corrége. Cela est un peu fort, et nous connaissons entre ces deux peintres de plus beau pinceau et plus léger que celui de Cazes. Mais quand, ailleurs, on compare notre Mignard au Corrége, on a la permission de tout dire. »

Et moi ferai-je la critique de la critique de Falconnet? Le temps, qui est un grand juge — le grand juge — l'a faite avant moi — ou plutôt la critique de Falconnet a fait son temps. Santerre n'a pas peint des capucinades. On ne pouvait pas dire de l'*Adam et Eve* du même peintre : « Ce tableau tout froid qu'il est, » puisque le Régent, qui s'y connaissait, le trouvait trop vivant et trop voluptueux. Je n'irai pas plus loin. Je reconnais que Voltaire se trompe, mais comme un galant homme, tandis que Falconnet se trompe comme un pédant.

III.

Voltaire écrivit un jour au roi de Prusse pour lui parler des beaux-arts; mais Voltaire ne se laissait prendre qu'à demi aux magies de la peinture et de la statuaire, parce qu'il ne voyait les chefs-d'œuvre que par les yeux de l'esprit. Il ne parla bien au roi de Prusse que de l'art de la guerre et de l'art d'écrire. Il parlait en riant sans être pénétré du sentiment des beaux-arts. On s'impatiente de voir ce grand esprit jouer à l'esprit devant une si grande cause.

« Nous entendons par beaux-arts l'éloquence dans laquelle vous vous êtes signalé en étant l'historien de votre patrie, et le seul historien brandebourgeois qu'on ait jamais lu; la poésie, qui a fait vos amusements et votre gloire quand vous avez bien voulu composer des vers français; la musique, où vous avez réussi au point que nous doutons fort que Ptolémée Auletès eût jamais osé jouer de la flûte après vous, ni Achille de la lyre.

» Ensuite viennent les arts, où l'esprit et la main sont presque également nécessaires, comme la sculpture, la peinture, tous les ouvrages dépendants du dessin, et surtout l'horlogerie, que nous regardons

comme un bel art depuis que nous en avons établi des manufactures au mont Crapack.

» Vous connaissez, Sire, les quatre siècles des arts; presque tout naquit en France et se perfectionna sous Louis XIV; ensuite plusieurs de ces mêmes arts exilés de France allèrent embellir et enrichir le reste de l'Europe au temps fatal de la destruction du célèbre édit de Henri IV, énoncé *irrévocable*, et si facilement révoqué. Ainsi le plus grand mal que Louis XIV pût se faire à lui-même fit le bien des autres princes contre son intention; et ce que vous en avez dit dans votre Histoire du Brandebourg en est une preuve.

» Si ce monarque n'avait été connu que par le bannissement de six à sept cent mille citoyens utiles, par son irruption dans la Hollande dont il fut bientôt obligé de sortir, *par sa grandeur qui l'attachait au rivage* tandis que ses troupes passaient le Rhin à la nage, si on n'avait pour monuments de sa gloire que les prologues de ses opéras suivis de la bataille d'Hochstet, sa personne et son règne figureraient mal dans la postérité. Mais tous les beaux-arts en foule, encouragés par son goût et par sa munificence, ses bienfaits répandus avec profusion sur tant de gens de lettres étrangers, le commerce naissant à sa voix dans son royaume, cent manufactures établies, cent belles citadelles bâties, des ports admirables construits, les deux mers unies par des travaux immenses, etc., forcent encore l'Europe à regarder avec respect Louis XIV et son siècle.

» Ce sont surtout ces grands hommes, uniques en

tout genre, que la nature produisit alors à la fois, qui rendirent ces temps éternellement mémorables. Le siècle fut plus grand que Louis XIV, mais la gloire en rejaillit sur lui.

» L'émulation des arts a changé la face de la terre du pied des Pyrénées aux glaces d'Archangel. Il n'est presque point de prince en Allemagne qui n'ait fait des établissements utiles et glorieux.

» Qu'ont fait les Turcs pour la gloire? rien. Ils ont dévasté trois empires et vingt royaumes : mais une seule ville de l'ancienne Grèce aura toujours plus de réputation que tous les Ottomans ensemble.

» Voyez ce qui s'est fait depuis peu d'années dans Saint-Pétersbourg, que j'ai vu en marais au commencement du siècle où nous sommes. Tous les arts y ont accouru, tandis qu'ils sont anéantis dans la patrie d'Orphée, de Linus et d'Homère.

» La statue que l'impératrice de Russie élève à Pierre le Grand parle du bord de la Néva à toutes les nations; elle dit : J'attends celle de Catherine. »

C'était là une phrase de celui qui ne faisait jamais de phrases, mais ce n'était pas là une page à imprimer dans le *Dictionnaire philosophique* sous le titre pompeux : *Beaux-arts.*

IV.

Voltaire avait-il été beaucoup à l'Opéra? Il avait lu Quinault, et ne connaissait Lulli que par ouï-dire. Ses pages sur la musique française méritent bien pourtant d'être relues.

« La musique française, du moins la vocale, n'a été jusqu'ici du goût d'aucune autre nation. Elle ne pouvait l'être, parce que la prosodie française est différente de toutes celles de l'Europe. Nous appuyons toujours sur la dernière syllabe, et toutes les autres nations pèsent sur la pénultième ou sur l'antépénultième, ainsi que les Italiens. Notre langue est la seule qui ait des mots terminés par des *e* muets; et ces *e*, qui ne sont pas prononcés dans la déclamation ordinaire, le sont dans la déclamation notée, et le sont d'une manière uniforme, *gloi-reu, victoir-eu, barbari-eu, furi-eu*.... Voilà ce qui rend la plupart de nos airs et notre récitatif insupportables à quiconque n'y est pas accoutumé. Le climat refuse encore aux voix la légèreté que donne celui d'Italie; nous n'avons point l'habitude qu'on a eue longtemps chez le pape et dans les autres cours italiennes de priver les hommes de leur virilité pour leur donner une voix plus belle que celle des femmes. Tout cela joint à la lenteur de notre chant, qui fait un étrange contraste avec la vivacité de notre nation,

rendra toujours la musique française propre pour les seuls Français.

» Malgré toutes ces raisons, les étrangers qui ont été longtemps en France conviennent que nos musiciens ont fait des chefs-d'œuvre en ajustant leurs airs à nos paroles, et que cette déclamation notée a souvent une expression admirable; mais elle ne l'a que pour des oreilles très-accoutumées, et il faut une exécution parfaite, il faut des acteurs : en Italie, il ne faut que des chanteurs.

» La musique instrumentale s'est ressentie un peu de la monotonie et de la lenteur qu'on reproche à la vocale; mais plusieurs de nos symphonies, et surtout nos airs de danse, ont trouvé plus d'applaudissements chez les autres nations. On les exécute dans beaucoup d'opéras italiens.

» Lulli fut le père de la vraie musique en France. Il sut accommoder son art au génie de la langue; c'était l'unique moyen de réussir. Il est à remarquer qu'alors la musique italienne ne s'éloignait pas de la gravité et de la noble simplicité que nous admirons encore dans les récitatifs de Lulli.

» Rien ne ressemble plus à ces récitatifs que le fameux motet de Luigi, chanté en Italie avec tant de succès dans le dix-septième siècle, et qui commence ainsi :

Sunt breves mundi rosæ,
Sunt fugitivi flores,
Frondes veluti annosæ,
Sunt labiles honores.

» Il faut bien remarquer que, dans cette musique de pure déclamation, qui est la mélopée des anciens, c'est principalement la beauté naturelle des paroles qui produit la beauté du chant; on ne peut bien déclamer que ce qui mérite de l'être. C'est à quoi on se méprit beaucoup du temps de Quinault et de Lulli. Les poëtes étaient jaloux du poëte, et ne l'étaient pas du musicien. Boileau reproche à Quinault

> ... ces lieux communs de morale lubrique,
> Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.

» Les passions tendres que Quinault exprimait si bien étaient sous sa plume la peinture vraie du cœur humain bien plus qu'une morale lubrique. Quinault par sa diction échauffait encore plus la musique que l'art de Lulli n'échauffait ses paroles. Il fallait ces deux hommes et des acteurs pour faire de quelques scènes d'*Atys*, d'*Armide* et de *Roland* un spectacle tel que ni l'antiquité ni aucun peuple contemporain n'en connut. Les airs détachés, les ariettes ne répondirent pas à la perfection de ces grandes scènes. Ces airs, ces petites chansons étaient dans le goût de nos *noëls;* ils ressemblaient aux *barcaroles* de Venise : c'était tout ce qu'on voulait alors. Plus cette musique était faible, plus on la retenait aisément; mais le récitatif est si beau, que Rameau n'a jamais pu l'égaler. Il me faut des chanteurs, disait-il, et à Lulli des acteurs. Rameau a enchanté les oreilles, Lulli enchantait l'âme; c'est

un des grands avantages du siècle de Louis XIV que Lulli ait rencontré un Quinault.

» Après Lulli, tous les musiciens, comme Colasse, Campra, Destouches et les autres, ont été ses imitateurs, jusqu'à ce qu'enfin Rameau est venu, qui s'est élevé au-dessus d'eux par la profondeur de son harmonie, et qui a fait de la musique un art nouveau. »

Un critique d'aujourd'hui se donnerait sur l'ancienne musique française des airs plus savants et des phrases plus sonores, mais dirait-il mieux?

V.

Voltaire avait pris en pitié tout le galimatias des philosophes sur le Beau. Il se contenta d'en faire la critique, sans tenter de vouloir, comme eux, s'élever dans le bleu des nues.

« Puisque j'ai cité Platon sur l'amour, pourquoi ne le citerais-je pas sur le beau, puisque le beau se fait aimer? On sera peut-être curieux de savoir comment un Grec parlait du beau il y a plus de deux mille ans.

« L'homme expié dans les mystères sacrés, quand il » voit un beau visage décoré d'une forme divine, ou » bien quelque espèce incorporelle, sent d'abord un » frémissement secret, et je ne sais quelle crainte respec- » tueuse; il regarde cette figure comme une divinité... » Quand l'influence de la beauté entre dans son âme » par les yeux, il s'échauffe; les ailes de son âme sont » arrosées, elles perdent leur dureté qui retenait leur » germe, elles se liquéfient, ces germes enflés dans » les racines de ses ailes s'efforcent de sortir par toute » l'espèce de l'âme » (car l'âme avait des ailes autrefois).

» Je veux croire que rien n'est plus beau que ce discours de Platon; mais il ne nous donne pas des idées bien nettes de la nature du beau.

» Demandez à un crapaud ce que c'est que la beauté,

le grand beau, le *to kalon;* il vous répondra que c'est sa crapaude avec deux gros yeux ronds sortant de sa petite tête, une gueule large et plate, un ventre jaune, un dos brun. Interrogez un nègre de Guinée, le beau est pour lui une peau noire, huileuse, des yeux enfoncés, un nez épaté.

» Interrogez le diable, il vous dira que le beau est une paire de cornes, quatre griffes et une queue. Consultez enfin les philosophes, ils vous répondront par du galimatias; il leur faut quelque chose de conforme à l'archétype du beau en essence, au *to kalon.*

» J'assistais un jour à une tragédie auprès d'un philosophe. Que cela est beau! disait-il. Que trouvez-vous là de beau? lui dis-je. C'est, dit-il, que l'auteur a atteint son but. Le lendemain il prit une médecine qui lui fit du bien. Elle a atteint son but, lui dis-je; voilà une belle médecine! Il comprit qu'on ne peut dire qu'une médecine est belle, et que pour donner à quelque chose le nom de *beauté,* il faut qu'elle vous cause de l'admiration et du plaisir. Il convint que cette tragédie lui avait inspiré ces deux sentiments, et que c'était là le *to kalon,* le beau.

» Nous fîmes un voyage en Angleterre : on y joua la même pièce, parfaitement traduite : elle fit bâiller tous les spectateurs. Oh! oh! dit-il, le *to kalon* n'est pas le même pour les Anglais et pour les Français. Il conclut, après bien des réflexions, que le beau est souvent très-relatif, comme ce qui est décent au Japon est indécent à Rome, et ce qui est de mode à Paris ne l'est pas à

Pékin; et il s'épargna la peine de composer un long traité sur le beau.

» Il y a des actions que le monde entier trouve belles. Deux officiers de César, ennemis mortels l'un de l'autre, se portent un défi, non à qui répandra le sang l'un de l'autre derrière un buisson en tierce et en quarte comme chez nous, mais à qui défendra le mieux le camp des Romains que les Barbares vont attaquer. L'un des deux, après avoir repoussé les ennemis, est près de succomber; l'autre vole à son secours, lui sauve la vie et achève la victoire.

» Un ami se dévoue à la mort pour son ami; un fils pour son père; l'Algonquin, le Français, le Chinois, diront tous que cela est fort *beau*, que ces actions leur font plaisir, qu'ils les admirent.

» Ils en diront autant des grandes maximes de morale; de celle-ci de Zoroastre : *Dans le doute si une action est juste, abstiens-toi;* de celle-ci de Confucius : *Oublie les injures, n'oublie jamais les bienfaits.*

» Le nègre aux yeux ronds, au nez épaté, qui ne donnera pas aux dames de nos cours le nom de *belles*, le donnera sans hésiter à ces actions et à ces maximes. Le méchant homme même reconnaîtra la beauté des vertus qu'il n'ose imiter. Le beau qui ne frappe que les sens, l'imagination, et qu'on appelle l'*esprit*, est donc souvent incertain. Le beau qui parle au cœur ne l'est pas. Vous trouverez une foule de gens qui vous diront qu'ils n'ont rien trouvé de *beau* dans les trois quarts de l'*Iliade;* mais personne ne vous niera que le

dévouement de Codrus pour son peuple ne soit fort beau, supposé qu'il soit vrai. »

Plus loin, Voltaire se retrouve en belle humeur pour combattre Pascal :

« Quel ridicule dans Pascal de dire : « Comme on » dit *beauté poétique*, on devrait dire aussi *beauté* » *géométrique* et *beauté médicinale*. Cependant on ne » le dit point; et la raison en est qu'on sait bien quel » est l'objet de la géométrie, et quel est l'objet de la » médecine; mais on ne sait pas en quoi consiste l'agré- » ment qui est l'objet de la poésie. On ne sait ce que » c'est que ce modèle naturel qu'il faut imiter; et, faute » de cette connaissance, on a inventé certains termes » bizarres : *siècle d'or, merveilles de nos jours, fatal* » *laurier, bel astre*. Et on appelle ce jargon *beauté* » *poétique*. »

» On sent assez combien ce morceau de Pascal est pitoyable. On sait qu'il n'y a rien de beau ni dans une médecine ni dans les propriétés d'un triangle, et que nous n'appelons *beau* que ce qui cause à notre âme et à nos sens du plaisir et de l'admiration. C'est ainsi que raisonne Aristote; et Pascal raisonne ici fort mal. *Fatal laurier, bel astre*, n'ont jamais été des beautés poétiques. S'il avait voulu savoir ce que c'est, il n'avait qu'à lire dans Malherbe les *stances* à Dupérier :

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est soumis à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

Il n'avait qu'à lire dans Racan l'*ode* au comte de Bussy :

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars,
Pour mourir tout en vie au milieu des hasards
Où la gloire te mène?
Cette mort qui promet un si digne loyer
N'est toujours que la mort, qu'avecque moins de peine
L'on trouve en son foyer.
Que sert à ces galants ce pompeux appareil,
Dont ils vont dans la lice éblouir le soleil
Des trésors du Pactole?
La gloire qui les suit, après tant de travaux,
Se passe en moindre temps que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

Il n'avait surtout qu'à lire les grands traits d'Homère, de Virgile, d'Horace, d'Ovide.

» Montesquieu, dans son livre amusant des *Lettres persanes*, a la petite vanité de croire qu'Homère et Virgile ne sont rien en comparaison d'un homme qui imite avec esprit et avec succès le *Siamois* de Dufresny, et qui remplit son livre de choses hardies, sans lesquelles il n'aurait pas été élu. « *Qu'est-ce que les » poëmes épiques?* dit-il, *je n'en sais rien; je méprise » les lyriques autant que j'estime les tragiques.* » Il devait pourtant ne pas tant mépriser Pindare et Horace. Aristote ne méprisait point Pindare.

» Descartes fit à la vérité pour la reine Christine un petit divertissement en vers, mais digne de sa matière cannelée.

» Malebranche ne distinguait pas le *qu'il mourût* de Corneille d'un vers de Jodelle ou de Garnier.

» Quel homme qu'Aristote, qui trace les règles de la tragédie de la même main dont il a donné celles de la dialectique, de la morale, de la politique, et dont il a levé, autant qu'il a pu, le grand voile de la nature!

» C'est dans le chapitre quatrième de sa *Poétique* que Boileau a puisé ces beaux vers :

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux;
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable :
Ainsi pour nous charmer, la tragédie en pleurs
D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs.

» Voici ce que dit Aristote : « L'imitation et l'harmonie ont produit la poésie.... Nous voyons avec » plaisir dans un tableau des animaux affreux, des » hommes morts ou mourants que nous ne regarderions » qu'avec chagrin et avec frayeur dans la nature. Plus » ils sont bien imités, plus ils vous causent de satisfaction. »

» Ce quatrième chapitre de la *Poétique* d'Aristote se retrouve presque tout entier dans Horace et dans Boileau. Les lois qu'il donne dans les chapitres suivants sont encore aujourd'hui celles de nos bons auteurs, si vous en exceptez ce qui regarde les chœurs et la musique. Son idée que la tragédie est instituée pour purger les passions a été fort combattue; mais s'il

entend, comme je le crois, qu'on peut dompter un amour incestueux en voyant le malheur de Phèdre, qu'on peut réprimer sa colère en voyant le triste exemple d'Ajax, il n'y a plus aucune difficulté.

» Ce que ce philosophe recommande expressément, c'est qu'il y ait toujours de l'héroïsme dans la tragédie, et du ridicule dans la comédie. C'est une règle dont on commence peut-être trop aujourd'hui à s'écarter. »

Voltaire ne s'épuise pas en vaines recherches sur le beau. Il décide que les peintres et les sculpteurs le trouvent sans le savoir, parce que l'art le porte en soi. Le beau, selon lui, n'est pas absolu et n'est pas définissable, puisqu'il est tout à la fois le fini et l'infini.

« Que l'on donne une noce à peindre à Watteau et à Le Brun : Watteau représentera sous une treille des paysans pleins d'une joie naïve, grossière et effrénée, autour d'une table rustique, où l'ivresse, l'emportement, la débauche, le rire immodéré régneront; Le Brun peindra les noces de Thétis et de Pélée, les festins des dieux, leur joie majestueuse : et tous deux seront arrivés à la perfection de leur art par des chemins différents. »

Et, comme Pangloss, Voltaire trouve que tout est bien, même devant les barbouillages, puisqu'ils donnent l'aspiration vers les chefs-d'œuvre.

« Dans les ouvrages de l'art, vous avez dix mille barbouillages contre un chef-d'œuvre.

» Si tout était beau et bon, il est clair qu'on n'admirerait plus rien; on jouirait. Mais aurait-on du plaisir en jouissant? C'est une grande question.

» Pourquoi les beaux morceaux du *Cid*, des *Horaces*, de *Cinna*, eurent-ils un succès si prodigieux? C'est que dans la profonde nuit où l'on était plongé, on vit briller tout à coup une lumière nouvelle que l'on n'attendait pas. C'est que ce beau était la chose du monde la plus rare.

» Les bosquets de Versailles étaient une beauté unique dans le monde, comme l'étaient alors certains morceaux de Corneille. Saint-Pierre de Rome est unique, et on vient du bout du monde s'extasier en le voyant.

» Mais supposons que toutes les églises de l'Europe égalent Saint-Pierre de Rome, que toutes les statues soient des Vénus de Médicis, que toutes les tragédies soient aussi belles que l'*Iphigénie* de Racine, tous les ouvrages de poésie aussi bien faits que l'*Art poétique* de Boileau, toutes les comédies aussi bonnes que le *Tartuffe*, et ainsi en tout genre; auriez-vous alors autant de plaisir à jouir des chefs-d'œuvre rendus communs, qu'ils vous en faisaient goûter quand ils étaient rares? Je dis hardiment que non : et je crois qu'alors l'ancienne école a raison, elle qui l'a si rarement : *Ab assuetis non fit passio*, habitude ne fait point passion.

» Mais en sera-t-il de même dans les œuvres de la nature? Serez-vous dégoûté si toutes les filles sont

belles comme Hélène; et vous, mesdames, si tous les garçons sont des Pâris? Supposons que tous les vins soient excellents, aurez-vous moins d'envie de boire? si les perdreaux, les faisandeaux, les gelinottes sont communs en tout temps, aurez-vous moins d'appétit? Je dis encore hardiment que non, malgré l'axiome de l'école, *habitude ne fait point passion :* et la raison, vous le savez, c'est que tous les plaisirs que la nature nous donne sont des besoins toujours renaissants, des jouissances nécessaires, et que les plaisirs des arts ne sont pas nécessaires. Il n'est pas nécessaire à l'homme d'avoir des bosquets où l'eau jaillisse jusqu'à cent pieds de la bouche d'une figure de marbre, et d'aller, au sortir de ces bosquets, voir une belle tragédie. Mais les deux sexes sont toujours nécessaires l'un à l'autre. La table et le lit sont nécessaires. L'habitude d'être alternativement sur ces deux trônes ne vous dégoûtera jamais.

» Quand les petits Savoyards montrèrent pour la première fois *la curiosité,* rien n'était plus curieux en effet. C'était un chef-d'œuvre d'optique inventé, dit-on, par Kircher; mais cela n'était pas nécessaire, et il n'y a plus de fortune à espérer dans ce grand art.

» On admira dans Paris un rhinocéros il y a quelques années. S'il y avait dans une province dix mille rhinocéros, on ne courrait après eux que pour les tuer. Mais qu'il y ait cent mille belles femmes, on courra toujours après elles pour les... honorer. »

Voltaire, qui ne s'arrête pas devant la beauté peinte ou sculptée, ne s'arrête pas davantage devant la beauté vivante. Il veut bien qu'on l'honore, il ne veut pas qu'on l'admire. La beauté de la femme ne le fait pas artiste, elle le fait amoureux — et encore!

VI.

Et maintenant ouvrons la porte de l'antiquité.

Voltaire a le tort de croire que « la philosophie est la source des arts ». L'art est fils de Dieu. Il pétrit tous les jours le chaos pour créer à son tour ou pour continuer l'œuvre divine. Autant vaudrait dire que la philosophie engendre les enfants.

Voltaire n'a qu'un goût médiocre pour les splendeurs de l'antique. Il se souvient de la description que Vitruve donne des habitations phrygiennes, et cela ne lui « donne pas une grande idée de cette Troie bâtie par les dieux et du magnifique palais de Priam ».

Apparet domus intus, et atria longa patescunt;
Apparent Priami et veterum penetralia regum.

« Mais aussi le peuple n'est pas logé comme les rois; on voit des huttes près du Vatican et de Versailles.

» L'industrie tombe et se relève chez les peuples par mille révolutions.

» *Et campos ubi Troja fuit.*

» Nous avons nos arts; l'antiquité eut les siens. Nous ne saurions faire aujourd'hui une trirème; mais

nous construisons des vaisseaux de cent pièces de canon.

» Nous ne pouvons élever des obélisques de cent pieds de haut d'une seule pièce; mais nos méridiennes sont plus justes.

» Le byssus nous est inconnu; les étoffes de Lyon valent bien le byssus.

» Le Capitole était admirable; l'église de Saint-Pierre est beaucoup plus grande et plus belle.

» Le Louvre est un chef-d'œuvre en comparaison du palais de Persépolis, dont la situation et les ruines n'attestent qu'un vaste monument d'une riche barbarie.

» La musique de Rameau vaut probablement celle de Timothée; et il n'est point de tableau présenté dans Paris, au salon d'Apollon, qui ne l'emporte sur les peintures qu'on a déterrées à Herculanum. »

On dirait que Voltaire veut continuer la guerre des modernes contre les anciens. Ce n'est pas Voltaire, c'est Perrault, c'est Fontenelle, c'est Marivaux qui parle. Son excuse, si c'en est une, c'est qu'il n'avait vu ni Herculanum, ni Saint-Pierre, ni Persépolis. Il jugeait les anciens du haut de la *Henriade*.

VII.

Voici une autre lettre de Voltaire où il tranche sans façon la question des anciens et des modernes :

« Avant d'aller voir l'antiquité chez elle, je ne crains pas de trop dire si je dis que nos sculpteurs ont égalé ceux d'Athènes et de Rome. Le tombeau du cardinal de Richelieu, trop caché dans la chapelle de la Sorbonne; les bains d'Apollon, trop exposés dans les bosquets de Versailles; la statue de Louis XIV que je voudrais voir à Paris parce que je n'irai pas la voir à Bordeaux; le Mercure qui est la merveille de Potsdam, voilà des œuvres qui seront un jour de la plus belle antiquité.

» Si nous avons égalé les Phidias et les Praxitèle dans la sculpture, nous avons surpassé les Zeuxis dans la peinture. Si les maîtres anciens méditaient leurs tableaux comme le Poussin, s'ils arrivaient à la même noblesse et à la même grandeur, ils ne peignaient pas comme lui ces beaux paysages où se voient d'admirables perspectives. Je pense que Michel-Ange a mieux représenté l'Enfer que les peintres du temps de Phidias n'ont fait pour le Tartare. A beau mentir qui vient de loin : ce qui reste fait trop d'illusion, et ceux qui

nous apportent les débris de l'antiquité ou ceux qui seulement sont allés les voir, mentent de bonne foi comme des voyageurs.

» Et si nous surpassons nos maîtres en peinture, que dirai-je des chefs-d'œuvre de la gravure, qui est un art moderne! Cet art nous vient des Florentins, mais nous en avons fait un art français par droit de conquête. Le recueil des estampes du roi nous fait croire au cabinet des fées. »

Voltaire n'a raison qu'au dernier paragraphe. Il ne jugeait pas des couleurs en aveugle; mais lui qui parle de la méditation du Poussin, avait-il médité devant quelque chef-d'œuvre de l'antique? avait-il ouvert Winckelmann, qui a médité pour les paresseux?

Ah! si Voltaire était allé à Rome! Mais il aurait mis le feu au Vatican, bien plus préoccupé d'éteindre les querelles religieuses que de donner son enthousiasme et son esprit au sentiment de l'art, qui est une religion.

VIII.

Falconnet écrivait à Diderot :

« M. de Voltaire, dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*, a dit à l'article *Enchantement*, que les fils de Laocoon étaient *deux grands garçons de vingt ans*, et que dans le groupe antique Laocoon est représenté *comme un géant, et ses grands enfants comme des pygmées.*

» J'ai un peu étudié la statue de Laocoon; j'ai aussi mesuré le père et ses deux fils, et je n'ai trouvé ni géant, ni pygmée. Laocoon a six pieds neuf pouces environ; son plus grand fils a cinq pieds, et paraît âgé de treize à quatorze ans. Le plus jeune est un enfant de dix ans, qui a quatre pieds deux ou trois pouces. En supposant ces trois figures droites, l'aîné des fils viendra jusqu'aux tetins du père, et l'autre à son nombril : si je me trompe, c'est de bien peu.

» Il fallait, aurait-on pu me dire, que les trois statuaires leur donnassent vingt ans. Ils étaient trop habiles pour commettre cette faute. S'ils l'eussent faite, le père, le principal personnage, n'aurait pas eu cette supériorité qui en impose, et nous eussions été bien

moins frappés de son expression qui nous *fait frissonner*. Si d'ailleurs, comme il y a toute apparence, les fils de Laocoon étaient de ces jeunes enfants qui servaient aux sacrifices, comme on en voit dans les bas-reliefs antiques (c'est à l'autel qu'ils furent attaqués par les serpents), ils devraient être de médiocre grandeur. *Deux grands garçons de vingt ans* eussent donc été dans ce groupe aussi mal à propos, que si nous représentions de jeunes enfants de chœur grands comme le prêtre qui officie. Si c'est là une vérité, M. de Hagerdorn se trompe, quand il dit : *On a même sacrifié quelque chose à la beauté du groupe, lorsqu'on s'est permis de représenter les fils de Laocoon dans les proportions des adolescents.* Comment cette proportion des deux fils serait-elle un sacrifice, puisqu'elle n'est que naturelle?

» Ce n'est pas la voix répétée, la voix des siècles, qui me fait trouver un chef-d'œuvre dans le groupe du Laocoon : c'est que je l'ai vu, que je l'ai jugé en artiste, et qu'on aurait eu beau le chanter, je l'aurais mis à côté du cheval de Marc-Aurèle, si je n'y avais pas davantage aperçu le chef-d'œuvre. On aura trompé M. de Voltaire; il ne se sera pas méfié de ces gourmets qui décident lestement sur des points qui font hésiter les artistes les plus consommés dans l'étude et la pratique de l'art. Si c'étaient des peintres et des statuaires qui l'eussent induit en erreur, j'en serais fâché pour eux, mais je ne le crois pas.

» C'est au reste un beau prestige que celui de faire

paraître géant un homme qui n'a que quelques pouces de plus que ceux de la plus grande taille. Ce Laocoon n'a pas la tête plus forte que celle d'une infinité d'hommes au-dessous de cinq pieds six pouces. Voilà, avec la proportion des deux fils, tout le secret; il est simple et point nouveau : cependant, et je m'en étonne, il n'est pas donné à tous les artistes de le pratiquer, ni à tous les écrivains de le sentir; chaque art a sa langue, ne la parle pas qui croit.

» Si nous avions à décrire le Cyclope endormi de Timanthe, à qui des satyres mesurent le pouce avec un thyrse, nous dirions qu'il *est représenté comme un géant, et les satyres comme des pygmées,* et nous aurions raison. Si nous parlions de la statue du Nil, dont nous avons une belle copie dans le jardin des Tuileries, avec tous ces petits bambins pas plus longs que son pied, nous en dirions autant, et nous en donnerions une idée juste. Mais cette formule, pour ceux qui n'auraient aucune connaissance du groupe de Laocoon, ne pourrait que leur faire imaginer quelque chose d'aussi disproportionné que le Cyclope et les satyres, le Nil et les bambins.

» J'ai parcouru les plus anciens auteurs qui ont parlé de Laocoon et de ses fils, j'ai consulté les scoliastes de Virgile, et je n'ai vu nulle part que ces enfants fussent *deux grands garçons de vingt ans.* On les nomme, au contraire, *parvuli* et *insontes :* idée attendrissante qui n'a pas échappé à Virgile, lorsqu'en copiant le marbre grec il a dit : *parva duorum corpora*

*natorum**. Si je connaissais le premier qui a donné vingt ans aux fils de Laocoon, je lui dirais : Fable pour fable, ôtons-leur-en, je vous prie, huit ou dix, et nous attendrirons bien davantage, quand nous présenterons la mort cruelle de ces innocentes victimes du courroux d'un dieu. Apollon voulait bien que son prêtre fît un enfant à sa femme Antiope, mais non pas devant le simulacre de sa divinité : il en punit le père et ses deux enfants.

» Je n'ai aucun plaisir à trouver des fautes à M. de Voltaire ; j'en ai beaucoup au contraire lorsqu'il fournit lui-même le moyen de les rectifier. Il dit à l'article *Enthousiasme*, dans le même ouvrage : *L'enthousiasme raisonnable est le partage des grands poëtes... c'est ce qui fit croire autrefois qu'ils étaient inspirés des dieux,*

* « Des écrivains, sans égard au style du Laocoon, sans égard aux caractères de l'inscription qu'on y lit, font cet ouvrage postérieur à Virgile. C'est une erreur qui ne peut jamais venir de la part d'un connaisseur, parce qu'il voit et sait que ce groupe est fait dans les plus beaux temps de l'art, et que ces temps ne furent pas après Virgile. M. Addisson assure dans son *Voyage d'Italie* que les trois statuaires ont été les copistes de Virgile : erreur copiée depuis dans plusieurs livres et en plusieurs langues. C'est ainsi que des écrivains, qui d'ailleurs ont une réputation bien méritée, défigurent, par leurs préjugés, l'histoire d'un art dont ils n'ont pas les principes. Ils entraînent cette partie du public toujours disposée à croire de préférence un auteur qui lui plaît, et qui favorise une fausse lueur dont elle s'enorgueillit, parce qu'elle la prend toujours pour de la connaissance. De là cette morgue, cette obstination dégoûtante, quand l'artiste et le vrai connaisseur parlent de ce qui fait l'étude continuelle de toute leur vie. »

et c'est ce qu'on n'a jamais dit des autres artistes. Pardonnez-moi, Apollon et Minerve inspiraient le peintre et le statuaire, et on l'a dit. On alla même jusqu'à attribuer aux dieux les ouvrages des statuaires: *Ideo etiam deorum adscripta operi.* (Plin., l. 34, c. 2.) Tout cela est un peu fou, j'en conviens; mais pas plus que l'inspiration divine accordée, par exemple, aux vers impies et à la mauvaise physique de Lucrèce, quoique soutenus par de l'enthousiasme. La date de ces rêveries est fort ancienne. Les premiers inventeurs en tous genres étonnèrent, et l'ignorante admiration s'en prit aux dieux; mais la formule fut perpétuée chez les poëtes. Voici comment :

» Chaque poëte a dit en cent manières qu'un dieu l'inspirait; chaque lecteur l'a répété, et, de poëte en poëte, de lecteur en lecteur, l'inspiration ne pouvait manquer de s'établir. Mais nous n'écrivons pas sur le marbre ou sur la toile : *Un dieu me l'inspira.* Qu'Horace dise : *Quo me, Bacche, rapis tui plenum?* Il faut bien voir le dieu non-seulement inspirer le poëte, mais aussi l'emporter avec violence et le remplir de sa divinité. Ce qui n'empêche pas que le Laocoon ne nous fasse *frissonner,* parce que cet ouvrage, morceau sublime d'un grand poëme, est le produit de l'enthousiasme. Mais encore une fois, nous n'écrivons ni nos tableaux, ni nos statues : nous faisons des dieux de marbre, ou de métal, ou en peinture; s'en moque ou les adore qui veut, nous ne contraignons personne, et nous ne nous en mêlons point.

» J'ai dit que M. de Voltaire fournit lui-même le moyen de réparer ses fautes : il faut montrer comment il a effacé celle de nous refuser le bénéfice de l'enthousiasme.

» Il n'y a pas un mot à perdre du tableau où il parle de l'enthousiasme de l'artiste qui s'emporte comme un coursier sans prendre le mors aux dents. Le peintre et le statuaire y sont visibles. Leurs moyens, la marche successive de leurs opérations, tout, en un mot, y est présenté avec assez de précision pour faire comprendre comment le poëte pense, compose, exécute. Il faut donc conclure que ces artistes à enthousiasme ont aussi, selon le vieux style, une bonne part de l'inspiration des dieux, et qu'elle n'est pas exclusivement le partage des grands poëtes.

» Voilà comme en rectifiant ainsi ses fautes on peut les faire oublier. Quand le sentiment vrai de notre art nous prend au dépourvu, il renverse de fond en comble ce qu'un peu trop de vivacité nous avait fait hasarder. Je n'oublierai pas de dire que l'enthousiasme du peintre et du statuaire n'attend pas pour les échauffer que l'ordonnance du tableau soit dessinée : le Laocoon, les ouvrages de Rubens et tant d'autres en sont des preuves qui répondront longtemps pour moi.

» Je voudrais également pouvoir sauver du blâme de légèreté les paroles suivantes, mais il n'y a pas moyen : *Michel-Ange a mis de succulents cardinaux avec de belles femmes nues comme la main, en enfer, dans son tableau du Jugement dernier.* Point du tout.

C'est en paradis qu'il a placé quelques bienheureuses avec cette indécence, mais trop articulées, trop mal coloriées, pour induire en tentation. Les femmes nues de Titien, de Rubens, et celles de Boucher ont certainement plus réveillé la luxure que celles de Michel-Ange.

» M. de Voltaire, à l'article *Épopée*, rapporte quelques-unes des métaphores de l'Iliade, et dit : *Toute l'Iliade est pleine de ces images, et c'est ce qui faisait dire au sculpteur Bouchardon : Lorsque j'ai lu Homère, j'ai cru avoir vingt pieds de haut.* M. le comte de Caylus, qui se dit dépositaire du fait, le rapporte un peu différemment dans ses *Tableaux tirés d'Homère et de Virgile*, p. 277 : « Il suffit de compter, dit-il, ce qui » m'est arrivé il y a quelques années avec Bouchardon. » Ce grand artiste venait de lire Homère dans une » vieille et détestable traduction française. » (*Il est étonnant qu'il ne connût pas celle de madame Dacier.*) « Il me dit, les yeux pleins du feu dont sa tête était » remplie : *Depuis que j'ai lu ce livre, les hommes ont » quinze pieds, et la nature s'est accrue pour moi.* »

» Ces deux manières de parler, quoiqu'elles diffèrent dans les termes, reviennent au même point, celui d'exprimer par un mot de génie l'idée de grandeur qui reste après la lecture d'Homère. Peut-être ai-je tort, mais cette lecture me fait tirer une conséquence toute contraire à celle de Bouchardon. Quand j'ai fermé le livre, les hommes que je vois et que j'entends me paraissent pour la plupart fort petits, et moi comme eux.

» Je suis au pied des Alpes et des montagnes du Chablais; je vois sur ces dernières, et devant ma fenêtre, quelque chose qui me paraît comme du gazon, et au bas, à des distances plus ou moins éloignées, de petits tas de petites pierres blanchâtres, et je demande ce que c'est, car le lac de Genève m'en sépare. On me répond : Ce gazon n'est autre chose que d'assez grandes forêts de sapins et de châtaigniers; et pour ces tas de petites pierres blanchâtres, ce ne sont non plus que des villages, des bourgs et des villes, où les dames se coiffent très-haut, mais cependant un peu plus bas que les Alpes. Je fais mon remerciement, et je dis à mon particulier : Voilà, comme je m'en suis toujours douté, l'effet de ces montagnes d'environ deux mille toises de hauteur; je ne m'étonne plus de voir si petit ce qui les environne. Il me semble que je lis Homère, que j'aperçois nos fourmilières, où, dans la mienne, je m'agite comme les autres, et qu'au lieu de nous faire paraître grands, le poëte nous rend l'office contraire. Plus je le vois colossal, et plus je voudrais m'élever, ne prétendant pas l'égaler. C'est le Jupiter de Phidias, qui me fait sentir la distance qu'il doit y avoir entre lui et moi; c'est l'Hercule du Carrache, qui ne m'élève que pour me montrer combien celui du lord Shaftsbury est médiocre.

» On sait que M. de Boze était un profond antiquaire; quelques-uns disent même qu'il était suffisamment pédant, et qu'il croyait son savoir prodigieux; on pourrait peut-être ajouter qu'il n'était pas fâché de

pouvoir découvrir quelques traits d'ignorance dans les artistes. M. de Boze, donc, assurait que c'était à lui-même que le mot de Bouchardon avait été dit, et il citait ce mot en preuve d'ineptie. *Croyez-vous*, disait-il, *que Bouchardon, ce grand sculpteur, à l'âge de plus de trente ans, n'avait pas encore lu Homère? Je le lui prêtai. Savez-vous ce qu'il me dit en me le rendant? Que le poëte avait peint des hommes de plus de quinze pieds de haut**. »

* C'est le point de vue de Quintilien sur Zeuxis.

IX.

On se demande quel est le plus mauvais commentateur, du savant Boze ou du sculpteur Falconnet. Voltaire dut rire beaucoup, car ni l'un ni l'autre n'avait compris l'enthousiasme de Bouchardon.

Voltaire connaissait-il l'*erratum* de Falconnet, quand il écrivait à d'Alembert :

« Dites à M. Diderot qu'il parle mieux de la sculpture que le sculpteur Falconnet. Pourquoi lui promet-il l'immortalité? Si M. Falconnet écrit, c'est qu'il sait bien qu'il lui faut défendre ses statues à la pointe de la plume. Mais il a beau écrire, ce n'est pas lui qui devrait parler, ce sont ses marbres. »

Tout ce qu'a écrit Falconnet ne vaut pas ces six lignes de Voltaire, qui sont tout un art poétique ou pictural :

« Un artiste dessine d'abord l'ordonnance de son tableau; la raison alors tient le crayon. Mais veut-il animer ses personnages, et leur donner le caractère des passions, alors l'imagination s'échauffe, l'enthousiasme agit; c'est un coursier qui s'emporte dans sa carrière. Mais la carrière est régulièrement tracée. »

En toute chose, Voltaire est dominé par la raison.

Le génie qui prend le mors aux dents lui semble un fou échappé à Bicêtre. C'est toujours l'école de Boileau. Avec un pareil sentiment, si on trouve la rime et la raison, on ne trouve guère la poésie, cette belle inaccessible. Mais en peinture et en sculpture, le génie armé par la raison n'est-il pas souvent le génie?

LA SIBYLLE.

LA SIBYLLE.

La première sibylle s'appelait *Sibylla.* C'était une fille bien née : elle eut pour père Jupiter et pour mère Lamia; elle parla de haut. C'était à Delphes. Fille des dieux, elle se disait inspirée; mais bientôt les filles des hommes, sibylles à leur tour, se dirent inspirées comme la fille de Jupiter.

La question est de savoir si les dieux de ce temps-là pouvaient eux-mêmes prédire l'avenir.

La sibylle de Cumes, qui était une muse bien inspirée, vendait ses vers un peu mieux que nos poëtes d'aujourd'hui. Tout le monde sait qu'elle vint offrir à Tarquin ce célèbre recueil en neuf livres, qui était sans doute son chef-d'œuvre. Elle demanda trois cents pièces d'or. Tarquin, qui n'estimait pas beaucoup la poésie, les princes n'ont pas changé, offrit la moitié de cette somme; la sibylle, indignée, jeta au feu trois de ses livres. « Combien voulez-vous pour ceux qui vous restent? demanda Tarquin. — Trois

cents pièces d'or », répondit solennellement la sibylle. Tarquin offrit encore la moitié; sur quoi la sibylle jeta encore trois livres au feu. Voyant cette noble action, le prince lui demanda ce qu'elle voulait des trois derniers livres. Et la sibylle ayant encore parlé de trois cents pièces d'or, il se hâta de les lui donner dans la crainte qu'elle ne brûlât ces derniers oracles.

Tarquin connaissait mal les poëtes; quand ils brûlent leurs vers, c'est qu'ils les savent par cœur*. Tarquin fit enfermer religieusement les vers de la sibylle, et préposa à leur conservation deux personnes, *duumvirs des choses sacrées.* On ne consultait ces oracles que pour l'État. L'an 400 de Rome, on augmenta le nombre des duumvirs jusqu'à dix. Les écrits de la sibylle, gardés dans un coffre de pierre dans le temple de Jupiter Capitolin, furent brûlés avec tout le Capitole en 671 de Rome, quatre-vingts ans avant Jésus-Christ. Pour réparer cette perte, on envoya en divers endroits recueillir ce qu'on pourrait rencontrer de vers sibyllins. Les députés en rapportèrent un grand nombre. Combien de sibylles qu'on n'avait pas voulu entendre! Le sénat choisit ce qui lui plut, et l'an 675, il fit enfermer la vérité sous la garde de quinze officiers ou *quindécimvirs;* nom qui ne fut pas changé, quoique le nombre montât ensuite jusqu'à quarante. Auguste, en 736, fit examiner tous ces beaux vers prophé-

* Voltaire se fût-il rappelé les vers de la *Henriade,* si le président Hénault n'eût brûlé une paire de manchettes pour sauver le manuscrit des flammes.

tiques, et en fit brûler deux mille. Et ceux qu'il conserva furent mis sous la statue d'Apollon Palatin. On fit encore un examen sous Tibère, l'an 772 de Rome. Il est dit dans l'histoire de Julien l'Apostat, qu'il les fit consulter en 363, et selon Ammien Marcellin tous ces vers étaient alors perdus. Enfin, en 399, l'empereur Honorius, ne pouvant souffrir les bruits que les païens répandaient de la prochaine destruction du christianisme, prédite par les oracles sibyllins, fit brûler tout ce qui avait été conservé.

Tout ceci est digne de foi, mais je n'en crois pas un mot.

Ce que je crois, c'est que les vers sibyllins imprimés par Gallæus et dans la Bibliothèque des Pères ont été dictés par des moines sibyllins : c'est un abrégé de l'Ancien Testament dans le premier livre, et l'on trouve la religion chrétienne partout. D'ailleurs comment les chrétiens auraient-ils pu se rendre maîtres de ces oracles, si bien gardés? M. l'abbé Banier a cité divers textes qui prouvent évidemment que cette collection est l'ouvrage d'une pieuse fourberie, et qu'elle a été faite par un chrétien. Je remarquerai qu'on y trouve les erreurs de Montan, ce qui donne lieu d'en rapporter l'origine à l'an 138. L'empereur Adrien y est nommé avec ses trois successeurs : Antonin, Marc-Aurèle et Lucius Verus. Tout ce que l'auteur dit de ce temps-là est marqué d'une manière sûre. Il est bien aisé d'être prophète, quand on prédit les événements qu'on a vus.

M. l'abbé Banier a négligé de marquer la date de la supposition de ces vers sibyllins. Les sibylles rendaient leurs oracles de vive voix, quelquefois elles les écrivaient sur des feuilles d'arbres. Mais c'était toujours lorsqu'elles étaient agitées des belles fureurs. Je passe quelques autres détails où est entré notre savant mythologue, pour examiner ce qu'on doit penser du fond d'une dispute où le pour et le contre a été soutenu par des savants qui n'en savaient rien. Voici un dénoûment qui, ce me semble, n'a pas encore été imaginé.

Je distingue trois sortes d'écrits sibyllins : 1° ceux que les païens gardaient avec tant de soin; 2° ceux que les Pères ont transcrits depuis saint Justin, les mêmes dont la supposition est manifeste; 3° divers écrits sibyllins connus avant la naissance de Jésus-Christ. Je laisse les premiers et les seconds, dont j'ai dit ce qu'il faut penser; mais je soutiens qu'il y a une troisième sorte de vers appelés sibyllins, connus et répandus parmi les Gentils depuis la recherche qu'on en fit en Asie avant l'an 677 de Rome, jusqu'à l'an 736, et que ce sont ces vers qui ont donné lieu aux chrétiens de souhaiter si fort d'avoir les vers de la sibylle. On voit dans les écrits de saint Justin avec quelle avidité fut reçu le recueil des faux vers sibyllins en huit livres. Or il n'est pas possible de concevoir que tous les chrétiens s'empressassent si fort de voir ces écrits, et se laissassent tromper, s'ils n'avaient entendu dire qu'il y avait des vers sibyllins favorables à la religion. Le témoignage de la sibylle est cité dans le livre intitulé

la Prédication de saint Pierre, qui est attribué à saint Paul par saint Clément au second siècle. Hermas, qui florissait à la fin du premier siècle, fait entendre bien clairement dans la seconde révélation du second livre, que les chrétiens parlaient souvent de la sibylle, dont les oracles étaient favorables à la religion chrétienne. Enfin Celse, qui vivait sous Adrien et au commencement d'Antonin, reproche aux chrétiens d'avoir ajouté foi aux écrits des sibylles. De toutes ces autorités il résulte qu'avant saint Justin on était persuadé qu'il y avait des sibylles; ce n'étaient pas celles qu'il cite, ni celles dont les païens gardaient les écrits; il en faut donc distinguer une troisième espèce.

Il y a lieu de croire que ces dernières sibylles ont été inspirées de Dieu, car il y a toujours eu parmi les Gentils des prophètes qui ont donné des notions de son nom et de sa venue. *Non enim sine testimonio semetipsum reliquit,* dit saint Paul, *Act.* c. XIV, v. 16. Melchisédech était un fort grand prophète dans une terre maudite; Balaam prophétisait parmi les Moabites; au temps des patriarches, il est dit que Rebecca alla consulter le Seigneur : *Perrexit ut consuleret Dominum.* Gen. 22. Où alla-t-elle? C'est, dit Alcuin après plusieurs Pères de l'Église, que Dieu avait de tous côtés des personnes à qui il parlait. Quel plus grand prophète que Job parmi les nations?

Deux cents ans avant la venue du Messie, Dieu fit connaître les livres saints aux Gentils, par la version des Septante. Saint Clément d'Alexandrie (livre VIII des

Stromates) dit que Dieu a toujours eu ses prophètes parmi les Gentils. Et saint Augustin expliquant cet endroit de saint Paul (*Epist. ad Roman.*, c. I, v. 2) : *Per prophetas suos in scripturis sanctis*, observe que l'apôtre dit *suos* pour ne pas les confondre avec les prophètes des nations, et qu'il ajoute *in scripturis*, pour distinguer les oracles qui n'étaient pas dans l'Écriture. Or il n'y a de cette espèce que ceux qui appartiennent à la sibylle. Il s'agit de savoir si, par les ouvrages des païens, on peut prouver qu'il y ait eu quelque oracle tel qu'on peut exiger pour l'entier éclaircissement de cette dispute. Or je soutiens que dès qu'en 677 de Rome on eut fait le recueil des écrits sibyllins, il y en eut d'autres distingués de ceux-là. On voit par un oracle rapporté par Suétone et par Tacite, que la terre va donner un roi : *Regem populo Romano naturam parturire*, c'est pourquoi, ajoute cet historien, le Sénat défendit aux femmes d'élever cette année aucun enfant. Dans combien d'auteurs ne voit-on pas que les grands de Rome s'attribuaient cette prophétie? Cicéron, dans sa troisième Catilinaire, dit que les envoyés des Allobroges déposèrent que Lentulus leur avait assuré qu'il était ce troisième Cornélius à qui les oracles des sibylles et les réponses des aruspices promettaient la royauté. Le même Cicéron, dans son traité de la Divination, s'exprime ainsi : « Nous conservons avec soin les vers qu'on dit que la sibylle a prononcés étant en fureur, et sur lesquels il s'était répandu un bruit que celui qui les avait interprétés

devait venir dire en plein sénat, que si nous ne voulions nous perdre, il fallait appeler roi celui que nous avions alors véritablement pour roi. »

M. l'abbé Banier prétend que les sibylles n'ont jamais prophétisé. Je demanderai à l'abbé Banier ce que faisaient les sibylles. Les poëtes sont prophètes. C'est un proverbe. Or les sibylles étaient les Muses de l'avenir. L'abbé Banier ajoute que si les oracles des sibylles ont révélé la vérité, il fallait l'attribuer au hasard. Qu'est-ce que le hasard?

J'ai dit que les platoniciens expliquaient la vertu divinatrice des sibylles par l'union intime que la créature douée d'une belle âme pouvait avoir avec la Divinité. Selon saint Jérôme, les sibylles n'arrivaient à la seconde vue que par la chasteté. Mais saint Jérôme oublie qu'une des plus célèbres se vantait d'avoir eu mille amants hors le mariage. Les Pères de l'Église étaient bien simples de discuter l'esprit prophétique des sibylles. Nos tireuses de cartes, à force de débiter des prédictions à l'aventure, ont frappé juste quelquefois, comme on voit dans le chaos des nues se dessiner des images.

Que de savants commentaires sur les livres sibyllins! Que d'érudition pour s'enfoncer plus avant dans la nuit! Ces livres sont tout à la fois l'œuvre des platoniciens sibyllisants, des juifs platonisants, et des chrétiens plus sibyllins que les juifs et les platoniciens, puisqu'ils prédisaient ce qui était arrivé. J'ai dit encore que ce fut d'un poëme de la sibylle de Cumes que

l'on tira les principaux dogmes du christianisme. Virgile a eu la vertu divinatrice dans sa quatrième églogue, mais le poëte était-il prophète ou n'a-t-il été que l'écho de la sibylle?

On vit tout ce qu'on voulut voir dans ce poëme de la sibylle : le miracle d'une Vierge donnant naissance à Jésus-Christ et l'abolition du péché. Saint Augustin était un peu poëte, mais il l'était plus que d'habitude quand il a prétendu qu'on ne pouvait appliquer qu'à Jésus-Christ les vers sibyllins de Virgile.

PORTRAIT

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Ces quatrains, c'est ainsi que M. de Beaufeu désignait ces stances, sont demeurés tout un siècle au château de Beaufeu, dans des papiers cotés et paraphés par les notaires. Celui qui les possède aujourd'hui les croyait connus de tout le monde. Il écrivait, quand il en donna une copie : « J'avais bien les œuvres de Voltaire, mais je n'ai jamais eu la curiosité de feuilleter la *Correspondance* ou les *Poésies* pour retrouver ces vers. »

Ces stances sont de 1734 ou de 1735, si nous jugeons bien. Étaient-elles adressées à Cideville, à Voisenon, ou à l'aïeul de M. de Beaufeu? Peut-être étaient-elles détachées d'une lettre, comme la plupart des petits vers de Voltaire écrits au courant de la plume.

Il y a une variante pour la douzième strophe, qui semble d'une autre écriture :

L'amour, hélas! c'est un beau thème
Que je ne fais plus qu'à moitié.
Je ne traduis aujourd'hui : *j'aime,*
Que par ce seul mot : *amitié.*

PORTRAIT

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Vous voulez de notre Émilie
Que je fasse un portrait charmant :
Est-ce la nature embellie
Par l'art, l'esprit ou l'agrément?

La ressemblance est impossible,
La belle change à tout moment;
De peur de paraître sensible,
Elle raille le sentiment.

Avec la beauté de Lesbie,
Avec la grâce de Ninon,
On pourrait faire une Émilie :
Il faudrait l'âme de Newton.

C'est Pallas traversant Cythère
Avec la majesté des dieux;
Elle a des appas pour la terre,
Elle a des ailes pour les cieux.

Sachez que cette âme rebelle
Mesure le ciel au compas,
Et parcourt mieux que Fontenelle
Les mondes qu'on ne connaît pas.

Cette belle âme est une étoffe
Qu'elle brode en mille façons;
Son esprit est un philosophe,
Mais elle aime un peu les pompons.

Quiconque est dans sa comédie
Y perd son grec et son latin;
Elle étudie, elle étudie,
L'amour n'est qu'un entr'acte vain.

L'aurore à l'étude l'appelle,
Déjà son creuset est au feu.
Mais le soir on revoit la belle
Qui se prend de fureur au jeu.

Elle a de beaux yeux d'où s'élance
Un regard profond ou moqueur;
Une bouche dont le silence
Est éloquent et parle au cœur.

Un bouquet orne son corsage :
Ici ce qu'on montre est divin;
Ce qu'on cache... je suis un sage...
Le pinceau me brûle la main.

Je ne peins pas la beauté nue,
De peur, nouveau Pygmalion,
D'être amoureux de ma statue
Et de tourner comme Ixion.

L'amour! j'ai vu de près la Parque,
Et je n'aime plus qu'à moitié,
Je n'aventure plus ma barque
Qu'au rivage de l'amitié.

FRAGMENT

SUR LE POUVOIR TEMPOREL

FRAGMENT

SUR LE POUVOIR TEMPOREL.

Le pape prétend disposer du temporel des rois; oui, mais non pas du temporel des savetiers.

De toutes les religions, celle qui exclut le plus les prêtres de toute autorité civile, c'est sans contredit celle de Jésus : *Rendez à César ce qui est à César.* — *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier.* — *Mon royaume n'est point de ce monde.*

Les querelles de l'Empire et du Sacerdoce, qui ont ensanglanté l'Europe pendant plus de six siècles, n'ont donc été de la part des prêtres que des rébellions contre Dieu et les hommes, et un péché continuel contre le Saint-Esprit.

Depuis Calchas, qui assassina la fille d'Agamemnon, jusqu'à Grégoire XII et Sixte V, deux évêques de Rome qui voulurent priver le grand Henri IV du royaume de France, la puissance sacerdotale a été fatale au monde.

Cette domination des papes ne date pas de saint Pierre. L'Orient et l'Occident ont régné souverainement et despotiquement à Rome. Ce qui est écrit est écrit. Pourquoi les papes n'ont-ils pas brûlé cette lettre :

« Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à Urse son très-cher fils, duc de Venise.

» La ville de Ravenne, la première de toutes, ayant été prise à cause de nos péchés par la méchante nation des Lombards, et notre très-cher fils et excellent maître l'exarque séjournant à Venise, nous conjurons Votre Altesse de se joindre à lui et de travailler ensemble à faire rentrer la ville de Ravenne sous la domination impériale, afin que, pleins de zèle et d'amour pour notre sainte foi, nous puissions, avec le secours du Seigneur, demeurer inviolablement attachés au service de nos maîtres et chers fils Léon et Constantin, grands empereurs. »

Aujourd'hui c'est toujours Grégoire, mais ce n'est plus le serviteur des serviteurs de Dieu.

L'empereur d'Occident n'a pas été moins empereur à Rome. Léon III députa vers Charlemagne des nonces pour lui porter les clefs de la confession de saint Pierre et l'étendard de Rome, avec la prière d'envoyer un ambassadeur pour recevoir le serment de fidélité du peuple romain.

Est-ce le pape ou Charlemagne qui fit consacrer son pouvoir en l'écrivant à Rome même, dans la demeure du pape?

« Dans cette fameuse salle que Léon fit construire

au palais de Latran, dit un historien, on trouve une vaste mosaïque qui subsiste encore. M. de Saint-Marc en donne cette description. On voit dans cette mosaïque Jésus-Christ, qui de la main droite donne les clefs à saint Pierre, et qui de la main gauche met un étendard dans la main d'un prince ayant la couronne en tête. L'inscription *Constantino V* nous apprend que c'est Constantin, fils d'Irène. Un cadre placé derrière la tête de cette figure indique, selon les antiquaires, que ce prince vivait et régnait encore. Cette représentation est une preuve que la puissance de l'empereur était encore respectée à Rome, et qu'il en était le seigneur suprême.... De l'autre côté de la mosaïque est un pape à genoux qui reçoit le *pallium* de la main droite de saint Pierre, tandis qu'un prince à genoux, ayant des moustaches, le manteau, l'épée et des bandelettes de diverses couleurs autour des jambes, ainsi que Charlemagne avait l'habitude d'en porter, reçoit un étendard de la main gauche du même apôtre. Les cadres mis derrière les têtes des figures à genoux annoncent qu'elles représentent des personnes vivantes, que les inscriptions :

« *Sessimus D. N. Leo, et D. N. Carulo regi,*

font connaître pour Léon III et Charlemagne. »

Lorsqu'un autre empereur d'Occident, Frédéric, était déjà sous les arcs de triomphe pour se faire couronner à Rome, le pape tenta de le prendre à son éloquence. « La première ville de l'univers vous prie de faire

» revivre l'ancien temps, c'est-à-dire ses anciens pri-
» viléges, et de lui donner le gouvernement du monde
» entier. Vous savez que Rome, par la sagesse du sénat
» et par la valeur de l'ordre des chevaliers, a étendu
» sa domination d'une mer à l'autre, et même jusqu'aux
» îles les plus reculées. En un mot, invincible elle-
» même, Rome a tout vaincu et tout assujetti à son
» empire. Vous-même, ô prince, lorsque vous n'étiez
» qu'un hôte, elle vous a fait son concitoyen; lorsque
» vous n'étiez qu'un étranger, elle vous a établi son
» prince; elle ne vous a donné que ce qui lui appartenait
» de droit. »

« Vous me vantez beaucoup l'antiquité de votre ville
» et l'ancienne splendeur de votre république, répondit
» l'Empereur; je n'ignore rien de tout cela, je sais
» aussi qu'il y eut autrefois de la valeur dans cette
» république, et plût à Dieu qu'on en pût dire autant
» aujourd'hui. Mais votre Rome, ou plutôt notre Rome,
» a été, comme le reste, sujette aux vicissitudes hu-
» maines; elle a passé sous la domination des Grecs
» et sous celle des Français; elle m'appartient aujour-
» d'hui en propre avec tout ce qui en dépend. Lorsque
» j'ai pris les rênes de l'empire, j'ai été mis en pos-
» session de tout; l'empire ne m'a pas été donné tout
» nu. Ainsi les consuls, le sénat, les soldats, tout
» est en ma puissance. Rome se glorifie de m'avoir fait
» son concitoyen et son prince, et même de ne m'avoir
» donné que ce qui était de son droit. Quelle nou-
» veauté! Il n'y a qu'à lire l'histoire de mes prédéces-

» seurs, Charlemagne et Othon, pour être convaincu » du contraire. Nous apprendrons que Rome ne leur » fut jamais cédée à titre de donation, puisqu'ils en » dépouillèrent les Grecs; les Romains furent non-seu- » lement assujettis aux Français, mais ils vieillirent » même dans cet assujettissement, et ils y finirent » leurs jours. Ce n'est pas aux peuples à prescrire des » lois à leurs souverains, mais aux souverains à en » prescrire à leurs peuples. »

Mais en 1355, quand Charles IV fit le même voyage à Rome pour y être couronné, il ne tint pas ce beau langage; et au lieu de sortir de Rome en maître, il en revint en sujet soumis. Aussi mérita-t-il cette remontrance de Pétrarque : « Vous avez donc promis avec » serment au pape de ne retourner jamais à Rome? » Quelle honte pour un empereur que Rome ait le pou- » voir ou plutôt l'audace de le contraindre de se con- » tenter du titre de César! Quel affront pour celui à qui » l'univers devait être soumis de n'être pas maître de » lui-même, et de se voir réduit à obéir à son vassal! »

Jésus avait dit : « Mon royaume n'est pas de ce » monde. » Jésus ne voulait pas être armé du glaive. Charles IV trahit saint Pierre en se trahissant.

NOTE AUTOGRAPHE DE VOLTAIRE

SUR SES ŒUVRES.

NOTE AUTOGRAPHE DE VOLTAIRE

SUR SES ŒUVRES *.

Voltaire (François-Marie), gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, de l'Académie française, de celles de la Crusca, de Londres, de Bologne, etc.

La *Henriade*, avec les notes et les Variantes recueillies par l'abbé l'Englet.

* Nous ne donnons cette note, écrite sur la fin de la vie de Voltaire, que pour indiquer au lecteur comment l'auteur de la *Henriade* jugeait en quelque sorte son œuvre. Il n'oublie ni la *Princesse de Navarre*, ni le *Temple de la Gloire*, mais on verra qu'il n'est question ni de la *Pucelle*, ni de *Candide*, ni de ses lettres. C'est pour ainsi dire Voltaire sans Voltaire.

Il donne ses prénoms, mais il laisse à la porte son nom d'Arouet.

Il n'oublie pas son titre de « gentilhomme ordinaire de la chambre du roi ». Pourquoi ne prend-il pas le titre de chambellan du roi de Prusse?

TRAGÉDIES.

OEdipe, 1718.

Mariamne, 1720.

Brutus, 1725.

Zaïre, 1731.

Adélaïde du Guesclin, qui est la même que celle du *Duc de Foix*, 1734.

Alzire, 1736.

Zulime, 1740.

La Mort de César, jouée d'abord au collége d'Harcourt, et ensuite au théâtre public, 1741.

Mahomet, 1742.

Mérope, 1743.

Sémiramis, 1748.

Oreste, 1749.

Rome sauvée, 1750.

Tancrède, 1760.

Olympie, 1764.

Les Scythes, 1767.

Le Triumvirat, 1767.

COMÉDIES.

L'Indiscret, 1725.

L'Enfant prodigue, 1736.

La Princesse de Navarre, comédie-ballet pour les noces du Dauphin, 1745.

Nanine, 1749.

L'Écossaise, 1760.

L'Écueil du sage, 1762.

COMÉDIES DE SOCIÉTÉ QUI N'ONT POINT ÉTÉ JOUÉES.

La Comtesse de Givri.
La Femme qui a raison.
La Prude.
Socrate.

OPÉRAS.

Pandore.
Samson.
Le Temple de la Gloire.

HISTOIRES.

Essai sur l'histoire générale de l'esprit et des mœurs des nations.

Histoire de Charles XII.

Histoire de l'empire de Russie sous le czar Pierre le Grand.

Histoire du siècle de Louis XIV et de Louis XV.

La Philosophie de l'histoire, et plusieurs ouvrages relatifs à cet objet.

Plusieurs mélanges de littérature, de philosophie et d'histoire, dans lesquels on trouve *Zadig, le Pauvre Diable, le Russe à Paris;* plusieurs contes allégoriques et une grande quantité de pièces fugitives.

PENSÉES LITTÉRAIRES.

PENSÉES LITTÉRAIRES.

Il en est des différents ouvrages comme de la vie civile. Les affaires demandent du sérieux, et le repas de la gaieté. Mais aujourd'hui on veut tout mêler : c'est mettre un habit de bal dans un conseil d'État. Il faut qu'il y ait des moments tranquilles dans les grands ouvrages, comme dans la vie après les instants de passion.

L'auteur le plus sublime doit demander conseil. Moïse, malgré sa nuée et sa colonne de feu, demandait le chemin de Jéthro.

O grandeur des gens de lettres! Qu'un premier commis fasse un mauvais livre, il est excellent; que leur confrère en fasse un bon, il est honni.

Prière des pèlerins de la Mecque : « Mon Dieu, délivre-nous des visages tristes! » Ces pèlerins-là avaient été à Pompignan.

Il a été résolu unanimement qu'on travaillerait sans délai à un nouveau dictionnaire, qui contiendra l'étymologie reconnue de chaque mot, et quelquefois l'étymologie probable; la conjugaison des verbes irréguliers qui sont peu en usage; les diverses acceptions de chaque terme, avec les exemples tirés des auteurs les plus approuvés; toutes les expressions pittoresques et énergiques de *Montaigne*, d'*Amiot*, de *Charron*, qu'il est à souhaiter qu'on fasse revivre, et dont nos voisins se sont saisis.

Ce serait à la fois une grammaire, une rhétorique, une poétique, sans l'ambition d'y prétendre. Chaque académicien vivant, car il y en a toujours quelques-uns qui sont plus morts que vifs, peut se charger d'une lettre de l'alphabet, et même de deux. Pour moi qui ne suis ni mort ni vivant, je me charge de la première lettre.

Nulle langue assez abondante; nul ne sait toute sa langue.

On sait sa langue comme la géographie, les mots généraux; on connaît les provinces, non les villages.

Aucune langue n'est assez précise. *Ame* signifie vingt choses différentes, sans en marquer une clairement; *esprit* de même.

La plus belle langue est la grecque, à cause de ses composés et de son harmonie. Dans la politesse de la nôtre, tout atteste son ancienne barbarie : *Viginti, vingt; augustus, goût; pavoneus, paon; Cadomum, Caën; gustus, goût; ..... defutuere.*

Il faut parler la langue du grand siècle, et ne point donner aux mots employés par les auteurs classiques un sens nouveau : Fixer une femme, pour la regarder fixement; fixer une porte.

Tourner est devenu un terme d'art. *Élogier, éduquer,* croire de, vis-à-vis; piqueurs, non piqueurs, persifler, mystifier, termes ridicules. Il ne faut jamais hésiter à se servir de deux mots, et ne pas s'obstiner à en chercher un que la langue refuse; c'est même quelquefois une source de beautés. On ne peut dire *badiner* quelqu'un; mais railler, plaisanter, jouer, sont actifs.

Il n'y a de mots tirés du grec en français que ceux des arts. C'est une assez grande preuve que les Grecs avaient établi un comptoir, non une colonie, à Marseille; et que la langue *celte* y domina toujours.

Il n'y a guère de bonne traduction, parce qu'il n'y a pas deux nations qui aient les mêmes idées de toutes les choses.

Plusieurs mots peuvent s'écrire de cent façons différentes, et se prononcent de même : héros, éros, érau, airaut, hairot, hérost, hairaut, hairault, hérolt, éro, hairos, etc.

Avoir un pied de nez et être camus, même chose.

Le petit style de Fontenelle a gâté la langue : elle devient précieuse entre les mains des philosophes.

Traduire mot à mot, source de galimatias. « *Me tabula sacer votiva paries indicat humida suspendisse vestimenta maris Deo :* — Moi d'une peinture, dévoué votive le mur indique les humides avoir suspendu au puissant les habits de la mer au Dieu. »

Chaque profession, chaque art, chaque goût a sa langue. Deux Flamands disaient l'un et l'autre : Pour moi, j'aime mieux *Charles-Quint* que la *Maintenon;* malgré le mauvais temps, le duc de *Vendôme* se soutient mieux que *Marlborough;* le prince *Eugène* tombe bien, etc. Ils parlaient de fleurs.

De *paradis* on a fait *ciel :* mais paradis signifiait jardin.

Voyez l'*Histoire de la philosophie* de Deslandes. L'esprit se joue à pure perte dans ces questions : On fait les frais de penser. — Les éclipses sont en droit d'effrayer. — Thalès, Anaximandre, ne faisaient point la débauche. — Le prix de leur incrédulité. — Épicure avait un extérieur à l'unisson. — L'auteur de la nature combine le moral et le physique par des lois qui leur sont assorties. — Clodius renvia sur Auguste. — Et cent autres sottises pareilles.

Les Romains n'employaient jamais ces termes oiseux, *infiniment, horriblement, furieusement, très-humblement;* nous les mettons à tous propos dans la conversation. C'est faute d'idées.

Les langues semblent être le fruit d'une profonde métaphysique; les différences des temps, les termes abstraits, les généraux, les particuliers, tout cela est distingué dans chaque langue; elles se sont ainsi formées par l'instinct, comme la logique.

Combien de platitudes familières : *Sur son compte; pousser sa pointe; profil de défaut; récolter,* pour *recueillir; analogue,* au lieu de *convenable; proportionné, assorti; vis-à-vis,* pour *avec; par contre,* au lieu de dire *en récompense, en échange, au contraire; strict,* au lieu d'*exact; goût décidé, talent décidé.*

Et pourtant le familier c'est aussi l'homme du peuple qui est écouté pour la franchise du langage. Mais s'il faut que le bon vin ait du bouquet, pourquoi répandre au banquet de l'esprit le goût d'un mauvais cru?

On peut dire de la plupart des historiens d'aujourd'hui ce que disait Balzac de la Motte le Vayer : « Il » fait le dégât dans les bons livres. »

La plus grande dignité pour un homme de lettres est sa réputation.

Le père Tournon a fait six volumes de l'*Histoire des dominicains;* — et je n'en ai fait que deux de celle de Louis XIV! Et j'en ai fait un de trop.

Il n'y a pas une idée fixe dans Homère; il y en a mille dans le Tasse.

Vous voulez connaître le Dante. Les Italiens l'appellent divin; mais c'est une divinité cachée; peu de gens entendent ses oracles; il a des commentateurs, c'est peut-être encore une raison de plus pour n'être pas compris. Sa réputation s'affermira toujours, parce qu'on ne le lit guère. Il y a de lui une vingtaine de traits qu'on sait par cœur, cela suffit pour s'épargner la peine d'examiner le reste.

La raison a fait tort à la littérature comme à la religion, elle l'a décharnée. Plus de prédictions, plus d'oracles, de dieux, de magiciens, de géants, de monstres, de chevaliers, d'héroïnes. La raison seule ne peut faire un poëme épique. Ah! si le Tasse avait traversé la *Henriade!*

Les grammairiens sont pour les auteurs ce qu'un luthier est pour un musicien.

Les jansénistes ont servi à l'éloquence et non à la philosophie. La science de dire vaut mieux que l'art de ne pas dire.

Le Welche me dit qu'on gâte son esprit en voulant l'orner, mais puisque l'esprit est une fête qu'on donne à la pensée, pourquoi ne pas y mettre des fleurs?

La cause de la décadence des lettres, c'est qu'on a atteint le but; ceux qui viennent après veulent le passer.

Tout est devenu bien commun. Tout est trouvé; il ne s'agit que d'enchâsser.

Le premier qui a dit que les roses ne sont point sans épines, que la beauté ne plaît point sans les grâces, que le cœur trompe l'esprit, a étonné. Le second est un sot.

L'ACADÉMIE BÉNÉDICTINE.

L'ACADÉMIE BÉNÉDICTINE *.

Les bénédictins allemands ont établi une singulière académie qui mérite d'être connue, quoiqu'elle n'ait pas ouvert ses portes à l'auteur de *Didon*. Elle est divisée en neuf classes : la première, appelée l'*Ordre hiérarchique*, comprend le protecteur *royal*, qui est le prince Charles de Lorraine; le protecteur *ecclésiastique*, qui est le cardinal Tamburini; le vice-protecteur apostolique, le président, le vice-président, les abbés *consulteurs* et les principaux *Mécènes*. On place dans la seconde classe les autres abbés associés, *assistants* et *consulteurs* perpétuels. La troisième est le *sénat académique*, composé de douze membres d'élite, parmi lesquels on choisit le directeur et les autres officiers; et comme dans les compagnies il y a toujours de petits mystères dont il n'est pas à propos que tous les membres soient instruits, mais le secret

* Le manuscrit de ces trois pages n'indiquait pas le nom de Voltaire et n'est pas de l'écriture de Voltaire. On a cru le reconnaître à sa bienveillance accoutumée pour Lefranc de Pompignan et Fréron.

de l'académie est comme le secret de la comédie, trois hommes tirés de cette troisième classe, et appelés le *triumvirat*, forment un conseil privé chargé des affaires les plus secrètes. Des bénédictins choisis dans les seuls monastères d'Allemagne composent la quatrième classe. La cinquième est formée des plus savants religieux de toutes les autres congrégations de l'ordre de *Saint-Benoît*. Dans la sixième sont les académiciens honoraires, pris indifféremment dans tous les pays et dans toutes les religions; pourvu qu'ils aiment les *muses bénédictines*, voilà tout ce qu'on leur demande. *Ad classem sextam referuntur membra honoraria cujuslibet religionis et regionis, quibus musæ benedictinæ in amoribus fuerint.* La septième classe est celle des imprimeurs et des libraires qui auront témoigné le plus de zèle et se seront donné le plus de peine pour la publication et le débit des ouvrages faits par l'académie. Cette classe ne présente jusqu'ici que le nom d'un seul imprimeur, c'est celui d'Antoine, de Metz, qui vient de mettre à jour la brochure in-8° d'où je tire tous ces détails. Elle est intitulée *Corpus academicum almæ societatis litterariæ Germano-Benedictinæ, in suas classes, a R. P. Oliverio* LEGIPONT *distributum.* C'est-à-dire *Corps académique de la société littéraire des bénédictins d'Allemagne, rangé selon ses différentes classes, par le R. P. Olivier* LEGIPONT. On y loue l'imprimeur Antoine pour la beauté de l'impression, sa probité éclairée et sa prompte exécution. Cette brochure justifie déjà la première partie de son éloge.

La huitième classe est la plus singulière : elle doit être composée de ces hommes méchants et paresseux qui vivent du mal et se nourrissent du travail d'autrui; de ces frérons enfin, *fuci*, qui, après avoir parlé ou écrit contre l'académie, en auront été exclus. C'est être dedans et dehors tout à la fois. Au risque d'être mis moi-même dans cette classe bizarre, je ne puis m'empêcher de la désapprouver.

Mais je craindrais bien davantage d'être placé dans la neuvième, qui est la classe des morts. Il n'en manquerait plus qu'une dixième, composée de tous ceux qui ne sont pas encore de cette académie; elle ne serait pas plus ridicule que les deux précédentes, composées de ceux qui n'en sont plus.

A cela près, cette vénérable société, qui a pour objet le progrès des sciences et des arts dans toute l'Europe, me paraît un établissement utile et glorieux à l'ordre de *Saint-Benoît.*

PENSÉES POLITIQUES.

PENSÉES POLITIQUES.

Il ne faut pas forcer le peuple; c'est une rivière qui creuse elle-même son lit : on ne peut faire changer son cours.

Inscription pour une estampe représentant des gueux :

Rex fecit.

Qui doit être le favori d'un roi? Le peuple : mais le peuple parle trop haut.

Il n'y a point d'avare qui ne compte faire un jour une belle dépense : la mort vient et fait exécuter ses desseins par un héritier. C'est l'histoire de plus d'un roi de ma connaissance.

Πολιτικος signifiait citoyen : il signifie aujourd'hui ennemi des citoyens.

Un républicain aime plus sa patrie que ne le fait le sujet d'un roi, parce qu'on aime plus son bien que celui d'autrui.

Dans les temps les plus raffinés, le lion d'Ésope fait un traité avec trois animaux, ses voisins. Il s'agit de partager une proie en quatre parts égales. Le lion, pour de bonnes raisons qu'il déduira en temps et lieu, prend d'abord trois parts pour lui seul, et menace d'étrangler quiconque osera toucher à la quatrième. C'est là le sublime de la politique.

On a une patrie sous un bon roi, on n'en a point sous un méchant.

Où fut la patrie d'Attila et de cent héros de ce genre, qui en courant toujours n'étaient jamais hors de leur chemin?

Le premier qui a écrit que la patrie est partout où l'on se trouve bien, est, je crois, Euripide dans son *Phaéton.*

Il est triste que souvent, pour être bon patriote, on soit l'ennemi du reste des hommes. L'ancien Caton, ce bon citoyen, disait toujours en opinant au sénat : « Tel est mon avis, et qu'on ruine Carthage. » Être bon patriote, c'est souhaiter que sa ville s'enrichisse par le commerce, et soit puissante par les armes. Il est clair qu'un pays ne peut gagner sans qu'un autre perde, et qu'il ne peut vaincre sans faire des malheureux.

Celui qui brûle de l'ambition d'être édile, tribun, préteur, consul, dictateur, crie qu'il aime sa patrie, et il n'aime que lui-même. Chacun veut être sûr de pouvoir coucher chez soi, sans qu'un autre homme s'arroge le pouvoir de l'envoyer coucher ailleurs. Chacun veut être sûr de sa fortune et de sa vie. Tous formant ainsi les mêmes souhaits, il se trouve que l'intérêt particulier devient l'intérêt général : on fait des vœux pour la république, quand on n'en fait que pour soi-même.

La raison du plus fort sera toujours la meilleure. Et le plus fort, étant pétri de la pâte humaine par un maître railleur, ne voudra jamais entendre la raison du plus faible, parlât-il par la bouche de Socrate. Nous avons tous notre heure de despotisme, après avoir vécu

nos siècles d'esclavage. « Que je suis malheureux d'être né! disait Ardassan, jeune icoglan du grand padisha. Je suis à genoux devant le grand padisha, devant le chef de mon oda, devant le capigi-bachi, devant le valet du tefterdar qui m'a volé ma paye. Le derviche qui nous fait la prière est mon maître; un iman est encore plus mon maître; le molla l'est encore plus que l'iman; le cadi est un autre maître; le cadilesquier l'est davantage; le muphti l'est beaucoup plus que tous ceux-là ensemble. Le kiaïa du grand vizir peut d'un mot me faire jeter dans le canal; et le grand vizir enfin peut me faire serrer le cou à son plaisir, sans que personne y prenne garde. Que de maîtres, grand Dieu! quand j'aurais autant de corps et autant d'âmes que j'ai de devoirs à remplir, je n'y pourrais pas suffire. O Allah! que ne m'as-tu fait chat-huant! je vivrais libre dans mon trou, et je mangerais des souris à mon aise sans maître et sans valets. C'est assurément la vraie destinée de l'homme; il n'a des maîtres que depuis qu'il est perverti. Nul homme n'était fait pour servir continuellement un autre homme. Chacun aurait charitablement aidé son prochain, si les choses étaient dans l'ordre. Le clairvoyant aurait conduit l'aveugle, le dispos aurait servi de béquilles au cul-de-jatte. Ce monde aurait été le paradis de Mahomet; et il est l'enfer qui se trouve précisément sous le pont aigu. » Ainsi parlait Ardassan, après avoir reçu les étrivières. Mais, au bout de quelques années, il devint pacha à trois queues. Il fit une fortune prodigieuse; et il crut

fermement que tous les hommes, excepté le Grand Turc et le grand vizir, étaient nés pour le servir.

Quand nous avons découvert l'Amérique, nous avons trouvé toutes les peuplades diverses en républiques; il n'y avait que deux royaumes dans toute cette partie du monde. De mille nations nous n'en trouvâmes que deux subjuguées.

Les rois et les ministres croient gouverner le monde. Ils ne savent pas qu'il est mené par des capucins : ce sont les prêtres qui mettent dans les têtes des opinions souveraines des rois.

Pourquoi la liberté est-elle si rare? Parce qu'elle est le premier des biens. Pourquoi est-elle le premier des biens? Parce qu'elle n'est pas de ce monde.

La force et la faiblesse arrangent le monde. S'il n'y avait que force, tous les hommes combattraient; mais Dieu a donné la faiblesse : ainsi le monde est composé d'ânes qui portent et d'hommes qui chargent.

LETTRES INÉDITES.

LETTRES INÉDITES.

A THIÉRIOT *.

I.

Aristote a dit que la tragédie a été instituée pour purger les passions. Je le veux bien. Mais j'ai beau faire des tragédies, vous avez toujours des passions. Nicole avait donc raison, dans son ignorance, d'écrire contre la tragédie. J'espère bien lui donner tort par mon troisième acte.

II.

1723.

J'ai eu l'impertinence d'acheter les plus beaux tableaux de M. de *Nocé*, et en revenant dans mon trou,

* Ces dix lettres à Thiériot ont fait partie de la collection Pougens. On n'a pas toutes les dates. Elles sont surtout précieuses parce qu'elles sont d'une époque où Voltaire écrivait peu de lettres.

et considérant mes tableaux, mes ouvrages et moi, j'ai dit :

Vous verrez dans ce cabinet
Du bon, du mauvais, du passable;
J'aurais bien voulu du parfait,
Mais il faut se donner au diable,
Et je ne l'ai pas encor fait.

Adieu. Gardez-vous du parfait amour.

III.

1725.

Ce matin je regardais mes tableaux. Vous ai-je dit que j'avais un Albane? C'est le *Voyage de Vénus*.

Le pinceau de l'Albane en ses heureux contours,
Par deux cygnes brillants qu'il attelle avec grâce,
Conduit la mère des Amours.
Le cygne est un oiseau que j'aimerai toujours;
Virgile en était un, et le divin Horace
Lui-même s'est montré le cygne du Parnasse.

Je ne veux plus aimer que par les yeux, et je vous conseille de ne plus tomber que dans cette volupté qu'indique saint Paul, si vous ne voulez pas chanter bientôt le chant du cygne. Adieu.

IV.

Le mardi, de mon palais de la Bastille.

On doit me conduire demain ou après-demain de la Bastille à Calais. Je vous attends avec impatience, mon

cher Thiériot. Venez sans perdre une heure. C'est peut-être la dernière fois que nous nous verrons. Je serai si loin de vous à Londres! Mais enfin je verrai le soleil, s'il passe par là.

V.

Près de Londres, le 27 mai 1727.

Mon cher Thiériot, j'ai reçu bien tard, à la campagne où je suis retiré, votre charmante lettre du 1er avril. Vous ne sauriez imaginer avec quel chagrin j'ai su votre maladie; mon amitié, pour ce qui vous regarde, passe les limites d'une amitié ordinaire. Rappelez-vous le temps où je vous écrivais que je pensais que vous deviez avoir la fièvre parce que je sentais le frisson; ce temps est revenu. J'étais très-malade en Angleterre quand vous souffriez tant en France, et votre absence ajoutait encore plus d'amertume à mes souffrances. A présent j'espère que vous êtes mieux, puisque je commence à revivre.

Si vous êtes sérieusement dans l'intention de traduire quelque ouvrage qui en vaille la peine, je vous conseille d'attendre encore un mois ou deux, de prendre soin de votre santé, de vous fortifier dans la langue anglaise et de donner le temps à l'ouvrage de M. *Pemberton* de paraître. Cet ouvrage est une explication claire et précise de la philosophie de sir *Isaac Newton*, qu'il entreprend de rendre intelligible aux hommes

les plus irréfléchis et les moins exercés dans ce genre. Il semblerait que l'auteur ait voulu principalement écrire pour votre nation.

Si je suis encore en Angleterre quand l'ouvrage sera publié, je ne perdrai pas un moment pour vous l'envoyer; si j'en suis parti, j'ordonnerai à mon libraire de vous envoyer le livre. Je pense qu'il sera facile de le traduire, le style en étant fort simple et tous les termes de philosophie les mêmes en français et en anglais.

Adieu, ne parlez point de l'écrivain anonyme, ne dites pas que ce n'est point du mylord *Bolincbroke*, ne dites pas que c'est un méchant ouvrage, vous ne pouvez juger ni de l'homme ni de cet écrit. Je viens d'écrire un thème anglais au chevalier *Dessaleurs*. J'ai adressé la lettre quai des Théatins; s'il ne l'a pas reçue, il faut l'en avertir et qu'il ne la perde pas, car j'y ai mis toute ma médecine. Adieu, portez-vous bien. La vie n'est pas de vivre, mais de se bien porter.

Non vivere, sed valere vita.

Si vous avez besoin de vous mettre au régime de la diète, commencez vite et observez-la longtemps. Je vivrai demain, dit le fou, aujourd'hui c'est trop tard; le sage vécut hier; je suis le fou, soyez le sage, et adieu.

Avez-vous lu le petit et trop petit livre écrit par *Montesquieu* sur la décadence de l'empire romain? On l'appelle la décadence de *Montesquieu*. Il est vrai que

ce livre est loin d'être ce qu'il devrait être, mais cependant il contient plusieurs choses qui méritent d'être lues, et c'est ce qui me fâche encore plus contre l'auteur, qui a traité si légèrement une matière si importante. Cet ouvrage est plein d'indications. C'est moins un livre qu'une ingénieuse *table des matières*, écrite dans un style original. Mais, pour pouvoir s'étendre pleinement sur un pareil sujet, il faut être libre. A Londres, un auteur peut donner un libre cours à ses pensées, ici il doit les restreindre; nous n'avons ici que la dixième partie de notre âme. Adieu; la mienne est entièrement attachée à la vôtre.

J'ai eu le malheur de perdre toutes mes rentes sur l'hôtel de ville, faute d'une formalité. Comme je fais maintenant tous mes efforts pour les recouvrer, je crois qu'il ne serait pas prudent de faire connaître à la cour de France que je pense et que j'écris comme un libre Anglais. Je désire ardemment vous revoir ainsi que mes amis; mais j'aimerais mieux que ce fût en Angleterre plutôt qu'en France. Vous qui êtes un parfait Breton, vous devriez passer le canal et venir nous trouver. Je vous assure de nouveau qu'un homme de votre trempe ne se déplairait pas dans un pays où chacun n'obéit qu'aux lois et à ses propres fantaisies. La raison est libre ici et n'y connaît point de contrainte; les hypocondriaques y sont surtout bienvenus. Aucune manière de vivre n'y paraît étrange. On y voit des hommes qui font six milles par jour pour leur santé, se nourrissent de racines, ne mangent jamais de viande,

portent en hiver un habit plus léger que le costume de vos dames dans les jours les plus chauds. Tout cela est ici regardé comme une singularité, mais n'est taxé de folie par personne.

VI.

Londres, 10 mars 1729.

N'écrivez plus à votre ami errant, parce qu'au premier moment vous le verrez paraître. Avant que je puisse me cacher à Paris, je m'arrêterai quelques jours dans un des villages voisins de la capitale ; il est vraisemblable que je m'arrêterai à Saint-Germain, et je compte y arriver avant le 15. C'est pourquoi, si vous m'aimez, préparez-vous à venir m'y trouver au premier appel. Vous pouvez emprunter une voiture de *Nocé ex Timonis familia oriundo*, et vous pourrez demeurer avec votre ancien ami trois ou quatre jours. Nous jouirons des premiers jours du printemps, et nous resserrerons les liens sacrés de l'amitié. Adieu, portez-vous bien. Attendez-moi et aimez-moi.

VII.

Saint-Germain, 25 mars 1729.

Si vous pouvez oublier quelque jour votre palais doré, vos fêtes et *fumum et opes, strepitumque Romæ*, venez ici, vous trouverez une chère simple et frugale,

un mauvais lit, une pauvre chambre, mais il y a un ami qui vous attend.

Vous devriez venir à cheval, si votre *M. Nocé* en a un à vous prêter; j'en ferai prendre soin.

C'est chez *Châtillon,* perruquier à Saint-Germain, rue des Récollets, vis-à-vis des révérends pères récollets, *facchini zoccolanti.* Il faut demander *Sansons;* il habite un trou de cette baraque, et il y en a un autre pour vous. *Vale, veni.*

VIII.

Paris, 12 août 1729.

J'irai quelque jour dîner chez Nocé, si ma misanthropie convient à la sienne. Je ne puis sitôt aller chez mademoiselle *Lecouvreur;* les papiers que je devais montrer au comte de *Saxe* sont encore chez l'ambassadeur de Suède.

Adieu. Voici la première prose que j'ai écrite depuis huit jours, les alexandrins me gagnent. Adieu, mon ami.

Mandez-moi s'il est bien vrai que *Bonneval* soit musulman. J'ai mes raisons, parce que j'écris demain à Constantinople où j'ai plus d'amis qu'ici, car j'y en ai deux, et ici qu'un, qui est vous; mais vous valez deux Turcs en amitié. Adieu.

IX.

Paris, 9 juillet 1732.

Je ne vous ai pas écrit un seul mot ce mois-ci; mais il faut me le pardonner, car j'ai été un peu affairé.

J'ai fait une *Zaïre*, qui est maintenant entre les mains des acteurs : on l'a trouvée touchante et pleine de ce que les Français appellent *intérêt;* mon intention, en composant cette nouvelle tragédie, était de mettre en contraste les idées les plus tendres et les plus majestueuses que puisse fournir notre religion, avec les effets les plus cruels et les plus attendrissants de l'amour. Si mes amis ne me trompent pas et ne se trompent pas eux-mêmes, cette pièce aura quelque succès. J'ai aussi travaillé à corriger ma tragédie d'*Ériphyle ;* je compte vous les envoyer toutes deux par la prochaine occasion. Ces études continuelles ne m'ont point empêché de penser à mes amis. J'ai vu mistress *Sallé* aussi souvent que je l'ai pu : elle est maintenant un peu indisposée. La mort de son frère a blessé son cœur au vif. Les sentiments de l'amitié et de la nature balançaient en elle ceux de l'amour. Son cœur est fait pour la tendresse, mais il semble que tous ses sentiments se partageaient entre son frère et vous. Maintenant que votre rival est mort, je pense que vous régnerez seul dans le cœur de mistress *Sallé*. Le parterre, les loges, les dames, les petits-maîtres, et jusqu'à mademoiselle *Prévost,* étaient en extase la dernière fois qu'elle dansa dans le nouvel opéra. Quant à moi, j'en fus étonné, et, à mon jugement, sa danse d'*Amadis* ne fut jamais si surprenante et si admirable.

Quels vers pourrais-je maintenant composer pour elle qui pussent égaler ses talents ? M. *Bernard* a

essayé de lui faire un madrigal, mais il est loin d'avoir atteint son but. Je suis dans le même cas; je sens qu'il faudrait dans une inscription une exactitude, une manière abrégée de peindre, un éclair de sentiment, quelque chose de si serré ou concis, si clair et si plein, que je désespère d'y parvenir. Je n'ai rien trouvé que ceci :

De tous les cœurs et du sien la maîtresse,
Elle allume des feux qui lui sont inconnus :
De Diane c'est la prêtresse
Qui vient danser sous les traits de Vénus.

Il me semble que ces quatre vers sont au moins un tableau vrai, sinon animé, de son talent particulier pour la danse, et de son propre caractère. Ils répondent aussi à l'intention du peintre, qui la représente dansante devant le temple de Diane.

X.

J'allai hier chez votre divinité miss *Sallé*, que je trouvai méditante avec votre frère et le jeune *Bernard*. Elle se plaignit de ma négligence envers son portrait. *Bernard* jura qu'il n'avait rien écrit sur un si beau sujet. Je me sentis tout à coup inspiré par sa présence, et j'éclatai en ces vers :

Les feux du dieu que sa vertu condamne
Sont dans ses yeux, à son cœur inconnus;
En soupirant on la prend pour Diane,
Qui vient danser sous les traits de Vénus.

A MADAME LA DUCHESSE D'A***.

Vous ne voulez être ni Vénus ni Minerve. Vous avez raison, c'est le vieux monde ; et Paris vaut bien l'Olympe quand vous y êtes revenue bras dessus, bras dessous avec la jeunesse et la beauté. Donc je ne rimerai plus pour vous avec le dictionnaire du Parnasse.

Tout s'en va, même l'amour. Je crois que vous le cachez dans votre oratoire. Il y a bien longtemps que je n'ai entendu ses chansons.

> Philosophe autant qu'on peut l'être,
> En poursuivant la liberté,
> Je regrette l'amour, mon maître,
> Dure et douce captivité.

Ah ! madame, rendez-moi mon maître !

A M. ***.

Ami, jouons avec la vie,
Faisons des bulles de savon;
C'est toute ma philosophie,
Car j'ai trop peur d'avoir raison.

Je commence à comprendre le Normand Fontenelle, depuis que j'ai tant de bruit dans les oreilles. On a crié bien haut contre mes lettres sur Locke et sur Pascal. Qu'ai-je dit?

La raison humaine ne saurait démontrer qu'il soit impossible à Dieu d'ajouter la pensée à la matière. Proposition aussi vraie que celle-ci : Les triangles de même base et de même hauteur sont égaux; voilà pour Locke.

Pour Pascal : La raison humaine prouve-t-elle deux natures dans l'homme? Je sais que Platon a eu cette idée, qui me semble plus ingénieuse que philosophique. Je crois le péché originel, parce que la religion me l'a révélé; mais je ne crois point les androgynes, quoique Platon ait parlé. Les misères de la vie ne prouvent pas au philosophe la chute de l'homme, mais je mets l'Écriture au-dessus de la philosophie.

Faut-il me brûler pour cela?

A D'ARGENTAL.

Pour ce qui est des Muses, je ne les connais plus. Les vives lumières de *la science** ont éteint les étoiles. Aussi je ne suis pas bien sûr d'avoir cousu de bonnes rimes à cette pensée qui me vient de quelque Grec amoureux :

Le plus puissant de tous les dieux,
Le plus aimable, le plus sage,
Gaussin, c'est l'Amour dans vos yeux;
De tous les dieux le moins volage,
Le plus tendre et le moins trompeur,
Gaussin, c'est l'Amour dans mon cœur.

C'était le jour de la fête de *Zaïre;* pardonnez-moi ces bouquets que je ferai faire une autre fois par Babet**.

Vous saurez, mes divins anges, que si Palissot fait des siennes à Paris, Panissot fait des siennes à Ferney.

* La marquise du Chastelet, ainsi que le font supposer les italiques.

** L'abbé de Bernis, ou peut-être, sans métaphore, la bouquetière du Palais-Royal.

Palissot emprunte de l'esprit aux philosophes pour les battre, et Panissot m'emprunte de l'argent pour plaider contre moi*. Et je perds mon procès! Et voilà pour-

* Un philosophe de Genève qui ne veut pas, comme Jean-Jacques, mettre le feu aux quatre coins du monde pour illuminer son orgueil, M. Petit-Senn, qui a publié un livre de pensées qu'on n'a pas assez prises au sérieux, parce que l'auteur est poëte, a étudié en voisin, et en bon voisin, quelques pages inconnues de la vie de Voltaire. Voici un fragment de lui qui explique ce billet de Voltaire.

Durant les vingt-sept dernières années de sa vie, qu'il passa sur les bords du lac de Genève, Voltaire y acheta successivement trois domaines : le premier fut le château de Tournay, le second la campagne dite les Délices, le troisième le château de Ferney. Ce fut dans la première de ces demeures que l'auteur de la *Henriade* fit une noble et belle action valant, à mes yeux, le meilleur de ses nombreux ouvrages. La voici telle qu'elle s'est conservée dans la mémoire de quelques vieillards :

Voltaire acheta le château de Tournay de M. le président de Brosses. Or, il se trouva que, dans la mensuration des terres qui en dépendaient, il fut compris une parcelle appartenant à un agriculteur nommé Jean Panissot, lequel réclama sa propriété auprès de Voltaire. Celui-ci aurait écouté favorablement cette demande s'il n'eût été prévenu qu'à tort ou à droit beaucoup de fermiers entourant sa nouvelle acquisition se préparaient à lui adresser une semblable requête. Désireux de couper court à ce qu'il croyait être un abus, Voltaire repoussa la prétention du sieur Panissot, fut assigné par lui au tribunal de Gex, et, défendu par un avocat sans doute meilleur que sa cause, débouta le réclamant de ses prétentions. Mais Panissot, s'estimant fondé dans son droit de propriété sur la susdite parcelle, voulut en rappeler d'une sentence inique. Toutefois l'argent lui manquait pour cela, et, dans son embarras, il conçut la pensée de s'a-

quoi on dit que je suis l'homme le plus spirituel de Ferney, de Tournay, et autres lieux où j'ai la bêtise d'être grand seigneur.

dresser, pour en avoir, à celui-là même contre lequel il désirait plaider.

Voilà donc qu'il se présente chez Voltaire et demande une entrevue qui lui fut accordée.

« Ah! c'est vous, monsieur Panissot, lui dit le poëte; quel sujet vous amène?

— Mon assurance en votre équité, monsieur, car je viens solliciter de vous un prêt d'argent qui me permette d'en appeler au tribunal de Dijon de la sentence rendue par celui de Gex.

— Comment donc! et vous pensez que je consentirai à vous fournir des armes pour me battre, des verges pour me fouetter?

— Oui, monsieur de Voltaire; un grand homme tel que vous, dont les ouvrages sont pleins de généreux sentiments, comprendra ma confiance en lui dans cette circonstance.

— Mais, monsieur Panissot, vous attentez à ma propriété.

— Non, monsieur, je réclame la mienne, et vous préférez sans doute la justice à un petit morceau de terre qui n'ajoute rien à votre fortune et qui retranche beaucoup à mon bien-être! »

Surpris d'une confiance qui l'honorait, ainsi que du langage ferme et pourtant mesuré de l'honnête agriculteur, Voltaire accéda à sa demande et lui prêta trois cents livres.

La cause, portée au tribunal de Dijon, fut perdue par Voltaire, qui dut céder à Panissot le terrain qu'il réclamait, et quand celui-ci vint lui restituer la somme noblement avancée :

« Gardez-la, lui dit-il, elle vous servira à solder les frais du premier procès de Gex, que vous avez injustement perdu. »

Certes, voilà un beau trait de Voltaire! Il rappelle celui de son royal ami Frédéric II, alors que, menacé des *juges de Berlin* par le meunier de *Sans-Souci*, du moulin duquel il voulait s'emparer, il renonça à son envie et respecta la propriété de son voisin.

A M. L'INTENDANT DE LYON

AU SUJET D'UN JUIF RÉSIDANT A GENÈVE,

DONT LES EFFETS AVAIENT ÉTÉ SAISIS.

Béni soit l'Ancien Testament, qui me fournit, monsieur, l'occasion de vous dire que, de tous ceux qui adhèrent au Nouveau, il n'y en ait aucun qui vous soit plus dévoué que moi. Un descendant de Jacob, honnête fripier, comme sont tous ces messieurs en attendant le Messie, attend aussi votre protection, dont il a le plus de besoin en ce moment. Les gens du premier métier de saint Matthieu, qui fouillent les juifs et les chrétiens aux portes de votre ville, ont saisi je ne sais quoi dans la culotte du page israélite appartenant au circoncis qui a l'honneur de vous remettre ce billet. En tout je joins mes vœux aux siens. Je n'ai fait que vous entrevoir à Paris, comme Moïse fit Dieu; qu'il me serait doux de vous voir face à face, si toutefois le mot face est fait pour moi!

Conservez, s'il vous plaît, vos bontés à votre ancien et éternel serviteur, qui vous aime de cette amitié tendre, mais chaste, qu'avait le religieux Salomon pour les trois cents Sunamites.

A M. ROYER.

20 mars 1754..

J'avais eu, monsieur, l'honneur de vous écrire, non-seulement pour vous marquer tout l'intérêt que je prends à votre mérite et à votre succès, mais pour vous faire voir aussi quelle est ma juste crainte que ces succès si bien mérités ne soient ruinés par le poëme défectueux que vous aurez vainement embelli. Je peux vous assurer que l'ouvrage sur lequel vous avez travaillé ne peut réussir au théâtre. Ce poëme, tel qu'on l'a imprimé plus d'une fois, est peut-être moins mauvais que celui dont vous vous êtes chargé; mais l'un et l'autre ne sont faits ni pour le théâtre ni pour la musique. Souffrez donc que je vous renouvelle mon inquiétude sur votre entreprise, mes souhaits pour votre réussite, et ma douleur de voir exposer au théâtre un poëme qui en est indigne de toutes façons, malgré les beautés étrangères dont votre ami M. de Sireuil en a couvert les défauts. Je vous avais prié, monsieur, de vouloir bien me faire tenir un exemplaire du poëme tel que vous l'avez mis en musique, attendu que je ne le connais pas. Je me flatte, monsieur, que vous voudrez bien vous prêter à la condescendance de M. de Moncrif, examinateur de l'ouvrage,

en mettant à la tête un avis nécessaire conçu en ces termes :

Ce poëme est imprimé tout différemment dans le recueil des ouvrages de l'auteur. Les usages du théâtre lyrique et les convenances de la musique ont obligé d'y faire des changements pendant son absence.

Il serait mieux, sans doute, de ne point hasarder les représentations de ce spectacle, qui n'était propre qu'à une fête donnée par le roi, et qui exige une prodigieuse quantité de machines singulières. Il faut une musique aussi belle que la vôtre, soutenue par la voix et par les agréments d'une actrice principale, pour faire pardonner le vice du sujet et l'embarras inévitable de l'exécution. Le combat des dieux et des géants est au rang de ces grandes choses qui deviennent ridicules, et qu'une dépense royale peut sauver à peine.

Je suis persuadé que vous sentez comme moi tous ces dangers; mais si vous pensez que l'exécution puisse les surmonter, je n'ai auprès de vous que la voie de la représentation. Je ne peux, encore une fois, que vous confier mes craintes; elles sont aussi fortes que la véritable estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

AU PÈRE DE MENOUX,

JÉSUITE, A COLMAR.

Le 17 février 1754 *.

Vous ne vous souvenez peut-être plus, mon révérend père, d'un homme qui se souviendra de vous toute sa vie; cette vie est bientôt finie. J'étais venu à Colmar pour arranger un bien assez considérable que j'ai dans les environs de cette ville; il y a trois mois que je suis dans mon lit. Les plus considérables personnes de la ville, qui me font l'honneur de me venir voir, m'ont averti que je n'avais pas à me louer des procédés du père Mérat, que je crois envoyé ici par vous; s'il y avait quelqu'un au monde dont je puisse espérer de la consolation, ce serait d'un de vos pères et de vos amis que j'aurais dû l'attendre; je l'espérais d'autant plus que vous savez combien j'ai toujours été attaché à votre société et à votre personne. Il n'y a pas deux ans que je fis les plus grands efforts pour être utile aux jésuites de Breslau. Rien n'est donc plus sensible ici pour moi que d'apprendre, par les premières personnes de l'Église, de l'épée et de la robe, que la conduite du

* Cette lettre a paru dans quelques éditions. Si nous la réimprimons, c'est pour la belle réponse du père Menoux.

père Mérat n'a été ni selon la justice ni selon la prudence. Il aurait dû bien plutôt me venir voir dans ma maladie, et exercer envers moi un zèle charitable convenable à son état et à son ministère, que de se permettre des discours et des démarches qui ont révolté ici les plus honnêtes gens, et dont M. le comte d'Argenson, secrétaire d'État de la province, qui a de l'amitié pour moi depuis quarante ans, ne peut manquer d'être instruit. Je suis persuadé que votre prudence et votre esprit de conciliation préviendront les suites désagréables de cette petite affaire. Le père Mérat comprendra aisément qu'une bouche chargée d'annoncer la parole de Dieu ne doit pas être la trompette de la calomnie, qu'il doit apporter la paix et non le trouble, et que des démarches peu mesurées ne pourront inspirer ici que de l'aversion pour une société respectable qui m'est chère et qui ne devrait point avoir d'ennemis. Je vous supplie de lui écrire; vous pourrez même lui envoyer ma lettre.

Réponse du père de Menoux.

Nancy, le 23 février 1754.

Je suis flatté, monsieur, de l'honneur de votre souvenir. L'état de votre santé me touche et m'alarme. Ce que vous me mandez du père Mérat me surprend d'autant plus que, pendant deux ans que je l'ai vu ici, il s'est toujours comporté en homme sage et modéré.

Depuis qu'il n'est plus de ma communauté, je n'ai aucune autorité sur lui. Je vais pourtant lui écrire, et je lui communiquerai votre lettre. Peut-être, vous, vous a-t-on fait des rapports peu fidèles, ou peut-être lui sera-t-il revenu à lui-même quelque chose qui l'aura indisposé contre vous; et, de bonne foi, monsieur, comment voulez-vous que des gens dévoués comme nous à la religion, par conviction, par devoir, par zèle, se taisent toujours, quand ils entendent attaquer sans cesse la chose du monde qu'ils envisagent comme la plus sacrée et la plus salutaire? Voilà cependant ce que l'on voit souvent dans les écrits répandus sous votre nom, et récemment dans le prétendu *Précis de l'histoire universelle.* Je me suis toujours étonné qu'un aussi grand homme que vous, qui a tant d'admirateurs, n'ait pas encore trouvé un ami. Si vous m'aviez cru, vous vous seriez épargné cette foule de chagrins qui ont troublé la gloire et la douceur de vos jours. Je sens quelquefois couler mes larmes en lisant vos ouvrages; plus je les admire, plus je vous plains. Ah! si Dieu pouvait exaucer mes vœux.... Que ne puis-je vous estimer autant que je vous aime!

A M. D'ARGENTAL.

3 mars 1760.

Mon divin ange, le vent du nord me tire; je n'ai pas pensé au tripot depuis que ce maudit vent souffle dans ma vallée.

J'apprends que Spartacus n'est pas *de malefaciatis*, mais qu'il est *de frigidis*. Je m'en suis douté, un gladiateur ne saurait être tendre, et j'ai peur que l'esprit de Saurin ne tienne un peu de la trempe du gladiateur.

Envoyez-moi donc, m'allez-vous dire, la tendre Aménaïde et la passionnée Fanime. Oui, sans donte; elles partiront dans huit jours, vous n'avez qu'à dire l'adresse, et vous serez obéi sur-le-champ; j'opine pour Aménaïde et la chevalerie. Cela est tout neuf, cela ne ressemble à rien, et la Fanime ressemble à tout : elle a les yeux d'Ariane, le nez de Didon, le menton de Roxane; elle n'a malheureusement pas d'Acomat; et le beau garçon qui fait l'amoureux est fort au-dessous de Bajazet. Donnons toute la préférence aux chevaliers qui paraissent pour la première fois avec leurs boucliers et leur haubert, et aux rimes croisées et à la pompe du spectacle. Mais surtout ne nous pressons pas, je vous en conjure. Je ne peux pas

m'imaginer que le public aille aux spectacles avec un esprit bénévole quand on est sans vaisseaux et sans vaisselle, et qu'on ne peut faire ni la guerre ni la paix. Je suis bien las d'ailleurs des fréronades; et il est triste à mon âge d'être toujours dans le public comme le faquin de l'académie de Dugast auquel on tire. Les amusements innocents de ma retraite et de ma vieillesse n'ont pu me mettre à l'abri des coups de ce malheureux Fréron; il faut avouer que ce rôle est insupportable, et qu'il est bien avilissant.

Mon autre persécuteur, M. l'abbé d'Espagnac, est plus poli; aussi lui ai-je envoyé respectueusement un nouveau mémoire qui sera le dernier; après quoi je tendrai le cou. J'ai peur d'être dégoûté de mes terres en France comme de tragédies. On m'a saisi mon pain sous prétexte d'un manque de formalité au bureau de la frontière. Je m'en suis plaint à M. le duc de Choiseul, et je lui ai dit combien il était dur de ne pouvoir manger son pain que les Grecs appellent son arton.

Pour lui, je n'entends pas, mon cher ange, ce que vous imaginez quand vous me dites que je *serai trop vengé.* Il a près de cent mille hommes, le prince Ferdinand aura une armée formidable, et qui pis est, il y aura une quinzaine de mille d'Anglais dans cette armée. Je fais beaucoup de vœux et j'ai peu d'espérance.

A l'égard des lettres de lui à moi qu'on a imprimées, je ne les ai point vues, mais j'ai les minutes de toutes

ces lettres que je lui renvoyais corrigées, et qu'un Bonneville lui a, dit-on, volées. J'ai mis la main à tout ce qu'on a imprimé de lui. Il a été un peu ingrat. M. de Choiseul ne vous a-t-il rien confié touchant cette comique majesté? Ne savez-vous rien? Dites-moi donc quelque chose.

Comment se porte madame Scaliger?

Mille tendres respects.

A M. DE MONTPEROUX,

RÉSIDENT DE FRANCE A GENÈVE.

(2 pages in-4°, cachet aux armes de Voltaire *.)

Lausane, 7 mars 1758.

Puisque vous ne pouvez point, monsieur, venir voir représenter *Fanime*, et que vous vous en tenez à patipaille avec la venérable compagnie, avouez du moins que je jouis de la vie à Lausane. Daignez le certifier

* Cette lettre et la suivante, nous ont été données par M. Sohier, de Mantes, un de nos plus riches curieux d'autographes. Voici la lettre qu'il écrivait et qui appartient à l'histoire de Voltaire.

Mantes, 13 novembre 1861.

MONSIEUR,

On vous a sans doute exagéré l'importance des documents autographes de Voltaire qui sont en ma possession, et qu'il vous plaît de qualifier de richesses. (Richesses pour moi : c'est possible, tout est relatif. Ce serait pauvreté pour d'autres beaucoup plus heureux!) Au demeurant, pour répondre à votre lettre, je vais vous indiquer ce que je possède.

En tout *dix* lettres ou billets autographes, signés du nom entier de Voltaire ou de ses initiales, avec ou sans cachet.

1° Huit lettres ou billets adressés par Voltaire à M. Moreau, avocat du roi au Châtelet de Paris, qui a porté la parole et donné des conclusions, dans le procès de Voltaire contre les

à qui il apartiendra. Ajoutez à vos bontez que je fais ma demeure ordinaire tout près de vous, aux Délices, route de Lyon à Geneve; je vous supplie, monsieur, de vouloir bien avoir la bonté de donner ce certificat à M. Cathala, qui l'enverra sur le champ à mon notaire. Car *omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.*

Travenols, procès dans lequel l'abbé d'Olivet s'est trouvé impliqué, en 1746 et 1747. (Ensemble 16 pages in-4° et in-8°.) *Pièces inédites.*

2° Une lettre autographe signée *V*, aux Délices près Genève, à M. Dupont, avocat à Colmar, contenant invitation de venir passer ses vacances aux Délices. Détail de la vie qu'on y mène.

3° Une lettre autographe signée Voltaire et Denis, Lausanne, 7 mars 1758, à M. de Montperoux, résident de France à Genève, avec cachet aux armes.

Il lui demande un certificat de vie, et il rend compte de celle qu'il mène à Lausanne. Puis il ajoute : « Je perds dans le car-» dinal de Tencin un très-bon ami que je m'étais fait depuis » quelques mois; les choses n'avaient pas été toujours ainsi. On » dit que c'est un signe mortel quand les vieillards changent de » caractère. Son Éminence ne l'a pas porté loin. Dieu veuille » avoir son âme. C'était un terrible mécréant *sicut sunt omnes* » *hujus farinus hominæ*. Je vous montrerai des choses singu-» lières quand je pourrai avoir l'honneur de dîner avec vous à » mes petites Délices. »

Je suis certain que les huit lettres et billets (n° 1er ci-dessus), relatifs au procès de Voltaire contre les Travenols, sur la plainte du premier, n'ont point été publiés. Mais suivant moi ils ne peuvent l'être séparément de toutes les autres pièces du procès, que je possède, au nombre d'environ cinquante, qui forment un dossier complet qui se compose de la pièce qui a donné lieu à sa plainte, des mémoires imprimés pour et contre, des plaidoyers manuscrits, des lettres autographes signées de l'abbé d'Olivet, Rigolet de Juvigny et autres, des sentences et arrêts

En vérité, vous auriez *omne punctum* si vous etiez témoin de la manière dont nous jouons *Fanime.* Je perds dans le cardinal de Tencin * un tres-bon ami que je m'étais fait depuis quelques mois. Les choses n'avaient pas été toujours ainsi. On dit que c'est un signe mortel, quand les vieillars changent de caractère. Son Éminence ne l'a pas porté loin. Dieu veuille avoir son ame. C'était un terrible mécreant**, *sicut*

intervenus et pièces y relatives. Plusieurs des pièces imprimées contiennent des annotations et réfutations *autographes de Voltaire, très-singulières et très-curieuses.* Le tout comporterait une publication entière, qui me parait avoir été projetée, et que Voltaire ou ses amis avaient empêchée. Car cette publication ne ferait pas d'honneur au *roi Voltaire,* dont on admire plus l'esprit que le caractère.

Le procès dont il s'agit n'a jamais été l'objet d'une étude sérieuse de la part de ceux qui ont écrit sur la vie de Voltaire. L'épisode ne lui était point favorable. Dans sa correspondance publiée jusqu'à ce moment, je n'ai trouvé qu'une seule lettre de Voltaire relative à ce procès : c'est celle du 12 juin 1747, au marquis d'Argenson. Elle prouve l'embarras que lui causait ce procès, son importance. Elle témoigne de son agitation, son ardeur et son obséquiosité. Cependant on doit croire qu'il a dû écrire d'autres lettres à l'occasion de cette importante circonstance de sa vie, où par son imprudente témérité il avait compromis la considération de l'abbé d'Olivet et s'est attiré de nombreuses épigrammes. J'en ai recueilli quelques-unes très-piquantes, ainsi que nombre de notes à mettre en œuvre. Mais je ne suis pas écrivain.

SOHIER.

* Le cardinal de Tencin est mort le 2 mars 1758, cinq jours avant cette lettre, dont la date devient certaine.

** Depuis le mois d'octobre 1757, à l'occasion de la paix

sunt omnes hujus farinæ homines. Je vous montrerai choses singulieres quand je pourai avoir l'honneur de diner avec vous à mes petites Délices.

On va donc s'egorger plus que jamais en Germanie! Pendant ce temps-la, nous jouons la comédie, on la joue à Neufchatel, et on m'attendait à Nyon pour me donner *Mérope.* Il n'y a plus de plaisir qu'en Suisse. Mais le plaisir le plus flatteur est de vivre avec vous, monsieur, et c'est ainsi que pensent vos deux attachez Voltaire et Denis *.

entre la France et la Prusse, par l'entremise de la margrave de Bareith et du cardinal de Tencin, dont la correspondance passait par les mains de Voltaire et du banquier Tronchin. Dans une lettre adressée à ce dernier et qui devait être communiquée à Voltaire, le cardinal, pour flatter le philosophe, s'exprime ainsi : « Le plan est admirable, je l'adopte en entier, à l'excep- » tion de l'usage qu'il voudrait faire de moi en me mettant à la » tête de la négociation. Je n'ai besoin ni d'honneur, ni de bien, » et comme lui je ne songe *qu'à vivre en évêque philosophe.* » C'est sans doute par allusion à cette phrase, que Voltaire, dans notre lettre, dit *que Son Éminence était un terrible mécréant.*

* Cette lettre assez originale résume tout Voltaire. La première partie : c'est l'homme d'affaires, soignant sa fortune, s'occupant du recouvrement de ses revenus pour s'assurer son budget; la deuxième : le glorieux satirique, charmé d'annoncer la mort d'un cardinal avec lequel il avait été mal, puis bien, et auquel il se plaît à décocher une épigramme en l'accusant d'impiété; enfin la troisième : l'égoïste qui, sans s'inquiéter de ce qu'on va s'égorger en Germanie, se réjouit de passer son temps à jouer la comédie.

C'était le régime des rois! Assurer le budget, trôner, frapper à droite et à gauche, et se réjouir alors qu'on se bat.

Ainsi fait le roi Voltaire. Il s'amuse!

A M. DUPONT,

AVOCAT AU CONSEIL SOUVERAIN A COLMAR.

(1 page in-4°, timbre de la poste de Genève.)

Aux Délices, près de Genève.

Mon cher amy, est-il bien vray que vous pourez venir pendant vos vacances dans ce pays de la liberté, où vous trouveriez plus de philosophes que dans le vôtre? Vous y verrez du moins deux solitaires qui vous aiment de tout leur cœur. Soit que nous vous recevions dans la cabanne de Monrion, soit que nous jouissions de votre charmant commerce dans notre habitation des Délices, vous contribuerez également à notre bonheur. On s'accoutume bien vite a une belle vüe, a une gallerie, a des jardins. Ce sont des plaisirs muets qui deviennent bientôt insipides. Il n'y a que la société d'un amy et d'un ami philosofe qui donne des plaisirs toujours nouvaux. Je mène a peu près la même vie aux Délices qu'à Colmar. Point de visites, point de devoirs. Nulle gêne de quelque espèce quelle puisse être; on vient chez moy, on se promène, on boit, on lit, on est en liberté, et moi aussi. On sest acoutumé tout d'un coup a la vie que je mène.

V.

A H. WALPOLE.

MYLORD,

J'ai lu l'ingénieux ouvrage qui est intitulé *Dialogue des Morts*. L'auteur dit, à la page 134, que je suis exilé, et il m'accuse d'avoir été trop libre dans mes écrits. Je crois être obligé de dire, peut-être pour l'honneur de ma nation, que je ne suis point exilé et que ma conscience ne me reproche point les excès dont on me blâme dans un ouvrage.

Personne n'a élevé la voix plus haut que moi en faveur de l'humanité, et cependant je crois n'avoir été coupable d'aucun excès, même dans mon zèle pour cette vertu.

Je ne suis point établi en Suisse, comme l'avance cet auteur; je demeure en France, dans mes terres. On ne saurait trouver mauvais que la vieillesse cherche la solitude. C'est même très-bien fait lorsque l'on a des biens à soi où l'on peut se retirer. Il est vrai que j'ai une petite maison de campagne près de Genève, mais ma seigneurie et mon château sont en Bourgogne, et comme mon roi a bien voulu confirmer les priviléges de ma terre, et qu'elle est en conséquence

exempte de tous droits, c'est pour moi un motif de plus de leur être attaché.

Si j'étais un exilé, je n'aurais pas obtenu de ma cour des passe-ports pour plus d'un seigneur anglais. Les services que je leur ai rendus me donnent le droit de compter sur une satisfaction de la part de l'illustre auteur des *Dialogues*.

Pour ce qui concerne la religion, je crois, et sûrement il pense comme moi, que Dieu n'est ni presbytérien, ni luthérien, ni de la basse ni de la haute Église, mais qu'il est le Père de tous les hommes, celui de l'illustre auteur des *Dialogues* et le mien.

Je suis avec respect,

Son très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE,
Gentilhomme ordinaire du roi.

A mon château de Tounex, en Bourgogne.

A M. DE VOLTAIRE.

MONSIEUR,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de votre château de Tounex, en Bourgogne. Elle m'apprend que j'ai eu tort d'appeler votre retraite un exil. Lorsque l'on fera une nouvelle édi-

tion de mes *Dialogues* en anglais ou en français, j'aurai soin de faire rectifier ce passage. Je suis bien fâché de ne l'avoir pas su plus tôt. La faute aurait été réparée dans la première édition d'une traduction française faite à Londres sous mes yeux, et qui vient de paraître. Je vous ferais de bon cœur cette satisfaction; c'est un hommage que la vérité exige de moi, et mon propre honneur y est intéressé. Elle vous est due bien plus à cause de vous-même que pour les passe-ports que vous dites avoir procurés à des seigneurs anglais. Vous êtes en droit de l'attendre des sentiments de respect pour vous que m'inspirent, non les priviléges dont votre roi gratifie vos terres, ainsi que vous me le marquez, mais les rares talents dont vous a doué la Providence, et le rang supérieur que vous tenez dans la république des lettres. Quant aux grâces que vous a faites votre roi, toute la gloire en est pour lui, elles n'ajoutent rien à la célébrité du nom de Voltaire.

Je demeure d'accord avec vous que Dieu est le Père de tous les hommes, et je pense que l'on ne peut, sans blasphémer, borner à une secte ses bontés divines; je crois de même que ses créatures ne peuvent être agréables à ses yeux qu'en étendant leurs bienfaits sur tous les ouvrages qui sont sortis de ses mains. Je suis ravi de trouver ces sentiments dans vos écrits, et je serai très-aise de pouvoir être convaincu que la liberté de vos idées et de votre plume sur la philosophie et la religion ne vous a jamais fait passer les

bornes de ce principe généreux autorisé par la révélation autant que par la raison, ou que dans le calme de la réflexion vous désapprouviez ces saillies d'une imagination déréglée que rien ne peut justifier, quoique la vivacité et le feu d'un génie transcendant puissent leur servir d'excuse.

J'ai l'honneur d'être, monsieur,

Votre humble serviteur.

WALPOLE.

A M. D'ARGENTAL.

Vous n'avez pas lu le tome II d'un mauvais livre? Si cela va chez vous, ne lui ouvrez pas, car s'il est bon que *Memnon* soit partout, il est bon que le *Candide* ne soit nulle part.

Que je suis heureux d'être étranger à tout ce qui s'écrit et se dit en ce monde!

C'en est fait : dans les bois je veux vivre à mon gré,
Et du sentier des sots je me retirerai.
J'éviterai le jeu, la table, les querelles,
Les vains amusements, les spectacles, les belles.
Quel plaisir noble et doux de haïr les plaisirs;
De se dire en secret : me voilà sans désirs,
Je suis maître de moi, juste, insensible, sage,
Et mon âme est un roc au milieu de l'orage.

J'oubliais que je joue la comédie ce soir et que mon rôle est de fondre en larmes, de mourir d'amour, de me tuer de désespoir.

A M. DE LA SAUVAGÈRE,

EN REMERCÎMENT DE L'EXEMPLAIRE IN-QUARTO INTITULÉ

Recueil d'Antiquités dans les Gaules.

Au château de Ferney, 23 septembre 1770.

MONSIEUR,

Une longue maladie, qui est le fruit de ma vieillesse, ne m'a pas permis de vous remercier plus tôt de votre excellent ouvrage. Il y avait déjà longtemps que je savais quelles obligations vous a l'histoire naturelle, et combien vous aimez la vérité. Vous en avez découvert dans votre nouveau livre de très-intéressantes qui étaient peu connues. Il y en a même qui donnent de grands éclaircissements sur l'histoire ancienne du genre humain, comme les longues et larges pierres qui servaient de monuments à presque tous les peuples barbares, telles qu'on en voit encore en Angleterre. Il est à croire que c'est par là que les Égyptiens commencèrent avant que de bâtir des pyramides.

J'ai passé autrefois quelques mois à *Vée*, mais les deux momies n'y étaient plus. L'explication que vous

en donnez me paraît très-vraisemblable : il me semble que l'esprit philosophique s'est répandu sur tout votre ouvrage. On ne peut le lire sans concevoir la plus grande estime pour l'auteur. Je joins à ce sentiment la reconnaissance et le respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

VOLTAIRE.

A M. BERGER.

Au château de Ferney, 25 février 1763.

J'ai été touché, monsieur, de votre lettre du 12 février : on m'a dit que vous êtes dévot; cependant je vous vois de la sensibilité et de l'honnêteté. Vous m'apprenez que vous avez été taillé de la pierre il y a douze ans; je vous félicite de vivre, si vous trouvez la vie plaisante. J'ai toujours été affligé que, dans le meilleur des mondes possible, il y eût des cailloux dans les vessies, attendu que les vessies ne sont pas plus faites pour être des carrières que des lanternes; mais je me suis toujours soumis à la Providence. Je n'ai point été taillé, mais j'ai eu et j'ai ma bonne dose de mal en autre monnaie. Il faut savoir souffrir et mourir de toutes les façons.

Vous me mandez qu'on a imprimé je ne sais quelles lettres que je vous écrivis il y a trente années; vous m'apprenez qu'elles étaient tombées entre les mains d'un nommé Vaugé qui n'en peut répondre, attendu qu'il est mort. Si ces lettres ont été son seul héritage, je conseille aux hoirs de renoncer à la succession. J'ai lu ce recueil, je m'y suis ennuyé; mais j'ai assez de

mémoire dans ma soixante-douzième année pour assurer qu'il n'y a pas une seule de ces lettres qui ne soit falsifiée. Je défie tous les Vaugé, morts ou vivants, et tous les éditeurs de rapsodies, de montrer une seule page de ma main qui soit conforme à ce qu'on a eu la sottise d'imprimer.

Il y a environ cinquante ans qu'on est en possession de se servir de mon nom. Je suis bien aise qu'il ait fait gagner quelque chose à de *pauvres diables*. Il faut que le pauvre diable vive; mais il faudrait au moins qu'il me consultât, pour gagner son argent plus honnêtement.

Vous m'apprenez, monsieur, que l'auteur de l'Année littéraire *a fait usage de ces lettres;* vous ne me dites pas quel usage, et si c'est celui qu'on fait ordinairement de ses feuilles. Tout ce que je peux vous répondre, c'est que je n'ai jamais lu l'*Année littéraire,* et que je suis trop propre pour en faire usage.

Vous craignez que l'impression de ces chiffons ne me fasse mourir de chagrin; rassurez-vous, j'ai de bons parents qui ne m'abandonnent point dans ma vieillesse décrépite. Mademoiselle Corneille, bien mariée et devenue ma fille, a grand soin de moi. J'ai dans ma maison un jésuite qui me donne des leçons de patience; car si j'ai haï les jésuites lorsqu'ils étaient puissants et un peu insolents, je les aime quand ils sont humiliés. Je ne vois d'ailleurs que des gens heureux, et cela ragaillardit. Mes paysans sont tous à leur aise, ils ne voient jamais d'huissiers avec des con-

traintes. J'ai bâti, comme M. de Pompignan, une jolie église où je prie Dieu pour sa conversion et pour celle de Catherin Fréron. Je le prie aussi qu'il vous inspire la discrétion de ne plus laisser prendre des copies infidèles des lettres qu'on vous écrit. Portez-vous bien. Si je suis vieux, vous n'êtes pas jeune. Je vous pardonne de tout mon cœur votre faiblesse; j'ai pardonné dans d'autres jusqu'à l'ingratitude. Il n'y a que la méchanceté orgueilleuse et hypocrite qui m'a quelquefois ému la bile; mais à présent rien ne me fait de la peine que les mauvais vers qu'on m'envoie quelquefois de Paris.

J'ai l'honneur d'être, comme il y a trente ans, monsieur, votre..., etc.

A M. D'ALEMBERT.

A Ferney, le 11 février 1763.

Mon cher et illustre confrère, il semble que si quelques pédants ont attaqué en France la philosophie, ils ne s'en sont pas bien trouvés, et qu'elle a fait une alliance avec les puissances du Nord. Cette belle lettre de l'impératrice de Russie vous venge bien : cela ressemble à la lettre que Philippe écrivit à Aristote le jour de la naissance d'Alexandre.

Je me souviens que dans mon enfance je n'aurais pas imaginé qu'on écrirait un jour de pareilles lettres de Moscou à un académicien de Paris. Je suis du temps de la création, et voilà quatre femmes de suite qui ont perfectionné en Russie ce qu'un grand homme y avait commencé. Votre galanterie française doit quelques compliments au sexe féminin sur cette singularité, dont l'histoire ne fournit aucun exemple. La belle lettre que celle de Catherine! Ni sainte Catherine de Sienne, ni sainte Catherine de Boulogne, ni sainte Catherine d'Alexandrie n'en auraient jamais écrit de pareilles. Si les princesses se mettent ainsi à cultiver leur esprit, la loi salique n'aura pas beau jeu. Ne

remarquez-vous pas que les grands hommes, les grands exemples, les grandes leçons, nous viennent du Nord. Les Newton, les Locke, les Gustave, les Pierre le Grand et gens de toute espèce, ne furent point élevés à Rome dans le collége de la Propagande.

J'ai parcouru ces jours passés une grosse apologie des jésuites pleine d'athos et de pathos. On y fait le dénombrement des grands génies qui illustrent notre siècle. Ils sont tous jésuites. C'est, dit l'auteur, un Perrasseau, un Neuville, un Griffet, un Chapelain, un Baudauri, un Buffier, un Debillon, un Casset, un Laborde, un Bruet, un Pesenas, un Garnier, un Simonet, un Huth, et enfin un Berthier, ajoute-t-on, qui a été si longtemps l'oracle des gens de lettres.

Je suis assez comme M. Chicanneau, je ne connais pas un de ces gens-là, excepté frère Berthier, que je croyais mort sur le chemin de Versailles; mais enfin je suis ravi que la France ait encore tant de grands hommes.

On dit aussi que l'on compte parmi ces sublimes génies M. Le Roy, prédicateur de Saint-Eustache, qui prêche contre les philosophes avec l'éloquence du R. P. Garasse (jésuite qui a écrit il y a plus de cent ans contre les esprits forts, en style bouffon et burlesque). A vous parler sérieusement, je trouve que si quelque chose fait honneur à notre siècle, ce sont les trois factums de MM. Mariette, Beaumont et Loiseau, en faveur de la famille infortunée des Calas. Employer ainsi son temps, sa peine, son éloquence, son crédit,

et loin de recevoir aucun salaire, procurer des secours à des opprimés, c'est là ce qui est véritablement grand, et ce qui ressemble plus au temps des Cicéron et des Hortensius, qu'à celui de Bruet, de Huth et du sieur Berthier. Je m'embarrasse fort peu du jugement qu'on rendra; car, Dieu merci, l'Europe a déjà jugé, et je ne connais de tribunal infaillible que celui des honnêtes gens de différents pays qui pensent de même, et composent sans le savoir un corps qui ne peut errer, parce qu'ils n'ont point l'esprit du corps.

Je ne sais ce que c'est que le petit libelle dont vous me parlez, où l'on me dit des injures à propos d'un examen de quelques pièces de Crébillon. Je ne connais ni cet examen, ni ces injures, j'aurais trop à faire s'il fallait lire tous ces rogatons. Pierre le Grand et le grand Corneille m'occupent assez. J'en suis malheureusement à *Pertharet,* et je marie la nièce pour me consoler; nous mettrons dans le contrat qu'elle est cousine germaine de Chimène, et qu'elle ne reconnaît pour ses parents ni Grimoald, ni Arnulphe : elle pourra bien avoir fait un enfant avant que l'édition soit achevée. Beaucoup de grands seigneurs ont souscrit très-généreusement. Les graveurs disent que leurs noms ne sont pas des lettres de change.

J'envoie à l'Académie l'*Héraclius* espagnol, que j'ai traduit de Calderon et qui est imprimé avec l'*Héraclius* français; vous jugerez qui est l'original de Calderon ou Corneille, vous poufferez de rire; cependant vous verrez qu'il y a de temps en temps dans le Calderon

de bien brillantes étincelles de génie. Vous recevrez aussi bientôt une certaine histoire générale; le genre humain y est peint cette fois-ci des trois quarts, il n'était que de profil aux autres éditions. Quoique je sois bien vieux, j'apprends tous les jours à le connaître. Adieu, mon très-illustre philosophe. Je suis obligé de dicter, je deviens aveugle comme La Mothe; quand l'abbé Trublet le saura, il trouvera mes vers meilleurs.

A M. DE LA HARPE.

Du château de Ferney en Bourgogne, par Genève, ce 17 décembre 1763.

Après le plaisir, monsieur, que m'a fait votre tragédie, le plus grand que je puisse recevoir est la lettre dont vous m'honorez. Vous êtes dans les bons principes, et votre pièce justifie bien tout ce que vous dites dans votre lettre.

Racine, qui fut le premier qui eut du goût comme Corneille, fut le premier qui eut du génie. L'admirable Racine, non assez admiré, pensait comme vous. La pompe du spectacle n'est une beauté que quand elle fait une partie nécessaire du sujet, autrement ce n'est qu'une décoration : les incidents ne font un mérite que quand ils sont naturels; et les déclamations sont toujours puériles, surtout quand elles sont remplies d'enflures. Vous vous applaudissez de n'avoir point fait de vers à retenir, et moi, monsieur, je trouve que vous en avez fait beaucoup de ce genre, les vers que je retiens le plus aisément sont ceux où la maxime est tournée en sentiment, où le poëte cherche moins à paraître qu'à faire paraître son personnage, où l'on ne cherche point à étonner, où la

nature parle, où l'on dit ce que l'on doit dire : voilà les vers que j'aime; jugez si je ne dois pas être content de votre ouvrage.

Vous me paraissez avoir beaucoup de mérite, attendez-vous donc à avoir beaucoup d'ennemis. Autrefois, dès qu'un auteur avait fait un bon ouvrage, on allait dire au frère Vadeblé qu'il était janséniste; le frère Vadeblé le disait au père Le Tellier, qui le disait au roi. Aujourd'hui faites une bonne tragédie, et l'on dira que vous êtes athée. C'est un plaisir de voir les pouilles que l'abbé d'Aubignac, prédicateur du roi, prodigue à l'auteur de *Cinna*. Il y a eu de tout temps des Frérons dans la littérature; mais on dit qu'il faut qu'il y ait des chenilles, parce que les rossignols les mangent pour mieux chanter.

A M. DE VÉGOBRE,

AVOCAT A GENÈVE*.

Aux Délices, 4 avril 1763.

Mon ami Pierre rendra compte à monsieur de Végobre des sentiments de la respectueuse estime que je lui ai vouée.

Le mot de tolérance dans la bouche d'un ministre d'État et dans la circonstance présente est un grand mot; j'ose me flatter qu'avant qu'il soit un an on y fera un beau commentaire, mais il faut que dans certains quartiers méridionaux on recommande la plus grande circonspection. Trois ministres d'État pensent d'une manière également favorable; nous n'en avons qu'un contre nous, et on le fléchira.

A l'égard des *Lettres toulousaines*, ce livre ne sera jamais lu à Paris, parce que l'affaire des Calas, qui tient la moitié du livre, est assez connue et qu'on ne se soucie pas du tout du reste.

Il n'y aura rien ni à craindre ni à espérer de ce livre, et pourvu qu'il ne paraisse qu'après l'envoi des procédures de Toulouse, il n'y aura rien du tout à craindre.

* Cette lettre et les deux suivantes, qui se rapportent au procès des Sirven, sont tirées du riche cabinet de M. Feuillet de Conches. — Voyez plus loin les *Lettres*, pages 370, 372, 373.

A M. DE VÉGOBRE,

AVOCAT A GENÈVE.

A Ferney, 6 août 1763.

Je présente mes très-humbles obéissances à monsieur de Végobre. Je le supplie de me dire s'il est vrai qu'on soit assez absurde au parlement de Toulouse pour reconnaître des quarts de preuve, des huitièmes de preuve, de façon que quatre ouï-dire d'un côté, et huit bruits populaires de l'autre, fassent deux preuves complètes et tiennent lieu de deux témoins oculaires?

On m'assure qu'on est assez barbare en Septimanie pour admettre cette jurisprudence, et que c'est l'excuse du parlement de Toulouse.

Si monsieur de Végobre n'est pas instruit de cette horreur, je le supplie de s'en informer à Toulouse et de vouloir bien me faire part de ce qu'on lui aura répondu.

V.

A M. DE VÉGOBRE,

AVOCAT A GENÈVE.

Ferney, 10 janvier 1764.

Je vous supplie, monsieur, de présenter mes remercîments à monsieur votre frère et à tous ceux de son pays qui veulent bien avoir pour moi quelque sensibilité. Mon plus grand chagrin est de ne pouvoir être aussi utile que je le voudrais. Je suis presque borné à faire des vœux, mais je les fais au moins avec la plus grande sincérité. Je ne désespère point du tout que la cour ouvre enfin les yeux sur la manière dont on peut adoucir la révocation de l'édit de Nantes; mais les finances pressent plus que la religion. Cet article des finances peut devenir encore un motif bien intéressant pour faire revenir une partie de vos tribus dispersées. On s'apercevra que l'argent huguenot est aussi bon que l'argent catholique, et qu'une terre cultivée par des mains qui ne font pas le signe de la croix rapporte d'aussi bon blé que si elle était labourée par des moines. Puisse l'esprit persécuteur rentrer à jamais dans l'enfer dont il est sorti!

Continuez-moi, je vous prie, vos bontés : vous savez combien elles me sont précieuses.

V.

A M. DE VOLTAIRE*.

Paris, 3 janvier 1767.

Bonjour, mon illustre confrère, bon jour et bon an. N'est-ce pas ainsi que nos anciens Gaulois s'écrivaient à pareil jour? Et pourquoi changerions-nous de style? Mais savez-vous dans votre pays que nous avons ici un froid qui rappelle l'idée de 709? Il me rappelle de plus, à moi, une autre idée. C'est qu'alors nous grelotions au coin d'un méchant feu, et qu'aujourd'hui nous nous tenons au coin d'un bon feu. Alors vous étiez mon disciple, et aujourd'hui je suis le vôtre. Alors je vous aimais, et vous ne me haïssiez pas. A cet égard, rien de changé, au moins de ma part, et je serais tenté de répondre aussi pour vous. Je voudrais pouvoir également répondre de votre santé comme de la mienne. Je me porte à un rien près comme en 709. Je bois assez bien, je mange de même, je dors encore mieux. Que je serais charmé si vous m'en pouviez dire autant! Mais il n'y a pas d'année qu'on ne vienne cinq ou six fois me tenir

* La veille de sa mort, l'abbé d'Olivet, âgé de quatre-vingt-cinq ans, écrivait cette jolie lettre à Voltaire. Ne dirait-on pas un philosophe de l'antiquité?

des propos qui ne vous font pas le même honneur. Allons, mon ancien et cher ami, sacrifions tout à notre santé, dont la gaieté est la cause ou l'effet. Que les d'Alembert et les Mairan décident lequel c'est des deux. Peu m'importe, pourvu que j'en jouisse. Les hommes, j'ai vécu assez pour les connaître, les hommes vaudraient-ils la peine que je perdisse un moment pour eux? Qu'est-ce que la gloire qui me viendra d'eux? Moins que rien, par rapport à mon bonheur. Qu'est-ce que les chagrins dont ils me menacent, si je veux obtenir la gloire? C'est quelque chose de réel, et qui, grâce à ma faiblesse, peut m'empêcher d'être heureux. Je passe ma vie, *ante focum, si frigus erit,* avec un Virgile, un Térence, un Molière, un Voltaire, et les six mois prochains, *si messis, in horto,* aux Tuileries, dont je suis à quatre pas.

Voulez-vous bien faire mille et mille complaisances de ma part à madame Denys? Et pour vous montrer que je me souviens encore du *Pro Marcello,* je vous dirai : *Unde est orsa, in eodem terminetur oratio.* Bon jour et bon an.

L'abbé d'Olivet *.

(Je vais porter ceci à notre féal d'Argental.)

Monsieur de Voltaire, de l'Académie française.

* A cette épître, qui réveillait le jeune Voltaire dans le vieux Voltaire, l'homme de Ferney répondait par cette jolie lettre en prose et en vers :

FORM A.

36[illegible]

[illegible]

[illegible]

I [illegible]
car [illegible]
et [illegible]

[illegible] to be admitted to the privilege [illegible] from the Library of the Taylor [illegible]

[illegible]

[illegible]

[P. T. O.

Vous avez raison; les hommes ne valent pas la peine qu'on perde une seconde pour eux, et si vous n'étiez plus de ce monde, je ne croirais plus à rien.

Je vous embrasse tendrement, et je veux toujours me dire

Votre disciple,

V.

A M. DE VOLTAIRE.

Le 10 avril 1767.

Je comptais vous adresser mon Mémoire pour la famille infortunée que vous protégez; M. Damilaville a bien voulu s'en charger, et j'apprends indirectement par une lettre imprimée que vous avez lu cette défense; je me reprocherais à présent mon silence, et je joins mes excuses à mes remercîments. Ce n'est que par mon zèle, monsieur, que mon ministère peut être utile à ces malheureuses victimes d'un aveugle préjugé, mais elles peuvent compter sur toute son étendue; il y a longtemps qu'on m'avait choisi pour être l'avocat des Sirven, et ce ne fut qu'au mois de janvier dernier qu'on me mit en état de faire les premiers pas; depuis j'ai donné à cette affaire la préférence qu'elle mérite; les malheureux ont toutes sortes de droits à nos travaux, et nous sommes trop payés par le bonheur de les défendre; c'est la gloire de notre profession, et le désintéressement dans ces occasions n'est que le payement d'une dette que tout avocat contracte, et qu'il s'empresse toujours d'acquitter. Ainsi, monsieur, je n'ai nul mérite personnel à cet égard; un devoir n'est point une générosité.

L'intérêt que vous prenez à cette affaire est bien respectable; le protecteur des Calas et des Sirven est ce grand homme dont tout l'univers admire les ouvrages; la bonté de son cœur est aussi connue que l'étendue de son génie; il fait des heureux, il protége l'innocence, et tous les moments de sa vie sont ainsi destinés au bonheur et à l'instruction de l'humanité! Il y a longtemps, monsieur, que j'admire en vous cette disposition toujours renaissante de faire du bien; né dans la même ville que M. Corneille, j'ai suivi tous ses pas, j'ai même été le confident de ses démarches, et je n'ai plus douté de sa félicité quand j'ai appris que vous adoptiez sa famille; peut-être madame Dupuis se souvient-elle de mon nom, et je désire que ce soit pour être persuadée de tout l'intérêt que je prends à elle.

Je n'ose, monsieur, vous interrompre plus longtemps, et je vous supplie d'agréer les assurances du respectueux dévouement.

CASSEN,
Avocat au conseil.

A M. CASSEN,

AVOCAT AU CONSEIL.

A Ferney, 19 avril 1767.

MONSIEUR,

Vous m'avez prévenu; j'aurais eu l'honneur de vous écrire, sans les maladies qui persécutent la fin de ma vie. Il ne me reste plus qu'un cœur aussi sensible à votre mérite et à votre générosité qu'au sort des malheureux. Les Sirven cessent déjà d'être infortunés depuis que vous avez pris leur défense. Leur principal objet était de mettre leur innocence en plein jour; vous l'avez fait, l'Europe a prononcé, et les têtes couronnées à qui j'envoie votre Mémoire ont jugé la cause avec le public. Un arrêt du conseil n'est plus qu'une cérémonie. Il est vrai que cette cérémonie leur rendra leur bien, mais le public leur a déjà rendu leur honneur! C'est à vous, monsieur, à qui nous en avons l'obligation, ainsi qu'à M. de Beaumont, et aux dix-neuf avocats dont la consultation est déjà regardée comme un arrêt. Ma récompense, à moi, pour tous les soins que je me suis donnés, est d'avoir reçu le témoignage de vos bontés.

J'ai l'honneur d'être, avec l'estime la plus respectueuse, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE,

Gentilhomme ordinaire de la chambre du roi.

A M. CASSEN,

AVOCAT AU CONSEIL.

Voici le temps, monsieur, où la famille Sirven que vous protégez attend tout de vos bontés. M. de Chardon est actuellement délivré du triste travail qui l'a occupé si longtemps au sujet de la Cayenne. Les Sirven et moi nous vous supplions, monsieur, de lui présenter nos prières et notre reconnaissance. Il peut actuellement rapporter l'affaire de cette malheureuse famille. Elle est prête à venir se rendre en prison quand il le faudra.

Je sais bien que M. de Beaumont est malheureusement obligé de plaider à présent pour lui-même. Je le plains autant que je m'intéresse à lui. Mais comme le procès des Sirven est au conseil, il me semble que c'est vous seul que cette affaire regarde dans la situation où nous sommes. Je n'ose fatiguer M. de Beaumont, dont tous les moments doivent être occupés par le procès important qu'il a en son nom. Je vous supplie de me mander quand il faudra que les Sirven partent.

J'ai l'honneur d'être, avec une respectueuse reconnaissance, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

A Ferney, 2 juin 1767.

A M. D'ARGENTAL.

Ma foi, mon cher ami, je ne me souviens plus dans quel endroit j'ai placé la traduction de la fameuse chanson de Pétrarque. Il manque, dites-vous, une rime en *our;* tant mieux, moins de rimes, moins de sottises; mais puisqu'il faut des accolades de rimes, mettons, si vous voulez :

Douce clarté des nuits que je préfère au jour.

Envoyez-moi les épreuves, et je fournirai un quintal de corrections.

V.

A M. DE SIREUIL.

Du 13 octobre.

Malgré l'état douloureux où mes maladies me réduisent, monsieur, je me hâte de répondre avec la plus vive sensibilité aux politesses dont vous m'honorez. Je n'ai point reçu la copie de l'opéra de *Pandore*, auquel vous avez bien voulu travailler. M. de Moncrif me l'aurait fait aisément tenir sous l'enveloppe de M. d'Argenson, si on la lui avait laissée entre les mains. Je ne doute pas de la beauté de la musique de M. Royer, et votre prose me persuade de plus en plus que vous l'aurez très-bien servi par vos vers dans tous les canevas et dans la coupure des scènes, où il faut que le poëte et le musicien soient d'intelligence. Il n'y a, monsieur, que ce qui est de moi dans cet ouvrage qui me donne de justes sujets de craintes : elles sont d'autant mieux fondées que, suivant tout ce que j'apprends, M. Royer n'a pas choisi la meilleure leçon de mon poëme. On me mande, par exemple, qu'il n'a point mis en musique la première scène de Prométhée :

Prodige de mes mains, charmes que j'ai fait naître,
Je vous appelle en vain, vous ne m'entendez pas.
Pandore, tu ne peux connaître
Ni mon amour ni tes appas, etc.

Il n'a point non plus mis en œuvre ces vers que Prométhée dit à Pandore en lui apportant le feu du ciel :

Terre, sois attentive à ces heureux instants,
Lève-toi, cher objet, c'est l'Amour qui l'ordonne.
A sa voix obéis toujours,
Lève-toi; l'Amour te donne
La vie, un cœur et de beaux jours.

Il est triste que l'ouvrage soit depuis longtemps imprimé d'une façon et soit représenté d'une autre. J'ignore, monsieur, si les éditions où se trouve ce petit ouvrage sont parvenues jusqu'à vous; M. Royer ne les connaissait pas, mais il aurait pu choisir, entre les différentes copies qu'il avait du poëme, la moins défectueuse. Il aurait sûrement embelli les morceaux que je viens de vous citer, et tous ceux qui sont dans le même goût. Je vous assure, monsieur, que je ne suis rassuré que par le soin que vous avez pris pendant mon absence de vous prêter au génie du musicien et de servir à la fois son goût et celui d'un spectacle qui est pour moi très-étranger. Nous vous devons, lui et moi, des remercîments. Mais vous savez quel danger on court toujours en se livrant au public, et combien la malignité des hommes aime à profiter de l'occasion. M. Royer n'est peut-être pas sans envieux, et vous savez que je ne manque pas d'ennemis, c'est l'état du métier. Je crois donc qu'il est nécessaire d'intituler l'imprimé qu'on débitera à l'Opéra Prométhée, ou Pandore, *ouvrage dramatique*

tiré des fragments de la pièce de M. de Voltaire à laquelle on a ajouté pendant son absence les ariettes et les vers convenables au Théâtre-Lyrique.

Ce titre sera dans l'exacte vérité, puisqu'on ne donne en effet que des fragments de mon ouvrage, et préviendra toutes les critiques en faisant sentir l'obligation que l'on a à celui qui a donné à ce poëme la forme exigée par l'opéra. J'ai écrit à M. de Moncrif en conformité. Je me flatte que vous voudrez bien, monsieur, vous prêter à cet arrangement. Ce sera une nouvelle obligation que je vous aurai. Permettez que je vous aie encore celle de faire passer à M. Royer les sentiments d'estime que j'ai pour lui, et le sincère intérêt que je prends à son travail et à sa gloire. Recevez encore une fois les assurances de ces mêmes sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, etc.

A D'ALEMBERT.

Voilà, mon cher et aimable confrère, une lettre* qui vous mettra au fait. Vous verrez ce que pourront vos raisons et vos bontés. Un pauvre malade ne peut que vous remercier tendrement. Vous avez dû recevoir de moi un paquet à l'adresse du *premier* secrétaire de M. le comte d'Argenson. C'est à tout hasard, mais je présume que vous l'avez reçu.

* Ce simple billet accompagnait sans doute une lettre *officielle* pour une des *causes célèbres* dont Voltaire se faisait l'avocat. On voit par la suscription que d'Alembert demeurait alors rue des Francs-Bourgeois Saint-Michel.

A M.

12 novembre 1773.

Je réponds un peu tard, monsieur, à votre lettre du 1er novembre, mais il faut pardonner à un vieux malade. Je vais traiter avec vous article par article, comme les grands négociateurs.

Premièrement, je suis très-fâché que mon successeur ait pris un si horrible travers sur l'affaire de M. le comte de Morangiès. On peut se tromper sur l'art de la tragédie, mais il n'est pas permis de s'entêter avec tant d'injustice sur une affaire essentielle à l'honneur de toute une famille respectable. Il me semble qu'il y a de l'esprit de parti dans cette opiniâtreté, et bien peu de raison. La plupart des gens de lettres, en effet, étaient pour les Verrons. Cela est honteux pour la littérature : *Magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes.*

M. de Morsan dont vous me parlez, qui n'est connu ici que sous le nom de Durey, et qui a l'honneur d'être votre cousin germain, n'est ni *magnus clericus*, ni *magnus sapiens*, quoiqu'il soit homme de lettres. Ce serait une belle négociation que vous entrepren-

driez, si vous pouviez le remettre bien avec sa famille et dans ses affaires. Il aurait pu vivre assez heureusement dans le pays où il est; mais sa destinée est d'être toujours accablé de dettes. Madame sa sœur a fait une action bien noble et bien digne d'elle, en accordant une pension à une petite bâtarde de la façon de votre cousin. Mais la générosité de madame de Sauvigny n'a pas mieux réussi que tous les soins qu'elle avait bien voulu prendre d'arranger les mauvaises affaires de son frère. La petite personne, qui court la Suisse, a donné des scènes bien singulières. Elle est assez jolie, elle est jeune, elle est femme, elle peut trouver des ressources. Mais la meilleure pour elle aurait été de profiter des bontés de madame de Sauvigny, et de les mériter. M. Durey est chez moi depuis plus de deux ans. Il y était venu pour deux mois, il ne s'est jamais ouvert à moi sur le fond de ses affaires, il ne m'a jamais donné un état ni de ses dettes, ni de celles de sa fille; je ne lui en parle jamais, n'étant pas d'humeur à forcer les consciences. D'ailleurs, il est doux, très-circonspect dans la société, très-empressé à rendre tous les petits services qui sont en son pouvoir. Il a été excessivement malheureux par sa faute, et par je ne sais quel esprit romanesque qui lui a fait saisir toutes les occasions possibles de se ruiner obscurément.

Il y a trois ou quatre ans que je me mêlai un peu de ses affaires; il eut une pension viagère de ses créanciers, montant à deux mille écus, avec l'espérance d'une augmentation.

Voilà à peu près tout ce que je peux avoir l'honneur de vous dire sur votre malheureux cousin.

A l'égard des deux puissants amis couronnés que vous me supposez, vous me faites bien de l'honneur. Il est vrai que ces deux personnes singulières ont non-seulement beaucoup d'esprit, mais beaucoup de génie. Il est vrai encore que la cour de Pétersbourg est le plus étonnant phénomène de ce siècle. Il est d'ailleurs fort agréable pour un Français de savoir qu'on y parle notre langue aussi bien qu'à Versailles. Je chercherai dans mes paperasses l'épître à Ninon, du jeune comte de Showaloff, chambellan de l'impératrice. M. Durey voudra bien avoir la bonté de la transcrire, et je vous l'enverrai. Vous serez étonné de n'y pas trouver une faute de langage, et d'y voir beaucoup de vers dignes de vous. Nous avons eu à Ferney ce jeune comte de Showaloff et sa femme, qui est nièce de je ne sais plus quelle impératrice, et qui laissait traîner sur elle pour quatre millions de diamants.

A M. DUCHESNE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE VOLTAIRE *.

A Mannheim, ce 18 août 1764.

MONSIEUR,

J'ai négocié encore avec M. de Voltaire la permission que vous avez désirée, de faire une édition générale de ses œuvres; et je l'ai obtenue. En voici copie :

« Le sieur Duchesne, libraire de Paris, m'ayant de-
» mandé mon consentement pour l'impression de mes
» œuvres, je ne puis que lui en témoigner ma satisfac-
» tion, à condition qu'il se conformera à la dernière
» édition de Genève, et qu'il fera soigneusement corri-
» ger les fautes d'impression.

» VOLTAIRE.

» Fait au château de Ferney, le 31 juillet 1764. »

Si cette permission vous convient, monsieur, je vous l'enverrai; et dans ce cas j'accepterai les cinquante

* Ces lettres de Colini, de la veuve Duchesne et de Voltaire sont intéressantes pour l'histoire des œuvres de Voltaire.

exemplaires que vous avez eu la bonté de m'offrir, dans leur nouveauté, et francs de port. Voilà ce que j'ai pu faire. Je désire avoir des occasions de vous faire connaître les sentiments d'estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

COLINI,
Secrétaire intime de S. A. S. E. Palatine.

Monsieur, mille compliments à M. l'abbé Regly.

A M. DUCHESNE.

Vous devez avoir reçu, monsieur, la souscription que vous m'avez demandée.

Quant au *Dépositaire* et aux *Lois de Minos*, elles viennent d'être réimprimées à Genève : la première dans une *suite de mélanges*, la seconde dans un volume séparé. Je n'ai eu ces deux livres qu'un moment ; s'ils me reviennent, je vous les ferai passer, ou il faudra en demander un exemplaire à Genève.

Faites bien mes compliments à madame Duchesne.

La veuve Duchesne à M. de Voltaire.

Paris, 28 juin 1766.

MONSIEUR,

Feu mon mari eut l'honneur de vous marquer, il y a environ dix-huit mois, qu'il avait le dessein de faire une nouvelle et très-belle édition de la *Henriade*. Le goût du public vrai et constant pour tous vos ouvrages m'a engagée à ne pas perdre de vue ce projet. L'impression n'en est pas encore commencée, mais les dessins sont déjà esquissés. Dès que la première planche sera en état d'être tirée, j'aurai l'honneur de vous en envoyer la meilleure épreuve. M. Duchesne avait pris la liberté de vous demander si vous n'auriez pas quelque sujet d'estampe nouveau; permettez-moi de prendre celle de vous faire la même demande; bien que le dessinateur soit un homme de génie, vos avis à cet égard seraient des ordres pour lui et pour moi.

J'ai l'honneur de vous adresser ci-jointe une lettre relative à la nouvelle édition de la *France littéraire* que je vais faire; j'ose attendre de vous, monsieur, que vous voudrez bien donner pour cet ouvrage les éclaircissements que vous seul êtes en état de donner. Votre nom n'a pas besoin de lui pour être connu, mais c'est le monument de l'état littéraire de notre siècle; il vous intéresse à un titre trop flatteur et trop beau pour que je n'attende pas de vous vos bontés à son égard.

Encore une prière, monsieur. Je vous serai bien obligée de m'indiquer l'édition sur laquelle vous préféreriez que je fisse la mienne, et si vous aviez quelques changements, de vouloir bien me les communiquer.

Je suis, etc.

La veuve Duchesne à M. de Voltaire.

12 avril 1

O vous le protecteur des veuves et le père des orphelins!

Quand toute l'Europe admire encore les bienfaits dont vous avez comblé mademoiselle Corneille, la généreuse défense des infortunés Calas, tant d'innocents protégés, tant de malheureux secourus, enfin tant de calomniateurs confondus par vos soins, serai-je la seule qui ne trouverai pas dans la grande âme de M. de Voltaire ces sentiments d'humanité que je réclame et qui la caractérisent si bien? Avec ces idées de justice et de bonté qu'on doit avoir sur votre compte, monsieur, jugez de ma surprise et de ma douleur de voir à la fin de la pièce des *Scythes*, sous le nom d'avis au lecteur, la calomnie la plus injurieuse pour la mémoire de mon mari. Quoiqu'on vous fasse parler, je n'aurai jamais à rougir de vous imputer la moindre phrase de ce libelle: toute l'infamie en est due à mes ennemis, qui en cela sont aussi les vôtres; eh! qui dans ce monde n'en a pas? Combien même ne vous en ont pas suscité vos

vertus, et surtout vos sublimes talents! Mais du moins vous les avez vaincus ou forcés au silence. Puissé-je par votre secours en faire autant des miens! Il n'est pas possible que votre âme bienfaisante ne me rende justice, dès que j'aurai eu l'honneur de vous instruire du sujet de mes justes plaintes, et c'est à vous seul que j'en appelle.

Je commence, monsieur, par vous attester sur ce que j'ai de plus cher, c'est-à-dire votre estime, et vos bontés elles-mêmes, que mon mari a toujours été dans le principe de ne jamais rien imprimer de vos ouvrages, ni même aucun de ceux qui se trouvent chez moi, qu'il n'y ait été formellement autorisé par le droit le plus légitime, et les titres qu'il m'a laissés en sont la preuve incontestable.

Je n'ai pas oublié qu'il y a trois ou quatre ans qu'il eut l'honneur de vous écrire pour vous faire part qu'il avait acquis de MM. Prault père et fils, Bareche, Lambert, etc., le droit que vous avez bien voulu leur donner d'imprimer vos pièces de théâtre, et qu'en conséquence il se proposait sous votre bon plaisir d'en faire un corps complet. Vous eûtes la générosité de lui répondre, et de lui donner votre agrément. Vous poussâtes même la complaisance jusqu'à lui marquer que rien ne vous était plus agréable que la réunion de vos pièces dans une seule maison.

Depuis ce temps-là il reçut de Manheim l'*Olympie;* de Genève, l'*Ecossaise* et le *Droit du seigneur*. De plus, M. Le Kain m'a vendu *Adélaïde Duguesclin*, quoique

je l'eusse déjà payée à M. Lambert, sous le titre de *Duc de Foix*. Tout cela nous a coûté plus de 20,020 francs. Je sais bien que vous n'avez pas touché cet argent, mais je ne l'ai pas moins compté à gens qui vous représentaient, ou du moins qui tenaient ces ouvrages de votre générosité. Eh! qui ne croira pas (puisque rien n'est si beau que le don) qu'ils étaient en droit de traiter avec moi de vos présents?

D'après cet exposé, vous entrevoyez, monsieur, qu'on n'a pas plus épargné mon nom que mes intérêts et la mémoire de mon mari. Je mériterais seule l'infamie dont on s'efforce de le couvrir, si je n'intéressais ici votre équité naturelle à me faire justice. Les expressions honnêtes dont on se sert pour le qualifier équivalent à peu près aux épithètes de voleur, de coquin qui ne se serait pas fait scrupule de tromper le roi, son ministre, et vous-même, en demandant un privilége, quoique vous sachiez, monsieur, que, loin d'établir un droit de propriété, il se réduit à la permission d'imprimer, qu'on n'exerce qu'après avoir fait preuve de l'acquisition de l'ouvrage qu'on publie.

Ne suis-je donc pas en droit de demander une réparation authentique du tort que cet avis honnête et modéré pourrait faire à la mémoire de mon mari, et de la tache qu'il m'imprime à moi-même? J'attends donc de votre seule justice, monsieur, cette réparation, et je ne doute point qu'elle ne soit aussi douce que facile à un cœur comme le vôtre, qui nous a donné tant de fois le précepte et l'exemple de la droiture.

J'ose donc me flatter que vous voudrez bien vous donner la peine d'écrire à M. de Sartine pour faire supprimer ce libelle, indigne d'emprunter votre nom, quand vos sentiments lui sont si contraires. D'ailleurs, quel motif assez puissant pourrait vous engager à priver du fruit de leurs travaux et de leurs avances des citoyens vos patriotes que vous avez plusieurs fois honorés de votre protection, pour le transporter à des étrangers avides qui ne nous prennent déjà que trop? Je n'ai pas moins lieu que vous de me plaindre de la mauvaise foi qui règne aujourd'hui. Car combien d'ouvrages que j'ai payés d'avance, et dont les auteurs ont fait la vente ailleurs sous différents titres!

D'après ces détails j'ose attendre, monsieur, l'honneur de votre protection que vous m'avez comme promise dès l'année passée à l'occasion de la nouvelle édition de la *Henriade,* en m'envoyant la copie et l'instruction pour l'ordre de la typographie. Les gravures seules sont cause du retard, mais je compte sous quelques semaines vous envoyer cinq à six bonnes épreuves. Si j'eusse voulu donner à toutes sortes de graveurs, les choses seraient bien plus avancées; mais quel reproche ne me ferait pas le public, si jaloux de l'éclat de la *Henriade,* qu'il regarde comme le seul poëme national que nous ayons, si la perfection des gravures ne répondait pas à la célébrité d'un ouvrage si sûr de passer à la postérité! J'espère, par les mêmes recherches et les mêmes soins, avoir aussi le même avantage dans la suite pour votre théâtre,

et, réparant par là tous les torts, mériter vos bontés les plus particulières.

Je suis avec respect, monsieur,

Votre, etc.

N. B. — Peu de temps avant la funeste mort de mon mari, nous avions pris la liberté de vous faire demander les différents changements qu'il y aurait à faire dans l'édition actuelle. Je suis toujours dans la même disposition; dès que vous aurez daigné me faire passer vos notes, j'y ferai mettre la main tout de suite.

A Paris, le 2 mai 1767.

MONSIEUR,

Ce n'était pas sur la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire ce mois dernier que je comptais avoir raison de mes justes plaintes, mais bien, monsieur, dans votre justice. Je sais que les louanges, quoiqu'elles vous soient dues, ne vous affécteront jamais au point de vous faire faire ce que votre équité n'approuve pas. J'ai donc fondé mon espérance plus dans vous-même que dans les plus belles phrases que j'aurais pu employer à ce sujet. Je ne connais rien autre que la vérité.

Certainement, mon intention est la plus ferme de ne jamais réimprimer aucun de vos ouvrages sans vous en faire part, et prendre en conséquence les avis que vous voudrez bien me communiquer. Ce n'est

que par un malentendu, et l'éloignement les uns des autres, si jusqu'à présent il en a été agi autrement : chose pour laquelle je vous supplie, monsieur, d'en faire un oubli général par la promesse la plus sincère que je vous fais que vous aurez lieu d'être content par la suite.

Comme je veux absolument rendre moins défectueux ce qui me reste de cette édition de votre théâtre, j'ai envoyé à M. Thiriot un exemplaire, pour qu'il ait la bonté d'y sabrer généralement tout ce qu'il jugera à propos d'après vos intentions; et comme le tome V^e^ sera quasi refait, je vous supplie, monsieur, de me faire savoir si je puis mettre à la fin de ce tome la pièce des *Scythes*, ainsi que toute autre chose, pour rendre cette édition au gré de vos désirs : ceci ne sera cependant qu'en attendant la belle édition que je me propose de faire immédiatement après la *Henriade*.

A propos de la *Henriade*, monsieur, Thiriot a bien voulu se charger de vous faire passer quelques épreuves des gravures; comme ce ne sont que des épreuves, s'il y avait quelque chose qui ne vous plût pas, j'y ferais retoucher sur vos remarques, avant de faire tirer pour l'édition. La première figure, qui est destinée pour être placée devant le titre, devait vous être envoyée il y a déjà bien du temps, mais je ne l'ai différé que parce que je voulais l'accompagner de quelques autres : c'est la même raison pour laquelle j'ai différé aussi de vous accuser la réception de l'exemplaire qui doit servir de copie pour l'impres-

sion, qui, quoique pas encore commencée, sera plus tôt faite que les gravures : je fais faire un papier exprès à Annonay par celui qui a remporté le prix proposé par le ministre chargé du département du Commerce. Enfin, je tâcherai de ne rien épargner pour mériter et votre estime et votre amitié.

J'espère que, d'après la sincérité de mes sentiments pour vous et pour vos œuvres, vous voudrez bien m'honorer d'une lettre qui satisfera les désirs que j'ai de me réconcilier avec vous.

Je suis avec respect,

Monsieur, etc.

P. S. — J'ai à vous dire, monsieur, qu'il se débite dans Paris fort souvent des ouvrages qui paraissent être de mon fonds, et que souvent je ne connais pas; ce sont des auteurs qui les font imprimer pour leur compte et les font débiter de même, en y faisant mettre mon adresse, parce que la maison a une sorte de célébrité : je m'en suis déjà plainte, et j'espère que je parviendrai à empêcher un abus qui me compromet vis-à-vis des personnes pour qui je dois avoir toutes sortes d'égards.

A MADAME DUCHESNE,

EN LUI ENVOYANT DES ÉPREUVES DES FIGURES DE

la Henriade.

20 mai 1767.

Celui qui a dicté la lettre de madame Duchesne ne l'a pas trop bien servie. Quand le sieur Duchesne imprima le recueil de théâtre en question, il devait consulter l'auteur, qui aurait eu la complaisance de lui fournir de quoi faire une bonne édition. Il devait au moins prendre pour modèle l'édition des frères Cramer; il devait surtout consulter quelque homme de lettres qui lui aurait épargné les fautes les plus grossières; il ne devait pas imprimer sur des manuscrits informes d'un souffleur de la comédie; il ne devait pas déshonorer la littérature et la librairie. On n'imprime point un livre comme on vend de la morue au marché. Un libraire doit être un homme instruit et attentif.

Si madame Duchesne veut, en se conformant à la dernière édition de MM. Cramer, faire des cartons, et corriger tant de sottises, elle fera très-bien; mais il faut choisir un homme versé dans cet art qui puisse la conduire; elle peut s'adresser à M. Thiriot.

On lui envoya le tome de la *Henriade* in-4° il y a plus d'un an; elle n'en a pas seulement accusé la

réception; ce n'est pas avec cette négligence et cette ingratitude qu'on réussit. M. de Voltaire a les plus justes raisons de se plaindre. Ses ouvrages lui appartiennent. Le temps de tous les priviléges est expiré; il en peut gratifier qui il voudra. Il favorisera madame Duchesne s'il est content de sa conduite, sinon il fera présent de ses œuvres à d'autres qui le serviront mieux.

A Ferney, 22 avril 1767.

A M. ***

Je n'ai jamais oublié la protection utile que vous avez accordée aux malheureux Calas. Je me rappelle vos bontés pour mère Madeleine, ma cousine, supérieure des sœurs grises de votre ville, laquelle m'écrivait, autant qu'il m'en souvient, qu'*elle aimait Jésus et Marie plus que sa vie.*

Je me réjouis quelquefois par les pensées de ma vie sociale; elle est finie pour moi. Je ne supporte plus que ma vie pédantesque. Je fais mon testament, tandis que M. de Villette signe son contrat de mariage.

Je suis entièrement de son avis, quand il dit que l'on souhaite à Ferney de vivre sous vos lois : vous êtes estimé des riches, et adoré des pauvres. Mais je le désavoue tout à fait dans le bien qu'il dit de deux ouvrages qui ne se ressentent que trop de mes années. Je n'ai pas encore achevé tous ceux que j'ai entrepris à Ferney, et je ne les verrai pas finir.

Felices queis mœnia surgunt.

Ce vers de Virgile m'a coûté quinze cent mille livres.

A M. DE LA SAUVAGÈRE.

Au château de Ferney, 25 octobre 1776.

MONSIEUR,

J'ai eu l'honneur de vous envoyer, par la voie de Paris, le petit livre des *Singularités de la nature*. Il y a des choses dans ce petit ouvrage qui sont assez analogues à ce qui se passe dans votre château; je m'en rapporte toujours à la nature, qui en sait plus que nous, et je me défie de tous les systèmes. Je ne vois que des gens qui se mettent sans façon à la place de Dieu, qui veulent créer un monde avec la parole.

Les prétendus lits de coquilles qui couvrent le continent, le corail formé par des insectes, les montagnes élevées par la mer, tout cela me paraît fait pour être imprimé à la suite des *Mille et une Nuits*.

Vous me paraissez bien sage, monsieur, de ne croire que ce que vous voyez; les autres croient le contraire de ce qu'ils voient, ou plutôt ils veulent en faire accroire. La moitié du monde a voulu toujours tromper l'autre.

Heureux celui qui a d'aussi bons yeux et un aussi bon esprit que vous!

VOLTAIRE.

A M. DE VILLEVIEILLE.

Je vous dirai comme Ninon :

Je touche à mon hyver, et c'est mon passe-temps
De cultiver en vous les fleurs d'un beau printemps.
N'étant plus bon à rien désormais pour moi-même,
Je suis pour le conseil : voilà tout ce que j'aime.
A la droite raison restez toujours soumis,
Changez de volupté, ne changez point d'amis,
Soyez homme d'honneur, d'esprit et de courage,
Et livrez-vous sans crainte aux erreurs du bel âge.
Quoi qu'en disent l'*Astrée*, et *Clélie*, et *Cyrus*,
Il ne faut pas trop prendre au sérieux Vénus!

Je n'ai pas rêvé les couronnes d'Anacréon, parce que j'ai vu la Parque de bonne heure. J'ai vécu toujours, mais je me suis senti mourir souvent. Lisez La Fare. C'est son sang qui court dans vos veines, c'est son esprit qui vous anime. Faites comme lui; aimez les belles et ne regardez pas à votre montre quand viendra le temps de ne plus aimer.

Enfin vous voilà délivré de ce guet-apens. Les marchands d'argent sont plus chers que les marchandes d'amour; ne vous y laissez pas reprendre.

J'ai vu de ces gens-là qui se croyaient habiles,
Pour avoir quelquefois trompé des imbéciles,

Dans leurs propres filets bientôt enveloppés :
Le monde avec plaisir voit les dupeurs dupés.
On peint l'Amour aveugle, il peut l'être sans doute,
Mais l'intérêt l'est plus, et souvent ne voit goutte.
Vouloir toujours tromper, c'est un malheureux lot :
Bien souvent, quoi qu'on dise, un fripon est un sot.

APPENDICE.

I.

PRÉDICTION

TIRÉE D'UN VIEUX MANUSCRIT*.

En ce temps-là il paraîtra un homme extraordinaire venu des bords d'un lac; il criera au peuple : Je suis possédé du démon de l'enthousiasme; j'ai reçu du ciel le don de l'inconséquence; je suis philosophe et professeur du paradoxe.

Et la multitude courra sur ses pas, et plusieurs croiront en lui.

Et il leur dira : Vous êtes tous des scélérats et des fripons, vos femmes sont toutes des femmes perdues, et je viens vivre parmi vous.

Et il abusera de la douceur naturelle de ce peuple pour lui dire des injures absurdes.

Et il ajoutera : Tous les hommes sont vertueux dans le pays où je suis né, et je n'habiterai jamais le pays où je suis né.

Et il soutiendra que les sciences et les arts corrompent nécessairement les mœurs, et il écrira sur toutes sortes de sciences et d'arts.

* Ces pages, tour à tour attribuées à Voltaire, à Grimm et à d'autres, se trouvaient manuscrites parmi les autographes de Voltaire. Nous les donnons comme une pièce curieuse, sans vouloir décider qu'elles soient de Voltaire.

Et il écrira que le théâtre est une source de prostitution et de corruption, et il fera des opéras et des comédies.

Et il écrira qu'il n'y a eu des vertus que chez les sauvages, quoiqu'il n'ait jamais été parmi eux, et qu'il soit bien digne d'y être.

Et il conseillera aux hommes d'aller tout nus, et il portera des habits galonnés quand on lui en donnera.

Et il dira que tous les grands sont des valets méprisables, et il fréquentera les grands sitôt qu'ils auront la curiosité de le voir comme un animal rare venu des pays lointains.

Et il s'occupera à copier de la musique française, et il dira qu'il n'y a point de musique française.

Et il dira aussi qu'il est impossible d'avoir des mœurs et de lire des romans, et il fera un roman, et dans son roman on verra le vice en action et la vertu en paroles, et ses personnages seront forcenés d'amour et de philosophie.

Et il voudra faire entendre à tout l'univers qu'il a été un homme à bonnes fortunes, et qu'il sait écrire des lettres d'amour, et qu'il en a reçues, et cependant on connaîtra évidemment qu'il a composé lui-même celles qu'il a reçues.

Et dans son roman, on apprendra l'art de suborner philosophiquement une jeune fille.

Et l'écolière perdra toute honte et toute pudeur, et elle fera avec son maître des sottises et des maximes.

Et elle lui donnera la première un baiser sur la bouche, et elle l'invitera à venir coucher avec elle, et elle y couchera, et elle deviendra grosse de métaphysique; et ses billets doux seront des homélies philosophiques.

Et le philosophe lui apprendra que les parents n'ont aucune autorité sur leurs filles quant au choix d'un époux, et il les peindra comme des barbares et des dénaturés.

Et il s'enivrera avec un seigneur anglais, qu'il insultera, et il proposera au seigneur anglais de se battre avec lui; et sa maîtresse, qui aura perdu l'honneur de son sexe, décidera de celui des hommes, et elle apprendra au maître qui lui a tout appris qu'il ne doit point se battre.

Et il recevra une pension du milord; et il ira à Paris, et il

n'y fréquentera pas les gens sensés et honnêtes; il n'y verra que des filles et des petits-maîtres, et il croira avoir vu Paris.

Et il écrira à sa maîtresse que les femmes sont des grenadiers, et qu'elles vont toutes nues, et qu'elles se donnent au premier venu; et lorsque ces mêmes femmes le recevront à la campagne, et auront commencé à sourire à sa vanité, il trouvera en elles des prodiges de vertu et de raison.

Et des petits-maîtres le conduiront chez des filles de mauvaise vie, et il s'y enivrera comme un sot, et il couchera avec ces filles, et il écrira son aventure à sa maîtresse, et elle le remerciera.

Et il recevra le portrait de sa maîtresse, et son imagination s'allumera à la vue de ce portrait, et sa maîtresse lui fera des leçons obscènes de chasteté solitaire.

Et cette fille si amoureuse épousera le premier homme qui viendra du bout du monde, et cette fille si habile n'imaginera aucun expédient pour empêcher ce mariage, et elle passera hardiment des bras d'un amant dans ceux d'un époux.

Et le mari saura, avant de l'épouser, qu'elle est amoureuse et aimée à la fureur d'un autre homme, et il fera volontairement leur malheur, et il sera pourtant un honnête homme, et cet honnête homme sera pourtant un athée.

Et aussitôt après leur mariage, la femme se trouvera très-heureuse, et écrira à son amant que, si elle était encore libre, elle épouserait plutôt son mari que lui, et le philosophe voudra se tuer.

Et il fera une longue dissertation pour prouver qu'un amant doit toujours se tuer quand il a perdu sa maîtresse, et son ami lui persuadera que la chose n'en vaut pas la peine, et le philosophe ne se tuera pas.

Et il ira faire le tour du monde pour donner aux enfants de sa maîtresse le temps de croître, et pour revenir ensuite être leur précepteur, et leur apprendre la vertu comme à leur mère.

Et il n'aura rien vu dans le tour du monde.

Et cependant le mari de sa maîtresse, qui sait toute leur intrigue, fera revenir le bel ami dans sa maison, et la femme

vertueuse sautera à son cou à son arrivée, et le mari sera charmé, et ils s'embrasseront chaque jour tous les trois, et le mari leur fera de jolies plaisanteries sur leurs aventures, et il les croira devenus raisonnables, et ils s'aimeront toujours avec transport, et ils prendront plaisir à se rappeler leurs tendresses, leurs voluptés, et ils se serreront la main, et ils pleureront.

Et le bel ami, étant dans un bateau avec sa maîtresse, voudra la jeter dans l'eau et s'y précipiter avec elle, et ils appelleront tout cela de la philosophie et de la vertu.

Et la maîtresse du philosophe aura quelques arbres et un ruisseau dans un jardin, et elle appellera cela son Élysée, et personne ne pourra comprendre ce que c'est que cet Élysée.

Et elle donnera à manger tous les jours à des moineaux dans son jardin, et elle veillera sur ses domestiques mâles et femelles, pour qu'ils ne fassent pas la même sottise qu'elle.

Et elle soupera au milieu de ses vendangeurs, et même en sera respectée, et elle teillera du chanvre avec eux, ayant son amant à ses côtés.

Et le philosophe voudra teiller du chanvre le lendemain, le surlendemain et toute sa vie.

Et les vendangeurs chanteront des chansons, et le philosophe sera enchanté de leur mélodie, encore que ce ne soit pas de la musique italienne.

Et elle élèvera ses enfants avec grand soin, prenant garde que jamais personne ne leur apprenne qu'il y a un Dieu.

Et le bel ami ira pêcher dans un lac avec sa maîtresse, et il prendra des poissons, et il les rejettera dans l'eau, sans s'embarrasser si les gens ont de quoi dîner, et il craindra de nuire aux animaux, et il mangera de tous.

Et il aimera le vin et il en boira, et quand il en aura bu avec excès, il regardera la gorge des Valaisannes avec concupiscence, et il prendra querelle avec son meilleur ami.

Et il dira des ordures grossières à sa céleste et sainte maîtresse, et il fera pire encore avec des filles de joie.

Et il soutiendra qu'il n'y a que les ivrognes qui soient honnêtes gens, et que les gens sobres sont des fourbes.

Et lorsque sa maîtresse lui aura promis un rendez-vous, et

qu'au lieu de ce rendez-vous, elle lui proposera de faire une action d'humanité et de charité, il dira qu'il déteste la vertu, et il entrera en fureur.

Et il deviendra amoureux de l'amie de sa maîtresse, étant à côté de sa maîtresse, et l'amie de sa maîtresse deviendra amoureuse de lui, et il lui appliquera un baiser ardent sur sa main; cependant, il aimera toujours sa maîtresse comme un furieux, et il s'écriera toujours : O sainte vertu!

Et sa maîtresse mourra, et avant de mourir, elle prêchera encore suivant sa coutume, et elle parlera toujours, jusqu'à ce que les forces lui manquent, et elle se parera comme une coquette, et elle mourra comme une sainte.

Et elle écrira à son bel ami qu'elle finit comme elle a commencé, c'est-à-dire qu'elle l'aime avec autant de passion que jamais, et son mari enverra cette lettre à l'amant.

Et le livre sera écrit d'un style emphatique, pour en imposer aux personnes simples.

Et l'auteur entassera les phrases, et croira entasser les raisonnements.

Et il voudra paraître nerveux, et il ne sera qu'outré.

Et tout le talent de l'auteur sera de donner des entorses à la vertu et au bon sens, et il contemplera toujours les fantômes de son imagination, et ses yeux ne verront jamais la nature.

Et semblable aux empiriques, qui font exprès des blessures pour montrer l'excellence de leur baume, il empoisonnera les âmes, pour avoir la gloire de les guérir, et le poison agira violemment sur l'esprit et sur le cœur, et l'antidote n'opérera que sur l'esprit, et le poison triomphera.

Et il se vantera d'avoir ouvert un précipice, et il se croira exempt de tout reproche, en disant : *Tant pis pour les jeunes filles qui liront mon livre!*

II.

A MADAME DU CHATELET *.

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours :
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le dieu du vin,
Avec l'Amour, tient son empire,
Le Temps, qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

Laissons à la belle jeunesse
Les folâtres emportements ** :
Nous ne vivons que deux moments,
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi! pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie :
Dons du ciel qui me consoliez
Des amertumes de la vie?

* Voltaire parle, dans sa correspondance, sans daigner les citer, de mauvais bouts-rimés de quelque rimeur du café Procope, pour parodier ses belles stances à madame du Châtelet. Nous réimprimons les stances pour expliquer la parodie.

** Variante du manuscrit :

Les plaisirs et les agréments.

On meurt deux fois, je le vois bien :
Cesser de plaire et d'être aimable
C'est une mort insupportable,
Cesser de vivre ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans,
Et mon âme aux désirs ouverte
Rappelait ses enchantements.

Du ciel alors daignant descendre,
L'Amitié vint à mon secours.
Elle était plus douce, aussi tendre,
Mais moins vive que les Amours.

Touché de la beauté nouvelle
Et de sa lumière éclairé,
Je la suivis, mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

PARODIE EN BOUTS-RIMÉS.

Qui ne rirait d'entendre. . . . . *encore*
Titon parler de ses. . . . . *amours?*
Il implore pour ses vieux. . . . *jours*
Le ministère de l'. . . . . *Aurore.*

Si des lieux où le dieu du . . . . *vin*
Avec l'Amour tient son . . . . . *empire,*
On lui fait signe de la. . . . . *main,*
Même du pied qu'il se. . . . . *retire,*

Hélas! c'est que de la. . . . . *jeunesse*
Il a perdu les. . . . . *agréments.*
Pour en oublier les. . . . . *moments,*
Il appelle enfin la. . . . . *Sagesse.*

Mais de tout temps vous la. . . . *fuyez,*
Lui dit-on, car c'est la. . . . . *Folie*
Avec *qui vous vous*. . . . . *consoliez*
Des amertumes de la. . . . . *vie.*

Ce don du ciel, tu le vois. . . . *bien,*
Est tout ce qui te rend. . . . . *aimable;*
Sans lui, vivre est. . . . . *insupportable,*
Et vivre en sage ce n'est. . . . . *rien.*

Pourquoi donc déplorer la. . . . *perte*
Des douceurs de tes *premiers*. . *ans?*
Ton âme aux délires. . . . . *ouverte*
Manque-t-elle d' . . . . . *enchantements?*

En vain du ciel daignant. . . . . *descendre,*
L'Amitié viendrait au . . . . . *secours;*
Car la vertu qui la rend. . . . . *tendre*
Ne peut remplacer tes. . . . . *amours.*

Sa lumière est pour toi. . . . . *nouvelle,*
Jamais tu n'en fus . . . . . *éclairé;*
Et jamais tu n'en as. . . . . *pleuré :*
Que diable veux-tu faire d'. . . . *elle?*

III.

On fera plus d'un volume encore des œuvres inédites de Voltaire. Combien de lettres, de fragments, de quatrains jetés çà et là au courant de la plume et au courant de la conversation! témoin cette épigramme quand il allait mourir.

Madame Dudeffant le priait d'aller à l'Opéra avec elle voir *Roland*.

Je ne puis avec vous aller, ô Dudeffant!
Si Tronchin le permet, Quinault me le défend.

Voici quelques billets, prose et vers, qui méritent bien une page de plus :

A MADEMOISELLE DE C.

Le plaisir inquiet des raccommodements
Est-il fait pour les vrais amants?
Douce sérénité, sois toujours mon partage,
Préside à mon bonheur ainsi qu'à mon amour.
Ah! je n'ai pas besoin des horreurs d'un orage
Pour savoir jouir d'un beau jour.

A MADAME ***.

Ma lettre était bien longue; je la traduis par deux vers :

J'avais cherché la sagesse, et mon cœur,
Sans rien chercher, a trouvé le bonheur.

Est-ce la sagesse?

V.

A MADAME ***.

J'irais bien chez vous, si je n'avais peur de vous y rencontrer.

Je crains les belles et les rois,
Ils abusent trop de leurs droits,
Ils exigent trop d'esclavage.
Amoureux de ma liberté,
Je ne veux plus être arrêté
Par les chaînes que fuit le sage.

Vous autres, vous brisez vos chaînes; mais nous, nous les traînons toujours.

I.

A LA CONDAMINE.

Vos vers servent à me confondre :
Je sens que je ne puis répondre
A votre style séducteur;
C'est en vain que je veux semondre
Le dieu du peuple rimailleur :
Lui qui m'inspire trop d'ardeur,
A présent me laisse morfondre.
Ma muse, lasse et sans chaleur,
De grands vers ne saurait plus pondre.
Je deviens un sec raisonneur,
Un métaphysique hypocondre,
Avec Pascal un chicaneur,
Un vrai philosophe de Londre,
Et je vous prierai de refondre
Et mon esprit et mon humeur;
Mais ne blâmez jamais mon cœur,
Car sur un œuf ce serait tondre.

II.

A ***.

Que toujours de ses douces lois
Le dieu des vers vous endoctrine,
Qu'à vos chants il joigne sa voix,
Tandis que de sa main divine
Il accordera sous vos doigts
La lyre agréable et badine
Dont vous vous servez quelquefois.
Que l'Amour encor plus facile
Préside à vos galants exploits,
Comme Phébus à votre style;
Et que Plutus, ce dieu sournois,
Mais aux autres dieux très-utile,
Rende par maint écu tournois
Les jours que la Parque vous file
Des jours plus heureux mille fois
Que ceux d'Horace et de Virgile.

III.

A ***.

La paresse froide et muette
N'a point dicté l'œuvre parfaite
Où votre esprit en vers heureux
De votre cœur est l'interprète.
C'est peu pour être un bon poëte
D'être un aimable paresseux;
Que la Muse la plus fertile
Joigne l'étude au sentiment :
Ce qui paraît le plus facile

Est écrit difficilement.
Parler juste, avec harmonie,
Avec esprit, sagesse et feu,
C'est un art qui n'est point un jeu;
Un rien qui semble coûter peu
Veut de la peine et du génie.

Le dieu qui sait vous captiver,
A tant d'autres peu favorable,
Vous donna ce génie aimable
Avec l'art de le cultiver,
Et guida chez vous sur sa trace
Les devoirs, les plaisirs, les arts.
Cueillant les lauriers du Parnasse,
Arrachant les palmes de Mars,
Soyez et l'Achille et l'Homère,
Et sous les berceaux de Cypris
Chantez plus d'une Briséis :
A plus d'une vous savez plaire.

IV.

A ***.

Je vois cet agréable lieu,
Ces bords riants, cette terrasse,
Où Courtin, La Fare et Chaulieu,
Loin du faux goût, des gens en place,
Pensant beaucoup, écrivant peu,
Parmi des flacons à la glace
Composaient des vers pleins de feu;
Enfants d'Aristippe et d'Horace,
Des leçons du Portique instruits,
Tantôt ils en cueillaient les fruits,
Et tantôt les fleurs du Parnasse.

Philosophes sans vanité,
Beaux esprits sans rivalité,
Entre l'Étude et la Paresse,
A côté de la Volupté
Ils avaient placé la Sagesse.
Où trouver encor dans Paris
Des mœurs et des talents semblables?
Il n'est que trop de beaux esprits,
Mais qu'il est peu de gens aimables!

V.

A MADEMOISELLE DE CORSEMBLEU.

Si ton amour n'est qu'une fantaisie,
Qu'un faible goût qui doit passer un jour,
Si tu m'as pris pour me quitter, Sylvie,
Cruelle, hélas! que je hais ton amour!
Ton changement me coûtera la vie.
Viens dans mes bras te livrer sans retour,
Que tes baisers dissipent mes alarmes,
Que la fureur de tes embrassements
Ajoute encore à mes emportements,
Que ton amour soit égal à tes charmes.

VI.

A MADEMOISELLE AURORE DE LIVRY.

Sors de mon sein, fatale maladie.
Dieux des enfers, impitoyables dieux,
N'attentez pas aux beaux jours de ma vie,
Ils sont sacrés, ils sont pour Aspasie.

Je vis pour elle, et je vis pour ses yeux;
Mais si jamais son amour infidèle
Vient à s'éteindre, ou commence à languir,
Ah! c'est alors qu'il me faudra mourir;
De mon trépas reposez-vous sur elle.

VII.

PYGMALION.

A MADEMOISELLE LECOUVREUR.

Certain sculpteur, d'Amour je sais le fait,
En façonnant une sienne statue,
La tâtonnait, tout tâtonnant disait:
Que de beautés! Si cela respirait,
Que de plaisirs! Notez qu'elle était nue.
Bref, dans l'extase, et l'âme tout émue,
Laissant tomber son ciseau de sa main,
Avide, baise, admire et baise encore.
Dans ses regards, dans ses vœux incertains,
Des yeux, des mains, de tous ses sens dévore,
Presse en ses bras ce marbre qu'il adore,
Et tant, dit-on, le baisa, le pressa
(Mortels, aimez, tout vous sera possible),
Que de son âme un rayon s'élança,
Se répandit dans ce marbre insensible,
Qui par degrés devenu plus flexible,
S'amollissant sous un tact amoureux,
Promet un cœur à son amant heureux.
Sous cent baisers d'une bouche enflammée
La froide image à la fin animée

Respire, sent, brûle de tous les feux,
Étend les bras, soupire, ouvre les yeux,
Voit son amant plus tôt que la lumière.
Elle le voit, et déjà veut lui plaire,
Craint cependant, dérobe ses appas,
Se cache au jour, dompte son embarras,
En rougissant à son vainqueur se livre,
Puis, moins timide, et souriant tout bas,
Avec transport de tendresse s'enivre,
Presse à son tour son amant dans ses bras,
S'anime enfin à de nouveaux combats,
Et semble aimer même avant que de vivre.

ENVOI.

O Lecouvreur, ô toi qui m'as charmé,
Puissent mes vers transmettre en toi ma flamme!
Permets qu'Amour pour moi te donne une âme.
Qui n'aime point est-il donc animé?

VIII.

A LA MARQUISE DU CHATÉLET.

Un certain dieu, dit-on, dans son enfance,
Ainsi que vous confondait les docteurs;
Un autre point qui fait que je l'encense,
C'est qu'on nous dit qu'il est maître des cœurs :
Bien mieux que lui vous y régnez, Thémire.
Son règne au moins n'est pas de ce séjour;
Le vôtre en est, c'est celui de l'Amour;
Souvenez-vous de moi dans votre empire.

L'esprit sublime et la délicatesse,
L'oubli charmant de sa propre beauté,
L'amitié tendre et l'amour emporté,
Sont les attraits de ma belle maîtresse.
Vieux rêvasseurs, vous qui ne sentez rien;
Vous qui cherchez dans la philosophie
L'Être suprême et le souverain bien,
Ne cherchez plus, il est dans Émilie.

Ma flamme est un embrasement
Que tout allume et renouvelle;
La vôtre n'est qu'une étincelle
Prête à s'éteindre à tout moment :
Quel crime d'aimer faiblement!
Il vaudrait mieux être infidèle.

Madame du Châtelet, comme a dit un homme d'esprit, suivit le conseil de Voltaire.

On a bien voulu nous confier d'autres poésies attribuées à Voltaire, mais Voltaire lui-même, s'il les eût retrouvées, les eût condamnées à l'oubli.

IV.

LES DERNIERS JOURS DE VOLTAIRE A FERNEY, RACONTÉS PAR LE MARQUIS DE VILLETTE.

I.

J'ai vu ce matin M. de Voltaire, sous les voûtes d'une vigne immense, assis dans un large fauteuil, sur une pelouse molle et verdoyante, aux rayons d'un soleil qu'il ne trouve jamais trop chaud. Là, entouré de ses nombreux moutons, il tenait d'une main sa plume, et de l'autre des épreuves d'imprimerie. J'approche : c'étaient les *Quand*, les *Pourquoi*, toutes les ironies dont il a tant de fois accablé votre confrère Lefranc de Pompignan. *Oh! pour le coup*, lui ai-je dit, *c'est bien le loup qui s'est fait berger.*

Ce qui vaut la peine de vous être raconté, et par où j'aurais dû commencer, c'est une fête dont j'ai été le témoin. Représentez-vous le fondateur de Ferney recevant, à l'entrée de son château, les hommages de sa colonie. Étrangers et Français, catholiques et protestants, tous sont animés de cette joie tumultueuse qui exprime moins l'amour que l'idolâtrie; tous, sous les armes, en uniforme bleu et rouge, formaient une longue et brillante cavalcade.

Un illustre voyageur, l'une de ces ALTESSES d'Allemagne qui trafiquent de leurs sujets et les mettent à l'enchère, arrive sur ces entrefaites, et, frappé de l'ordre et de l'appareil de cette petite troupe, il dit à M. de Voltaire : *Ce sont vos soldats?* — *Ce sont mes amis*, répond le philosophe.

Les filles et les garçons avaient des habits de bergers. Cha-

cun apportait son offrande, et comme au temps des premiers pasteurs, c'étaient des œufs, du lait, des fleurs et des fruits.

Au milieu de ce cortége, digne des crayons du Poussin, paraissait la belle adoptée du patriarche. Elle tenait dans une corbeille deux colombes aux ailes blanches, au bec de rose. La timidité, la rougeur ajoutaient encore au charme de sa figure. Il était difficile de n'être pas ému d'un si charmant tableau.

Je ne vous parlerai point de l'affluence, du concours des villages voisins. Les chaînes de la servitude qu'il entreprend de briser pour vingt mille sujets du roi, les entraves de la ferme générale rejetées de tout le pays, la liberté, l'aisance rendue au commerce ne l'environnaient que de cœurs reconnaissants.

J'étais tout honteux de la sécheresse de mon rôle. J'ai voulu aussi ajuster un compliment; c'étaient des vers. Je vous l'avouerai, j'ai été bien plus embarrassé de les réciter que de les faire :

A la fête d'un souverain,
Le gala de la cour pour lui seul a des charmes;
Et souvent un mot de sa main,
Pour payer ses plaisirs,
A fait couler des larmes.
Vous avez un autre destin :
Chaque mot de la vôtre a le droit de nous plaire;
Et quand on célèbre Voltaire,
C'est la fête du genre humain.

Je vous dirai qu'il a donné un superbe repas et qu'il a fait asseoir à sa table deux cents de ses vassaux; puis les illuminations, les chansons, les danses. Le matin, c'était l'expression d'un sentiment doux et filial; le soir, c'était l'enivrement de la joie. Vous auriez vu celui qui veut toujours être aveugle et malade oublier son grand âge, et dans un élan de gaieté qui tenait encore à son vieux temps, jeter son chapeau en l'air, parmi les acclamations, les transports, les vœux que l'on faisait pour ses jours si chéris.

C'est par l'admiration, l'enthousiasme, que M. de Voltaire est connu dans le monde; c'est par l'amour, le respect, qu'il

est connu chez lui. Vous savez qu'il est très-riche; mais certainement il n'a jamais eu le tourment de la possession. Il semble qu'il craigne plus les importuns que les voleurs. J'ai remarqué que sa chambre ferme à clef du côté du salon, et qu'elle n'a jamais eu de serrure du côté de ses gens, ce qui prouve évidemment qu'il n'est ni défiant ni avare.

M. de Voltaire est bon voisin. J'ai vu un écrit fait double entre lui et son curé, une promesse réciproque de n'avoir jamais de procès l'un contre l'autre. M. de Voltaire, en signant, a ajouté de sa main : *Notre parole vaut mieux que tous les actes de notaire.*

Il a beaucoup fait bâtir. Chaque jour voit s'élever de nouveaux édifices dans sa petite ville. Il justifie pleinement ses vers à la duchesse de Choiseul :

> Madame, un héros destructeur
> N'est, à mes yeux, qu'un grand coupable :
> J'aime bien mieux un fondateur,
> L'un est un dieu, l'autre est un diable.

Il a de belles et vastes forêts, mais il souffrirait d'y voir porter la cognée. On dirait que sa sensibilité s'étend jusqu'aux végétaux. Vous connaissez les deux immenses sapins qui bordent son potager, et qu'il a nommés *Castor* et *Pollux,* parce qu'ils sont jumeaux. L'un, frappé de la foudre, accablé par les ans, laissait tomber jusqu'à terre ses rameaux affaiblis. M. de Voltaire les a fait relever par un fil d'archal, et se complaît à soutenir sa vieillesse.

Je n'ajouterai plus qu'un mot. La fête dont je viens de vous parler a fini par un accès de colère des plus violents. M. de Voltaire apprend que l'on a tué les deux beaux pigeons que sa chère enfant avait apprivoisés et nourris. Je ne puis rendre l'excès de son indignation en voyant l'apathie avec laquelle on égorge ainsi ce qu'on vient de caresser. Tout ce que cette cruauté d'habitude lui a fait dire d'éloquent et de pathétique peint encore mieux son âme que ne le feraient les belles scènes d'*Orosmane* et d'*Alzire.*

II.

Le miracle d'Amphion se renouvelle à Ferney; c'est une espèce d'enchantement. Les richesses et la population y augmentent au point que M. de Voltaire vient d'obtenir garnison. Il s'est aussi déterminé à chasser les jésuites de ses États; il a renoncé à père Adam et aux échecs.

Orphée-*Laborde* veut acheter un terrain pour bâtir; il viendra tous les ans avec son Eurydice et son violon.

Le patriarche a autant d'argent que de gloire, mais il enfouit ses trésors dans sa nouvelle ville; nous l'engageons à demander au premier ministre qu'elle prenne le nom de Ferney-Voltaire, et certainement le Mentor de notre jeune Télémaque fera droit à sa requête.

Il m'a fait hier la faveur de me lire l'exorde d'un grand ouvrage qu'il appelle *son Testament*. Quel mourant! en vérité, il se porte mieux que nous.

Je dois cependant vous apprendre une anecdote aussi extraordinaire que touchante, et que je suis honteux d'avoir ignorée jusqu'à présent : c'est que M. de Voltaire n'a pas encore passé une seule année de sa vie sans avoir la fièvre le jour de la Saint-Barthélemy. Il ne reçoit jamais personne à pareil jour; il est dans son lit; l'affaissement de ses organes, l'intermittence, la vivacité de son pouls, caractérisent cette crise périodique. On s'y attend; on ne l'approche qu'en tremblant. Il semble que son cœur soit ulcéré de toutes les plaies que la persécution religieuse a faites aux hommes, et on se garde bien de lui en parler, dans la crainte d'ajouter à sa douleur. Je vous atteste ici un fait que d'abord je me défendais de croire, mais toute sa maison en est témoin depuis vingt ans. Cette fièvre a été le génie de la *Henriade*.

Je conçois que vous ayez grande envie de voir Belle et Bonne. C'est l'ange gardien du patriarche; elle est devenue nécessaire à son existence. Les soins et les caresses qu'elle lui prodigue, l'air pénétré dont il baise les mains de cette jolie

gouvernante, vous ne sauriez vous imaginer combien ce tableau est touchant : c'est Anacréon servi par les Grâces.

Comme elle est grande et bien faite, et qu'elle a le maintien le plus noble et le plus décent, il cherche souvent à la mettre en représentation.

Illam quidquid agit, quoquo vestigia movit,
Componit furtim, subsequiturque decor.

Tib.

C'est la parure du salon :
Sans embarras elle sait faire
Et le rôle de ménagère,
Et les honneurs de la maison.
Aussi fraîche que la nature,
Aussi simple que ses attraits,
Vous la prendriez, je vous jure,
Pour la fille de Périclès,
Ou pour la nièce d'Épicure.

Voilà des petits vers qui ne valent pas ceux que le prince de Ligne vient d'adresser à M. de Voltaire. *Je ne sais s'il y a beaucoup d'Autrichiens de la trempe de celui-ci, mais il est difficile d'avoir plus d'esprit, plus de piquant et d'originalité;* le maître l'a dit, ce sont ses propres paroles.

III.

Je lisais dernièrement à M. de Voltaire des éloges envoyés par une de nos académies; il en a écouté un bon tiers sans m'interrompre, mais enfin l'ennui l'a gagné. Il m'a fermé la bouche en me disant qu'il ne s'accoutumait point à entendre louer un apothicaire comme on louerait un Newton; que tout irait bien si chacun faisait son métier, et que c'est au marquis de Condorcet qu'il faudrait donner le département de la louange. Il a ajouté : *M. de Condorcet vaut mieux que Fontenelle par le cœur et le talent, mais il ne sera de l'Académie française que lorsqu'elle cessera d'être une assemblée du clergé.*

En général, il désapprouve tout à fait les éloges, qui, selon

lui, ne formeront jamais que des déclamations. Il voudrait des dissertations dans le goût de Plutarque, où l'on pourrait tout dire, à charge et à décharge.

Un membre de l'académie de Châlons en racontait un jour toutes les prérogatives, et finit par dire qu'elle était la *fille aînée* de l'Académie française. M. de Voltaire, qui l'écoutait, lui répondit : *Assurément c'est une bien bonne fille et qui n'a jamais fait parler d'elle.*

On nous a apporté une estampe intitulée : *le Déjeuner de Ferney*. Laborde, auteur de cette gravure, y est représenté à table, dans toute sa plénitude et beau comme un ange. M. de Voltaire y est dans un coin, maigre comme la mort et laid comme le péché. En jetant les yeux sur cette caricature, il s'est écrié : *C'est le Lazare au dîner du mauvais riche!*

En parlant de mysticité, je lui demandais un jour : *Comment se fait-il qu'il y ait tant de dévots de bonne foi?* Il me répondit : *Un ignorant sensible finit toujours par être dévot.*

Voici les vers que vous m'avez demandés, et qui sont écrits de sa main au bas d'une gravure de la Cadière. Vous savez que frère Girard y est représenté en extase derrière sa pénitente, qui est elle-même en extase devant Dieu.

Cette belle voit Dieu; Girard voit cette belle :
Ah! Girard est plus heureux qu'elle.

Hier au soir, il nous a dit, comme une vieillerie, cette inscription sur un cadran solaire :

Vous qui vivez dans ces demeures,
Êtes-vous bien? tenez-vous-y :
Et n'allez pas chercher midy
A quatorze heures.

Il répondit à un évêque qui lui adressait son *Instruction pastorale :*

Vous m'envoyez un mandement,
Recevez une tragédie,
Afin que réciproquement
Nous nous donnions la comédie.

Il nous a raconté, de la manière la plus piquante, l'histoire de ses amours avec la comédienne Duclos, et toute la dépense d'esprit qu'il fit pour elle. Il découvrit ses perfidies et ne se vengea que par ces vers :

Mon cœur de la Duclos fut trop longtemps charmé,
L'Amour avait monté ma lyre.
J'ai chanté la Duclos : d'Usez en est aimé :
C'était bien la peine d'écrire!

Autres vers à la marquise de Prie, dans son boudoir, tandis qu'elle soupait tête à tête avec son illustre amant, qui était borgne :

Io, sans avoir l'art de feindre,
D'Argus sut tromper les cent yeux :
Nous n'en avons qu'un seul à craindre;
Pourquoi ne pas me rendre heureux?

Un de ces jours, à table avec le lord Littleton, à la suite d'une conversation au vin de Champagne, il lui répondit :

Fier et bizarre Anglais, qui des mêmes couteaux
Coupez la tête aux rois, et la queue aux chevaux!

IV.

Nous vous avons plus d'une fois désiré dans cette belle solitude : vous verriez de quelle manière on peut avoir quatre-vingt-trois ans; vous verriez que celui dont Pigalle a fait un squelette, celui dont on vend le plâtre dans les rues et dont Laborde a fait un *Déjeuner* indécent, n'est point du tout le Voltaire de Ferney.

J'ai épousé avant-hier, à minuit, dans la chapelle de Ferney, non pas une Babylonienne, mais la bergère des Alpes. Il était assez piquant et peut-être unique de la voir précédée de six oncles, tous frères et tous chevaliers de Saint-Louis. Deux soutenaient le patriarche, qui, dans sa belle pelisse de l'impératrice des Russies, donnait l'idée d'un grand châtelain qui marie ses enfants. Les portes de l'église étaient obstruées par

ses vassaux, qui lui rendent les hommages que Louis XII recevait de ses peuples.

Vous seriez encore à temps d'entreprendre votre voyage. L'automne, si triste où vous êtes, est ici comme la fin d'un beau jour. Les arbres semblent dans une pleine végétation; il n'y manque pas une feuille. D'un côté, les noires montagnes du Jura ferment le passage aux aquilons; de l'autre, nous avons devant les yeux cet immense *Mont-Blanc*, dont les formes pittoresques, les neiges luisantes réfléchissent la lumière et les couleurs, comme le prisme de Newton. On est extasié, en voyant l'hiver dans les cieux, de retrouver le printemps sur la terre.

Mais une chose que vous aurez bien de la peine à croire, c'est un voyage inattendu dont nous avons formé le projet. Vous disiez, comme Ovide : *Virgilium tantum vidi;* vous aurez bientôt l'occasion de le contempler à votre aise. Avant deux mois, nous serons tous à Paris. En attendant, je vous embrasse jusqu'au revoir. *Giorni tuoi felici ricordate di me.*

V.

Il y a quinze ans que l'on trouvait à peine à Ferney quarante habitants et trois ou quatre chaumières; aujourd'hui, on est émerveillé d'y voir une colonie nombreuse et policée, une salle de spectacle et plus de cent jolies maisons, que l'on croirait élevées au son de la lyre.

Mais ce qui tient encore plus du prodige, c'est que le même homme qui semble n'employer son génie et son temps qu'à fonder une ville; en trouve encore assez pour fabriquer, à quatre-vingt-quatre ans, deux nouvelles tragédies qui auraient étonné à cinquante.

Agathocle, *tyran de Syracuse*. Sujet singulier : le héros est un potier de terre. Il peint ainsi son état :

> L'argile, par mes mains autrefois façonné,
> A produit, sur mon front, l'or qui m'a couronné.

Mais c'est un disciple de Platon :

Athène a cultivé ses mœurs et son génie.

Il y a un dénoûment auquel on ne s'attend point. Agathocle abdique la couronne, ce qui, vraisemblablement, ne viendra pas à la mode.

IRÈNE. Avant de nous lire cette pièce, *Vous m'avez fait rire hier,* nous a-t-il dit; *j'essayerai de vous faire pleurer aujourd'hui*. Il nous a tenu parole.

Il y a quatre mois que je jouis, cinq heures par jour, de la présence réelle de M. de Voltaire, et je proteste que je ne me suis jamais aperçu d'une seule redite permise à la plus belle vieillesse.

Il écrit aujourd'hui un *factum* pour des malheureux qui sont venus lui emprunter sa plume et son argent. Il a une sensibilité exquise; il souffre des maux d'autrui comme s'il en était responsable, ce qui lui faisait dire ce matin qu'*on ne peut aimer les hommes sans haïr l'humanité*.

V.

VOLTAIRE ET ROUSSEAU EN 1861 *.

Nous nous sommes souvent demandé quel rôle joueraient dans le monde, s'ils y revenaient aujourd'hui, tous ces grands hommes qui ont occupé jadis les cent bouches de la renommée, qui ont bouleversé la terre par leurs écrits, décidé de la paix ou de la guerre intellectuelle par leurs paradoxes, et changé la face de la société d'un balancement de leur tête ou d'un signe de la main. Certes, il en est quelques-uns dont la gloire n'est pas surfaite, qui ont mérité des honneurs moins douteux que ceux du Panthéon, et dont la physionomie sans cesse vivante sera toujours nouvelle. Mais combien de ces géants aux reins solides, aux bras nerveux, qui ont porté sur leurs épaules l'Atlas de la philosophie, de l'éloquence, de la poésie, de l'histoire, de la science, voire même de la politique, qui, s'ils revenaient maintenant parmi nous, s'ils se mettaient à l'œuvre dans le courant de nos idées avec leurs opinions et leurs jugements d'autrefois, nous feraient l'effet de pygmées! Leur or ne serait plus que du billon, sinon de la fausse monnaie. Personne n'en voudrait; personne ne s'occuperait d'eux. Envisagées ainsi, beaucoup de célébrités des deux derniers siècles ne nous apparaissent déjà plus que comme des médiocrités rabâcheuses, parfois même assez mal-apprises, quoique encore bien disantes; que comme des écrivains faibles de pensée, à courte vue et de mince portée, tant les événements qui se sont succédé depuis lors, tant ceux qui

* M. Édouard L'Hôte, un poëte philosophe sans préjugés et sans systèmes, a voulu, à propos de ce volume, juger une fois de plus Voltaire et Rousseau. Nous recueillons ici son jugement original, rendu trop tard pour servir d'introduction.

se préparent ont élargi la scène sur laquelle s'agite la société moderne; tant a grandi l'humanité depuis soixante ans!

C'est à ce point de vue que nous voulons nous placer pour juger à notre tour l'homme de qui, finalement, on pourra toujours dire, comme de toute individualité puissante :

> Il a fait trop de mal pour en dire du bien;
> Il a fait trop de bien pour en dire du mal.

Nous rendrons donc tout d'abord à l'ami du grand Frédéric cette justice de proclamer qu'il a été vraiment fort et magnifique pour son temps. Mais à côté du Voltaire si connu, si vanté et si adulé, nous évoquerons un Voltaire d'outre-tombe, dépouillé du prestige de son siècle, un Voltaire apocryphe, si l'on veut, mais qui nous expliquera encore mieux le premier quand nous l'aurons déshabillé pour le montrer à nu et sous son véritable jour. — Nous sommes de ceux qui pensent qu'à toute œuvre d'art il faut des sacrifices, qu'il faut une ombre au tableau.

La postérité n'a pas commencé d'une manière absolue pour Voltaire, puisque l'on découvre tous les jours de ses œuvres inédites, puisqu'il existe encore parmi certains lettrés un enthousiasme en quelque sorte contemporain, à l'endroit de cette personnalité sans cesse grossissante. Voltaire est une de ces figures hautes et singulières qui empruntent l'accent de leur type moins à l'ampleur naturelle de la pensée, du raisonnement et du caractère, qu'à une certaine intrépidité intellectuelle, nerveuse et fébrile, plus voisine du galvanisme et de l'électricité que de l'âme et du sentiment; esprit éminemment critique, s'attaquant sans trêve ni miséricorde aux côtés faibles de la société, à ses travers comme aux principes sacrés sur lesquels elle repose, touchant au défaut de la cuirasse et perçant de part en part les hommes et les choses pour les coucher à ses pieds, pour en faire un holocauste à son orgueil, un piédestal à son génie.

Voltaire avait trop d'esprit et trop de scepticisme pour être toujours grand; car pour être toujours grand, il faut aimer et croire, aimer les autres et croire en eux, deux sentiments

qu'il éprouva peu, lui qui s'aimait tout seul et ne croyait qu'en lui! Que l'on se figure au milieu de cette société du dix-huitième siècle, si étrange d'aspect et moralement si faible qu'elle touche à la décadence, que l'on se figure un beau parvenu à jabot et en manchettes, au verbe accentué, au timbre vibrant, entrant tout botté et éperonné, armé d'un fouet, comme Louis XIV au parlement, dans une compagnie composée de gens de toutes classes, qui, après tout, s'entendent et s'arrangent assez bien entre eux, malgré la dissemblance des professions et des mœurs, la dissidence des opinions, la distance des rangs, et parmi lesquels le nouvel arrivant se met à cingler à droite et à gauche, courbant devant lui toutes les têtes, nobles, prêtres, soldats, bourgeois, artisans, abaissant tous les fronts sous son joug d'égalité, afin de ne laisser debout d'autre supériorité que la sienne : tel a été le jeu de Voltaire. Ce coup de fouet retentissant, cette improvisation pleine d'impétuosité, d'imprévu et d'audace, voilà ce qui décida de la puissance de sa renommée! On le craignait : il fut écouté, admiré, encensé.

Tout a été dit sur Voltaire, et cependant il faut reconnaître qu'il y a encore beaucoup à dire; il faut s'attendre que l'on glosera encore longtemps sur cette verve intarissable, sur les ressources de cet inépuisable esprit d'observation, de finesse et de bon goût, sur cette causticité amère qui souvent mord et emporte la pièce. D'un autre côté, notre héros littéraire est d'une fécondité si prodigieuse, qu'elle en devient encombrante. Chaque matin, en effet, voit naître une édition augmentée de ses œuvres. Il n'y a pas en France un bibliophile qui n'ait la prétention de découvrir derrière ses rayons poudreux quelque parchemin inédit, quelque manuscrit ignoré, sorti de la plume de ce protée-phénix, dont les ouvrages menacent de se reproduire jusqu'à la consommation des âges. Voltaire, c'est le tonneau des Danaïdes appliqué à la littérature du dix-huitième siècle!

Après Voltaire écrivain, philosophe, légiste, historien, poëte et diplomate, après Voltaire roi, on pouvait croire que la resplendissante couronne d'immortelles tressée en son hon-

neur par M. Arsène Houssaye serait la dernière qui fleurirait sur son tombeau : il nous manquait Voltaire inédit. Et, chose singulière, Jean-Jacques aussi nous est revenu ces jours-ci avec un volume inédit.

Ici se place entre Voltaire et Rousseau un parallèle obligé, nécessaire dans toute appréciation de ce genre, inévitable dans toute biologie littéraire de l'espèce. Ici, le critique doit naturellement s'effacer devant ces deux puissances qui ne peuvent se juger l'une sans l'autre, devant ces deux jumeaux en génie qu'il n'est pas possible de séparer, et dont les traits vont pour ainsi dire se réfléchir d'eux-mêmes dans le miroir de leur personnalité.

« Vous serez en France le coryphée du déisme », avait dit le P. Porée, son maître, à Voltaire, en se signant avec effroi, comme si le déisme ne pouvait être inauguré que par Satan. Il est vrai que Satan avait prêté à son protégé, pour être l'expression visible et permanente de son génie, ce masque railleur et méphistophélique qui, une fois appliqué sur son visage, ne le quitta plus.

Entre la vanité et la malice du patriarche de Ferney, l'orgueil et la bonhomie de l'ermite de Montmorency, il y a un abîme; et pourtant ces deux esprits si divers, ces deux remueurs d'idées, d'humeur si dissemblable, ont concouru avec ensemble au même but. Ils ont travaillé en commun, quoique chacun de leur côté, à la désagrégation de l'édifice, à la destruction de l'ancienne société française. Seulement l'un n'avait que l'instinct de la démolition et de la ruine, l'autre obéissait avant tout à son génie de reconstruction. La *Pucelle* fut un rude coup de pioche contre le plus sûr fondement de l'ordre social, contre la religion; le *Contrat social*, au contraire, œuvre de profonde palingénésie, fut le plus solide portique du monument civil sous lequel s'abrite encore, à l'heure qu'il est, la famille européenne; car c'est avec ses débris qu'ont été maçonnées toutes nos constitutions politiques. Tous deux recherchaient les grands et se complaisaient dans leur compagnie, avec cette différence, que Voltaire c'était pour les flatter, Rousseau pour les moraliser. C'est ainsi qu'on les voit

entrer tous deux par des chemins différents dans les salons, objet de leurs préférences. L'un y est conduit par son goût, l'autre s'y laisse entraîner. Celui-ci se montre assidu chez Ninon, chez le prince de Conti, chez le grand prieur de Vendôme, chez le duc d'Orléans; celui-là devient intime chez mesdames d'Épinay et d'Houdetot, chez la Popelinière, chez le maréchal de Luxembourg, et chacun porte dans le monde la marque de son caractère et la nuance de son esprit; chacun imprime à la société qu'il fréquente le sceau de ses tendances, de ses sympathies, de ses affinités naturelles. C'est une lutte éclatante chez l'un, tacite et modeste chez l'autre, de rivalité, de situation et d'ascendant : Rousseau se présente en magister avec sa férule, Voltaire s'annonce en pontife; lui qui aimait si peu l'eau bénite, il tient en main le goupillon! Mais quelque puissant que soit le génie, l'homme — ne cessons pas de le répéter — ne saurait être véritablement grand sans la grandeur du caractère. En vain aurait-il imposé sa volonté au monde par la finesse ou l'énergie de sa plume, par la valeur de son épée ou la vigueur de sa parole, l'impartiale postérité le placera pour sûr à son rang. Elle le toisera selon sa taille; elle le mettra au niveau, quelquefois même au-dessous des moindres, s'il n'a montré durant sa vie des vertus égales à ses talents. Chose remarquable! la postérité, comme la société dont elle n'est que le prolongement, l'héritière directe, la postérité pardonne plutôt aux grands hommes leurs vices que leurs défauts, sans doute parce que les vices, en s'attaquant ouvertement à la personne, ne nuisent qu'à l'individu, tandis que les défauts exercent une influence qui, en s'appesantissant d'une manière indirecte et générale sur autrui, le gêne, le harcèle sans cesse, et fait souffrir plus ou moins tout le monde. A l'heure qu'il est, Voltaire est encore grand sans doute, grand par la prodigieuse expansion de son esprit de dénigrement et d'analyse; mais la statue du synthétique Rousseau, drapée plus à l'antique, repose sur un piédestal plus solide. L'une est faite d'un marbre glacial, l'autre de bronze; c'est que le premier n'eut que des colères ou des rires, tandis que le second, animé de passions vraies, de hauts instincts et

d'aspirations généreuses, a versé pour l'humanité toutes les larmes de son cœur.

Les Charmettes et Ferney! oui, c'est là qu'il faut encore revenir pour porter un jugement définitif sur Voltaire et Rousseau.

Aux Charmettes, nous voyons « l'homme de la nature », l'auteur d'*Émile,* simple dans ses goûts, sobre, ennemi d'un vain luxe, aimant mieux manquer du nécessaire que de se procurer le superflu au prix de son indépendance et de sa dignité, faisant le bien sans étalage, sans éclat, et donnant de lui le plus qu'il peut. Merveilleusement inspiré en présence des œuvres de Dieu, ému, attendri au spectacle de la création, c'est devant elle, dans ses promenades solitaires, au milieu des champs, qu'il se recueille pour écrire; c'est en entendant le son lointain des cloches, le chant des oiseaux, par un beau jour, au milieu d'un paysage formé de bois touffus et de chaumières éparses, qu'il compose ses meilleurs ouvrages. Un arbre, un ruisseau, une fleur, un rocher, obtiennent de lui une reconnaissance qu'il refuse fièrement aux bienfaits des hommes!

A Ferney, le bruit, l'apparat, la pompe des réceptions occupent, absorbent pendant vingt ans la vie de l'homme du monde, de l'homme de plaisir. A la place d'un hameau il fonde une ville; il est riche. Il y établit à ses frais des boutiques, des hôtels, un théâtre sur lequel il monte lui-même, comme un empereur romain de la décadence. Étrangers, savants, beaux esprits, princes, prélats, grands seigneurs, affluent et grossissent à l'envi la cour du monarque, car à Ferney Voltaire est véritablement roi. Là, il protége la veuve et l'orphelin. Il fait élever avec ostentation, sous ses yeux, la cousine de Corneille, qu'il dote avec le produit de ses commentaires sur les œuvres du tragique. Il partage son temps entre ses admirateurs et ses procureurs, entre des divertissements et ses plaidoyers, car il est devenu l'avocat de l'humanité après avoir été l'avocat du diable, comme a dit M. Arsène Houssaye. Son active fécondité répond à tout. Son esprit souple et subtil se pose sur tous les sujets; il les effleure et

les brûle. Il dit son mot sur toutes choses et sur chacun. Il s'éprend d'un bel amour pour l'art, et les *Lettres inédites* nous révèlent à cet égard ses sentiments purement réalistes. Car, que l'on ne s'y trompe pas, Voltaire est un réaliste, pour nous servir du mot consacré. Il aime par-dessus tout la nature. « Il faut imiter la nature; les peintres doivent représenter la » nature, qui est la même dans tous les pays. » Son esthétique ne va pas au delà, son idéal ne s'élance pas plus haut. « Il » faut que l'art laisse le pas à la nature », dit-il ailleurs. Ainsi, encore la nature et toujours la nature, lui qui ne vit que de grimaces et de convention! Son sens le plus juste en matière d'art, c'est quand il demande la reconstruction de Paris, qu'il regarde comme indispensable. Mais en rêvant cette reconstruction, il oublie dans ses plans Sémiramis et Babylone, Palmyre et Zénobie; il pense à Versailles et à Louis XIV. Il est classique et n'est pas antique.

Achevons le tableau de cette résurrection singulière; supposons que la pierre du tombeau se soit soulevée pour laisser passer et faire place dans la société du dix-neuvième siècle à ces deux fantômes de génie, à ces deux rivaux d'immortalité. Faisons-les revivre un instant, laissons-les se mêler à nous. Lequel des deux va se montrer le plus à la hauteur du temps? Lequel va participer avec le plus d'ardeur et de logique à la réalisation des idées pour lesquelles, il y a un siècle, il combattit si vaillamment?

Voltaire commence par dépouiller ostensiblement l'homme de lettres, car pour l'homme de lettres d'aujourd'hui, il n'existe plus ni prestige, ni honneurs, ni renommée; il n'y a plus que de la publicité et de l'argent, c'est-à-dire les gros sous de la gloire! Voltaire n'est donc plus qu'un grand littérateur à la hausse et à la baisse, qui ne permet à personne, pas même à Dieu, d'exister sans son bon vouloir. Il a des chevaux, des laquais, des équipages et même des petites maisons. On parle de sa cave, de son office, de son cuisinier et du luxe de son hôtel, merveille des Champs-Élysées. C'est là qu'il réunit, sous prétexte de bonne chère et de philosophie, tous les mécontents. Aigri par son impossibilité politique,

après avoir joué jadis un rôle dans l'État, il tourne le dos, il boude. On le croit du moins, mais les gens bien informés savent qu'il cherche à rattraper son crédit, tout en réservant son dévouement pour ses ennemis. Comme toujours, son plus grand ennemi, c'est lui-même. Il est d'ailleurs magnifique et généreux. Il donne à deux mains. Rousseau écrit des paradoxes, la vie de Voltaire est un paradoxe. C'est lui qu'on soupçonne de publier contre le gouvernement issu du peuple, du peuple dont il se dit l'ami, des brochures qui sont des coups de tonnerre, qui lui permettent de vivre magnifiquement dans une superbe impertinence, protégé par la liberté individuelle, la douceur des mœurs, la mansuétude du régime, un esprit d'enfer et le bien qu'il fait.

Ce Voltaire-là, croyez-le bien, c'est la conséquence fatale du premier.

Rousseau non plus n'a pas changé : il est toujours le même. Simple comme le génie, bonhomme comme Béranger; vêtu de droguet, mais souvent drapé dans le mensonge; relégué dans un petit hôtel du quartier latin dont les habitants sont de préférence ses hôtes, il aime en les voyant à se rappeler les joies, les tourments, les belles et folles inspirations de sa jeunesse. Pendant la semaine, il se plait à évoquer, sous les marronniers du Luxembourg, les ombres fuyantes de ses jolies écolières d'Annecy. Le dimanche, les cerisiers de Montmorency font revivre pour lui l'image de mademoiselle Galley. C'est dans l'aquarium du jardin zoologique qu'il vient, pour charmer ses loisirs, étudier les merveilles de la création, comme il faisait jadis aux bords du lac de Lausanne; mais ses loisirs sont rares. Aussi dans sa distraction va-t-il jusqu'à mettre ses enfants au mont-de-piété. Aujourd'hui fonctionnaire politique, il occupe dans l'État une place dont il ne voulait point; ses distinctions, il les cache comme sa vie, car il est toujours fier de la grande fierté. Ce qui ne l'empêcha pas de vivre avec sa servante. Flambeau du Sénat, lumière du conseil d'État, on le voit travailler sans relâche à élaborer des lois, à promulguer des institutions dont les empires ont recueilli le germe dans ses œuvres, à

faire la guerre aux publicains. En un mot, tandis que Rousseau légifère et vote dans les chambres, Voltaire conspire et protége.

Rousseau fut un écrivain formé par la nature et Dieu. Voltaire sortit du mouvement de son époque, façonné par l'esprit des hommes ou par l'esprit du diable. Cette électricité intellectuelle dont nous avons parlé en commençant, et qui semble l'élément de son rapide et étincelant esprit, était répandue chez lui en si grande abondance, qu'elle a en quelque sorte survécu à son identité humaine. Ses écrits posthumes paraissent appartenir à un écrivain qui n'a pas cessé d'exister parmi nous. Ils conservent la séve, la couleur et le bouquet des premiers. C'est un vieux vin qu'on débouche après un siècle, qui pétille et remplit encore d'entrain et de gaieté la tête des convives. Voltaire s'identifie à nos tendances, à nos goûts, à nos préoccupations du jour. Son esprit froid, mais acéré, est à la hauteur de nos enthousiasmes réfléchis, de nos vertus douteuses, de nos travers intrépides. Homme du dix-huitième siècle, il se montre en tout pleinement digne du dix-neuvième. Il a nos sourires narquois, nos signes de tête incrédules, nos passions forcées, nos sympathies contraintes. Il aime l'opulence, le luxe, les arts, les curiosités, le bruit, le grand jour, l'éclat, tout ce qui frappe, brille et éblouit, tout ce qui jette de la poudre aux yeux de la foule et la force à se taire ou à admirer.

Mais au travers de ce monde où il passe, heureux d'être sans cesse applaudi, son sens critique le plus fin ne l'abandonne pas. Tout en se laissant aller au courant d'une époque qui n'est pas la sienne, il n'est en rien désorienté. Son aplomb fait face à toutes les nouveautés qui le surprennent. Il connaît les fausses routes du siècle; il en éclaire les carrefours, il en sonde les abîmes, et sait les faire apercevoir aux moins clairvoyants. Tel est le secret du génie : il pressent le danger et l'évite en se jouant avec lui; il se surprend aux plus hautes questions, comme l'aigle des montagnes aux dernières cimes; il monte vers la vérité, comme l'alcyon s'élance au-dessus des tempêtes vers les rayons d'or du soleil. Voltaire est toujours

convaincu que le doute est le chemin du vrai. Fort et supérieur autant par la facilité de son élocution que par la souplesse de sa dialectique, il combat à outrance, ne craint rien et domine tout. C'est la plus nette expression de l'ambitieux et de l'audacieux. Homme de haute lutte par excellence, il est d'autant plus puissant qu'il sait se contenir, tout en paraissant ne rien ménager. Sa hardiesse, son éloquence, sa verve la plus entraînante, sont toujours doublées de diplomatie, mais sa courtoisie a des lanières. Grand seigneur et homme du monde, il a le don de plaire sans se livrer, de vaincre sans être vaincu. Il sait vous amuser, et il réussit à vous mettre de son parti avec un trait, un axiome incisif. Il a le mot paradoxal, le sophisme élégant et spécieux, mais ne lui demandez pas de larmes : Voltaire n'a jamais pleuré; son front a toujours porté les rides de son cœur.

Voltaire fut-il jamais poëte? C'est ici que la signification des mots change et demande à être interprétée. Il est certain que l'imagination du dix-huitième siècle ne ressemblait pas à la nôtre. On n'est plus poëte aujourd'hui sans aspirer vers l'idéal. On l'était autrefois avec une certaine faconde et quelques rimes au bout; encore les rimes étaient-elles la plupart du temps insuffisantes. On n'est poëte aujourd'hui qu'à condition d'être touché, touché par ce souffle évangélique qui a fait si grands Racine, Lamartine, Chateaubriand! Disons mieux : depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, toute poésie vraie a procédé absolument de deux sources : Platon et Jésus-Christ.

Voltaire avait trop de logique dans son incrédulité et trop d'esprit de contradiction dans le caractère pour s'abandonner, pour se laisser impressionner par la philosophie platonique. Il ne comprit donc pas Platon. Pour lui, Platon n'était qu'un rêveur. « Rien n'est plus beau sans doute, dit-il, que le dis-» cours de Platon sur le beau; mais il ne nous donne pas des » idées bien nettes sur la nature de la beauté. » Puis son rire s'épanouit, et il poursuit son argumentation, qu'il regarde comme impitoyable et sans réplique : « Demandez à un cra-» paud ce que c'est que la beauté, le grand beau, le to kalon, » il vous répondra que c'est sa crapaude, avec deux gros yeux

» ronds sortant de sa petite tête. Interrogez le diable, il vous » dira que le beau est une paire de cornes, quatre griffes et » une queue. Consultez enfin les philosophes, ils vous répon- » dront par du galimatias. »

Mais quoi qu'on puisse dire, Voltaire a toujours raison parce qu'il est toujours vivant.

Voltaire n'est pas mort; Voltaire ne peut mourir; il ne mourra pas. Après tout, félicitons-nous de voir encore son esprit à vaste envergure planer sur le siècle. Voltaire, journaliste et pamphlétaire d'outre-tombe, ne serait peut-être pas tout à fait sans emploi parmi nous : qu'il écrive donc! ne fût-ce que pour tenir en haleine nos intelligences littéraires, rapetissées et fléchissantes. N'attendons de lui ni bienveillance, ni conciliation, ni charité, mais que sa plume soit toujours l'épée suspendue sur nos défauts, sur nos travers et nos folies, l'épée sanglante qui atteint et blesse tout le monde, hommes et choses, amis et ennemis. Tant que vivront Fréron et Patouillet, il faut que Voltaire vive. Tant qu'il y aura un ridicule, il faut derrière lui un sarcasme pour le corriger. Du jour où le monde sera purgé des abus, des prétentions et des sots, Voltaire n'écrira plus.

ÉDOUARD L'HOTE.

FIN.

TABLE.

PRÉFACE, par M. Édouard Didier. 1

HISTOIRE DU COEUR DE VOLTAIRE, par M. Jules Janin. . . 5

OEUVRES INÉDITES.

Le comte de Boursoufle, conte. 35

Mademoiselle de la Cochonnière, comédie en trois actes. 41

Candide ou l'Optimisme, deuxième partie. 101

Pensées philosophiques.. 189

Lettres sur les arts. 205

La Sibylle. 261

Portrait de la marquise Du Chatelet. 271

Fragment sur le pouvoir temporel. 279

Note autographe de Voltaire sur ses oeuvres. 287

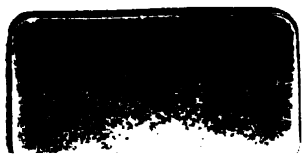
Pensées littéraires. 293

L'Académie bénédictine.. 303

Pensées politiques.. 309

Lettres inédites.. 317

APPENDICE.

I. Prédiction tirée d'un vieux manuscrit 399
II. A madame Du Chatelet, parodie en bouts rimés. 404
III. Billets et Poésies. 407
IV. Les derniers jours de Voltaire a Ferney. 415
V. Voltaire et Rousseau en 1861. 424

FIN DE LA TABLE.